24, 447/B

55350.

LE THÉRAPEUTE,

OU

MÉDECINE RAISONNÉE;

Par le citoyen GERLET, Médecin.

Omnes homines artem medicam nosse oportet. *Hyppocrate.*

ON fait connoître la cause des maladies sur leurs effets. On indique leur préservatif, ou les remèdes les plus efficaces, et le danger de ceux qui sont administrés par des Routiniers. On donne le diagnostic, le pronostic et les curatifs des plaies;

SUIVI d'un Recueil de recettes particulières, d'un plan de vie selon le tempéramment, et d'un abrégé des six parties de l'Anatomie.

NOUVELLE ÉDITION.

LIVRE II.

A PARIS,

Chez l'Auteur, rue St.-Antoine, n°. 321.

AN VIII.

Bibl. Luigi Lombardi

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

RECUEIL

DES MEILLEURS REMÈDES.

LIVRE II.

Recueil des meilleurs remèdes administrés par les plus celèbres médecins, suivi de recettes particulières.

PARAGRAPHE.

JALOUX d'être utile à mes semblables, j'ai conservé et je donne au Public les moyens que j'emploie avec ce succès qui a attiré les regards, fixé l'attention, mérité les félicitations, l'encouragement de l'ancien gouvernement et les proclamations du nouveau, quoique ces moyens soient quelquefois, je ne dis pas seulement contradictoires, mais même tout-à-fait contraires à ceux des routiniers. Par exemple, les routiniers ne connoissent pour la maladie laiteuse que les bains, le cautère, les vésicatoires,

les frictions, les pilules mercurielles et les médecines. D'autres n'emploient que des mucilagineux, le petit lait, ainsi que pour les humeurs arthritiques, les affections nerveuses.

L'expérience m'ayant démontré l'inutilité, ou plutôt quelquefois le danger (1) de quelques-uns de ces remèdes, j'ai attaqué ces maladies par des moyens opposés, et je m'en sais bon gré. Peu m'importe d'avoir des plaisans contradicteurs, pourvu que le succès réponde et couronne mes efforts.

Comme tous les hommes sortent des mains du créateur, notre père commun, ils sont et doivent être frères. Ils doivent par conséquent avoir tous entr'eux les mêmes droits réciproques (l'égoïsme est un malheur, un fleau pour l'humanité entière); d'après ce principe, les droits qu'ont mes concitoyens à mon zèle pour les secourir dans les infirmités et les maladies auxquelles sont exposés les differens âges du cercle de leur vie, ne doivent point exclure le reste des hommes de la jouissance des mêmes avantages. Le même soleil éclaire et vivifie tous les humains; l'air les fait tous vivre; la même planète (la terre), les nourrit, les porte. Hélas!

(1) C'est ce qui a porté sans doute le cit. Lebeschu, médecin, à donner la révolution de la médecine, en 2 volumes in-8°.

pourquoi donc de vils intérêts convulsionnent-ils les hommes et les rendent-ils entre eux comme des tigres affamés, des loups ravisseurs? Pourquoi ferment-ils l'oreille à la voix de la nature, notre mère commune? Dieu parle, la religion console, la nature invite, l'humanité émeut ceux qui ont de l'ame, un cœur, de la sensibilité. Ah! quel bonheur règneroit sur la terre si tous les hommes étoient vertueux. Où êtes-vous donc, vertu, fille du ciel? L'or touche le cœur des dieux de la terre, le Dieu du ciel n'agrée que les sacrifices préparés par la vertu. C'est vous, ô vertu, qui donnez le prix à tout. Quoique pétris de limon, vous nous transformez en anges de Dieu : le crime nous fait rentrer dans ce limon; l'ange disparoît et l'animal reste. Puissé-je, par des actes de vertu, me rendre toujours digne des regards de la Divinité!

Mais je m'apperçois que je philosophe, que je fais une digression trop longue de mon sujet, et je reviens à l'objet qui doit m'occuper. Je vais, dans cette seconde partie de mon ouvrage, donner la composition des remèdes administrés par les plus célèbres médecins : j'y ajoute les procédés de recettes éprouvées, qui m'ont été données par des personnes zélées. J'en ai d'autres que je ne puis rendre publiques, m'ayant été données sous le sceau du secret;

mais je les administre gratuitement : le public n'en est par conséquent point privé. Alors j'aurai la satisfaction de porter secours non-seulement à mes concitoyens, mais encore à tous les hommes qui habitent le globe terrestre, et je me flatte qu'ils exalteront et béniront mon zèle, comme le font ceux qui me prodiguent dans leurs lettres, les expressions les plus touchantes, les plus glorieuses, les plus sublimes; j'en aurois suffisamment pour en faire des in-folios.

Composition des pilules antiplétoriques.

Mercure crud, deux onces;
Mercure doux, quatre onces;
Crême de tartre blanc, une once;
Fleurs de soufre, une once;
Antimoine diaphorétique en poudre, blanc doux, une once;
Æthiops minéral, une once;
Diagrède ou scammonée d'Alep, une once;
Jalap en poudre, une once;
Sel ammoniac, rhubarbe concassée, une once de chaque;
Quinquina, demi-once;
Coloquinte en poudre, une once;
Miel, quatre onces;
Réglisse en poudre;
Sirop de nerprun, deux onces.

Préparation : Dans un mortier de cuivre on met le sel ammoniac, la crême de tartre, le soufre, l'antimoine, le mercure, le diagrède. On ne bat point ces drogues, mais on les triture jusqu'à la couleur brune. On ajoute ensuite le sirop, et on continue de triturer jusqu'à ce que le mercure soit bien éteint. On met le reste des drogues et le miel pour former une pâte mollette jusqu'à ce qu'elle ne tienne plus après le pilon. On met cette pâte ou cette masse sur une assiette saupoudrée de réglisse en poudre, ou de farine. On roule les pilules avec ses doigts dans le creux de sa main saupoudrée pareillement de farine aussi bien que ses doigts. On laisse sécher au soleil ces pilules, les remuant de tems en tems, et on les serre dans un pot de fayence, ou dans une bouteille de verre, avec de la réglisse. On le bouche bien avec un bouchon de liége, et on le met dans un endroit bien sec : l'humidité les feroit dissoudre et gâter.

Propriétés des drogues qui entrent dans les pilules antiplétoriques.

Vertus du mercure crud.

Le vif-argent est un remède contre le *miserere*. On le prend en nature : on le rend par les selles. Il détend par sa pesanteur les boyaux

entortillés, ou les fibres des boyaux. Il tue les vers, les poux, les puces et autres insectes du corps. On en suspend au col des enfans dans un chalumeau de plume, pour chasser le mauvais air : on prétend aussi que de cette manière, il chasse le lait. Il guérit la gravelle, les dartres, les maladies vénériennes, résout et dissipe les glandes et tumeurs, lève les obstructions; on l'emploie extérieurement dans les onguens et emplâtres, et intérieurement en pilules.

Le mercure est fluide comme de l'eau et de couleur d'argent ; ce qui lui fait donner le nom de vif-argent.

Vertus du mercure doux, ou de l'aquila-alba.

Le mercure doux est un fondant des plus actifs, et un diminutif du mercure crud, dont il n'emprunte le nom que parce qu'il produit presque les mêmes effets sans les mêmes dangers.

Vertus de la créme de tartre.

La crême de tartre est une matière dure, pierreuse, croûteuse, attachée aux parois des tonneaux de vin. Ce tartre est composé de la partie la plus grossière et la plus solide du vin, qui, séparée, écartée par la fermentation, s'en-

durcit et se pétrifie autour du tonneau. Il y en a de deux sortes : le tartre blanc qui se tire du vin blanc, et le tartre rouge qui se tire du vin rouge. Tous les tartres du vin sont apéritifs et un peu laxatifs; ils lèvent les obstructions, excitent les urines, calment la fièvre, dissolvent les glandes.

On n'emploie guères le tartre rouge intérieurement; on ne se sert que du tartre blanc et du cristal de tartre.

Le tartre vitriolé se fait avec esprit de vitriol; le tartre martial avec l'eau des forgerons, et le tartre émétisé ou le stibié se prépare avec l'antimoine.

Vertus du sel ammoniac.

Le sel ammoniac apporté de Venise et de quelques autres endroits, est formé en pain plat, blanc orbiculaire, plus large qu'une assiette, épais de trois à quatre doigts, gris en dehors et blanc en dedans, et disposé dans leur épaisseur en cristaux droits, comme des colonnes, ne s'humectant guères à l'air, d'un goût fort salé, âcre et pénétrant, se dissolvant dans l'eau commune, et s'y coagulant aisément en cristal mol et neigeux, fort au tact.

Ce sel pénètre comme l'eau forte. On doit choisir le sel ammoniac beau, blanc, sec, net,

cristalin, d'un goût âcre et pénétrant. Ce sel est sudorifique et apéritif; il résiste à la corruption et à la gangrène. Il est bon pour la fièvre quarte, pour les menstrues. Pris intérieurement, il résout les tumeurs. On en souffle réduit en poudre dans les yeux, pour la cataracte et la vue foible.

Vertus de l'antimoine.

L'antimoine est un minéral approchant du métallique, pesant, luisant, cristalin, disposé en longues aiguilles, de couleur noire. L'antimoine dont nous nous servons vient du département de la Vienne, ci-devant province du Poitou. Il faut le choisir net, en belles et longues aiguilles, brillantes, faciles à casser. Il entre beaucoup de parties sulphureuses, d'une manière régulière comme le cristal. La décoction de l'antimoine crud est sudorifique; mais avec quelqu'acide il devient vomitif; réduit en poudre il excite aussi le vomissement, depuis douze grains jusqu'à un demi-gros.

Vertus de la fleur de soufre.

Le soufre minéral est dans les entrailles de la terre. Le soufre végétal est une mousse jaune

inflammable; le pin en répand de manière à faire croire aux ignorans que c'est une pluie de soufre.

Le soufre minéral est bon contre l'asthme, les ulcères de la poitrine, du poumon; contre la ptysie, la gale, les dartres, et pour résoudre les tumeurs : on s'en sert intérieurement et extérieurement.

Vertus de la scammonée.

Cette plante pousse plusieurs tiges longues, grêles, fermenteuses, rampantes, s'attache et s'entortille autour des arbrisseaux voisins. Quand le suc est sorti de la racine de la plante, par le moyen des incisions que l'on y fait, on le met épaissir ou évaporer au soleil, jusqu'à ce qu'il devienne en corps solide, et voila la scammonée.

On en trouve de deux sortes, une qui vient d'Alep en Asie, et l'autre de Smirne, dans la Natolie, presqu'isle de la Turquie, en Asie, autrefois appellée l'Asie Mineure. La première est préférable à la seconde; elle est plus résineuse, plus concrète, plus purgative, par conséquent plus chère; on doit choisir la plus nette, légère, tendre, résineuse, grise, se réduisant facilement en poudre qui est d'une couleur cendrée, d'une odeur fade et désagréable; elle

est très-purgative, et fait évacuer les humeurs bilieuses, âcres, séreuses, tartareuses, est très-bonne dans les maladies d'engorgement dans les viscères : la dose est de quatre jusqu'à huit grains.

Vertus du Jalap.

Le jalap est une racine grise, résineuse, qu'on nous apporte sèche, coupée par tranches, des Indes Occidentales. On doit choisir la racine de jalap en rouelles, épaisse, compacte, parsemée de veines, résineuse, difficile à rompre avec les mains, mais facile à casser avec le pilon, de couleur grise, d'un goût un peu âcre ; elle contient beaucoup d'huile et de sel, par conséquent est très-purgative pour les humeurs et sur-tout les sérosités. On s'en sert contre l'hydropisie, la goutte, le rhumatisme et les obstructions : la dose est depuis dix grains jusqu'à vingt-quatre ou un scrupule : il en faut trois pour un gros.

Vertus de la Rhubarbe.

La rhubarbe est une grosse racine spongieuse, jaune, apportée sèche de Perse et de la Chine. Il faut choisir la rhubarbe en morceaux de médiocre grosseur, parce qu'ayant été séchée plus

également par-tout, elle est meilleure. Elle doit être noueuse, un peu dure et pesante. Elle est bonne contre le cours de ventre, pour déterger et fortifier l'estomac, pour exciter l'appétit, pour tuer les vers. Elle purge doucement l'humeur bilieuse ; elle est par conséquent échauffante : la rhubarbe du Levant est la meilleure.

Vertus du Quinquina.

Le quinquina est l'écorce d'un arbre qui croît au Pérou, dans la province de Quietto, à-peu-près grand comme le cerisier. Ses feuilles sont rondes, l'écorce est pâle et blanchâtre ; il est bon contre les fièvres intermittentes ; on l'emploie en poudre : la dose est depuis un scrupule jusqu'à deux.

Vertus de la Coloquinte.

La coloquinte est une pomme sauvage : la meilleure est la plus grosse et la plus légère. Elle est amère, spongieuse, anti-putride purgative. Elle attire les humeurs des parties les plus éloignées, principalement de la tête, comme l'agaric, mais elle est plus active.

Réflexion. De la vertu énoncée de ces drogues, on ne peut espérer de leur union que de très-bons effets

Manière de prendre les Pilules antiplétoriques.

On prend le soir en se couchant, et deux heures avant de se lever, deux pilules dans du pain à chanter, pomme cuite, confiture; et on boit par-dessus un verre de tisane d'orge mondé sucré, ou un bouillon gras ou maigre; le lendemain on en prend trois, le sur-lendemain quatre, et ainsi de suite; de manière que l'on n'aille pas à la selle plus de quatre fois, pour éviter une fonte trop précipitée d'humeurs rengorgées; car alors il faudroit diminuer le nombre des pilules au lieu de l'augmenter. Si elles faisoient aller la nuit, on n'en prendroit point le soir. Il faut boire à chaque évacuation un verre de tisane ou de bouillon : on déjeûne comme à son ordinaire.

Lorsqu'on veut se purger en règle, on prend deux pilules le soir pour tenir lieu de saignée, deux heures après, un léger souper, et le lendemain on en prend six ou huit, selon que l'on est plus ou moins difficile à émouvoir. Si deux heures après on n'évacue point, on en prend deux ou quatre, selon l'état ou la disposition dans laquelle on se trouve. On peut réitérer encore deux fois de suite cette purgation, laissant quelques jours d'intervalle.

Si trop de glaires empêchent les pilules d'agir, on fait infuser un gros de séné et de sel glauber dans du bouillon, ou eau de bourrache et de buglose qu'on prend par-dessus ces pilules.

Dans les maladies du cancer, du squirrhe, d'écrouelles, mal vénérien, on en prend tous les jours, et on continue jusqu'à parfaite et radicative guérison, en prenant, en même tems, les remèdes indiqués dans chaque article qui traite de ces maladies.

Nota. Il ne faut pas se servir de ces pilules dans les fluxions de poitrine, la toux, la pulmonie, et si on a la poitrine foible et desséchée.

Propriétés des Pilules antiplétoriques.

Ces pilules conviennent aux enfans, même d'un an, aux femmes enceintes, ou après leurs couches, dans les maladies chroniques et celles où il faut purifier la masse du sang. Elles sont si balsamiques, qu'on les donne sans crainte aux personnes saines pour les purger, aux malades pour les réparer, restaurer, délivrer et corriger les causes et accidens. Elles sont des vermifuges et fébrifuges assurés; elles agissent sans tranchées, sans rapports, sans dégoût; fortifient, purifient la masse du sang, et le

rendent plus fluide. Elles ébranlent, subtilisent, fondent et divisent l'unité des tumeurs scrophuleuses, dont la source est dans le sang, le siége dans les glandes et articulations

Ces pilules sont bonnes contre les squirrhes, cancers, carcinomes, abcès, tous engorgemens et tumeurs par congestion. La callosité des fistules, les fibres couchées, reployées, collées, se décolent, se détachent et se relèvent ; le suc nourricier se répand entr'elles. La matière des obstructions accumulée, arrêtée malgré le ressort des parties, est mise en mouvement par ces pilules qui rétablissent le cours des fluides, en détruisant les humeurs âcres et acides, font circuler ce qui étoit fixe. Elles absorbent et dissolvent les coagulations dans les viscères ou dans les glandes, les réduisent en pus, les chassent hors du corps par la transpiration, par les selles et par les urines. Elles chassent la goutte des articulations, la sciatique de l'ischion, le rhumatisme de dessus les muscles, la gravelle des reins, les scrophules des glandes, le cancer du sein, les obstructions des viscères. Elles divisent les humeurs qui sont engorgées dans les houpes charnues de la peau, lesquelles occasionnent les maladies cutanées; enfin, elles rétablissent le commerce des liqueurs. La lymphe et les autres sucs nourriciers sont portés alors,

et sont chariés plus librement dans la multitude infinie des petits vaisseaux lymphatiques.

Composition des Pilules stomachiques contre les pâles couleurs, suppressions, et obstructions dans les deux sexes.

Baies de genièvre, trois gros ;
Follicules de séné, trois gros ;
Sucre, deux onces ;
Limaille d'acier et canelle pulvérisée, une once de chaque ;
Aquila-alba, ou mercure doux, demi-once ;
Jalap et crême de tartre, pulvérisés, demi-once de chaque ;
Æthiops minéral, demi-once ;
Sagapenum (1) et Galbanum, deux gros de chaque ;
Savon, une once.

Préparation : on met dans un poëlon, le séné, le genièvre concassé, et deux verrées d'eau bouillante. Après une heure d'infusion, on passe la liqueur à travers un linge avec

(1) Le Sagapenum est un suc qui découle de l'arbrisseau nommé *ferule*, comme le galbanum est une gomme ou une liqueur épaisse qu'on tire par incision d'une plante *ferulacée* qui croît en Syrie : l'odeur en est désagréable.

expression, et on la remet dans le poëlon sur le feu, avec le sucre et le savon coupé par morceaux ; on laisse le tout se réduire à moitié ; puis on ajoute la limaille et les trois quarts de la canelle, l'autre quart est épars sur une assiette pour faire les pilulles ; on fait bouillir et on remue jusqu'à ce que la masse quitte le poëlon, et qu'il n'y ait plus d'humidité, prenant bien garde qu'elle ne s'attache et qu'elle ne brûle.

La masse étant cuite, on ajoute le mercure doux, les deux gommes, le jalap, l'æthiops, la crême de tartre, et on incorpore bien le tout avec la spatule, sans remettre le poëlon sur le feu ; ensuite on verse la masse dans l'assiette, dans laquelle on aura étendu le reste de la canelle, et on en fait des pilules de quatre grains.

Manière de prendre les pilules stomachiques.

A la pleine lune, la malade prendra pendant trois jours une prise d'æthiops minéral, ensuite elle prendra deux pilules le matin à jeun, deux heures avant de dejeûner, et deux autres pilules vers les cinq heures du soir, deux heures avant souper. Après chaque prise, elle boira un verre de vin blanc ou rouge ;

on

on peut écraser ces pilules dans du pain à chanter ou dans du vin.

Quant au régime, c'est le même que pour les pilules antiplétoriques. Il faut se priver de lait pur, de crudités, de sausses blanches, de ragoûts, de viandes noires. Tous les farineux sont bons, la friture, le rôti, la volaille, le vin, sur-tout le blanc. Il ne faut pas laver ses pieds pendant l'usage de ces pilules.

Ce remède purge les deux ou trois premiers jours, après lesquels il donne de l'appétit et des couleurs de santé.

Si l'état de la poitrine du malade le nécessite à prendre le lait, il suspendra alors l'usage de tous les remèdes, et se privera de vin, parce que les acides font cailler le lait dans l'estomac.

Observations sur l'usage du lait.

En général, avant de prendre le lait, il faut se purger plusieurs fois, et prendre quelques bains, s'il est possible. Il faut mettre de tems en tems de la rhubarbe dans la première cuillerée du potage. Pendant l'usage du lait, la liberté du ventre est salutaire, sur-tout dans le commencement. On met dans son lait du sucre candi, pour l'empêcher de s'aigrir ou de se cailler dans l'estomac.

Le printems est la saison la plus favorable, car il est très-salutaire de respirer le balsamique des fleurs qui rafraîchit singulièrement les poumons, favorise leur dilatation et en ranime les ressorts. Il faut ne manger que deux heures après avoir bu son lait, principalement celui de chèvre, qui est preferé dans les maladies chroniques et consomptives. Il faut se priver d'acides, de vin, de fruits cruds; si le lait a de la peine à passer, on prendra moins de lait à-la-fois; mais en six potions de trois en trois heures. On prendra auparavant une tablette faite d'yeux d'écrevisses et de perles préparées pour qu'il ne se caille pas.

Le lait de femme convient aux ptisiques, aux maux d'estomac : à son defaut celui de vache.

Le lait de chèvre est encore plus salutaire aux maux d'estomac, aux enfans en charte et pour le dévoiement.

Le lait d'ânesse, plus maigre, par conséquent plus séreux, plus léger, plus rafraîchissant, est meilleur pour la poitrine et les étiques.

Si le lait occasionne de l'oppression, on diminue la quantité; on purge avec du sel d'epsum ou végétal; s'il y a fievre, on cesse aussi-tôt; si le dévoiement dure trop long-tems et qu'il

affoiblisse, on purge plusieurs fois. Le lait est bon contre le catharre, les fluxions, l'ophtalmie, les maux d'yeux, de gorge; en gargarisme, calme les ardeurs de poitrine. Il est bon contre les maux d'estomac, contre le flux de ventre, la gonorrhée, (c'est le lait d'ânesse avec sucre rosat sur la fin du traitement) contre les fleurs blanches, effet de la luxure manuelle; très-bon contre la goutte, en cataplasme, et en boire beaucoup, manger une soupe au lait tous les soirs pour son souper; contre le rhumatisme, la gale, l'érésipèle. Le petit lait est desopilant dans l'ardeur des reins et entrailles. Le lait est bon contre les obstructions de la rate, des veines, des intestins, dans la chaleur du foie, contre la jaunisse.

Différentes tisanes à prendre avec les pilules antiplétoriques.

Pour les ulcères et les maux de jambes : Une pilule matin et soir, dans le lit; on boit pardessus un verre de Spécifique dans tous les cas. On met sur les ulcères, de mon Spécifique ou de l'onguent vert, dont le procédé est ci-après.

Pour les maladies de la peau : Infusion de scabieuse, fumeterre, fleurs de sureau, chiendent et sel de seignette.

S'il y a rhume : tussilage, coquelicot et chardon bénit ; sinon, feuilles de melisse, fleurs de violettes, et un gros de baies de genièvre.

Lorsqu'il y a enflure de jambes, nodosités de jointures et engorgement dans les glandes : une pilule soir et matin ; topique de mon Spécifique ou de verveine, ou l'emplâtre de cigue, ou un cataplasme de bardane et grande consoude bouillies ensemble, après celui de mie de pain, beurre frais, trois onces ; miel, deux onces ; et deux verres de vin rouge. Ce cataplasme est maturatif, émollient, fondant et attractif.

Lors du scorbut et des humeurs froides : tisanes de cresson et de cloportes, bouillis dans de l'eau ou dans du bouillon ; écorce d'orme, dont la préparation est ci-après, ou bois de gayac : ce dernier peut s'ajouter avec le cresson.

Si l'on apperçoit toujours des taches à la peau, c'est une preuve de la dissolution du sang. Un vice scorbutique empêche les plaies de se refermer. On prend jus de bèteraves, de trois en trois jours une cuillerée à bouche de vin antiscorbutique, ou un verre de vin antiscorbutique pris tous les jours : la composition est ci-apres.

Pour un tempéramment sec, échauffé et constipé, lorsqu'il y a irritation des fibres et des nerfs, on met dans deux bouteilles d'eau un

quarteron de rouelle de veau, ou un poulet. Etant cuit, on ajoute épinards, cerfeuil, poirée, laitues, bouillon blanc, bouillis pendant une demi-heure. On prend des remèdes avec une cuillerée de vinaigre dans la seringue.

Nota. Celui qui connoît mon Spécifique n'a nullement besoin de ces pilules. Il peut laver son sang avec eau et très-peu de vin; c'est la meilleure des tisanes, elle suffit si le mal n'est pas invétéré.

Choix et préparation de l'écorce d'orme pyramidal..

Quelques cures de maladies cutanées, syphillitiques, et celles qui proviennent de l'âcreté ou de l'épaississement de la lymphe ont donné de la célébrité à l'écorce d'orme pyramidal; mais son choix et sa préparation sont très-nécessaires pour le succès.

Choix : Il ne faut pas croire que l'écorce d'orme de toute espece, soit bonne. La reproduction en fait dégénérer la qualité. Il faut choisir un orme de dix à douze ans, au mois de Mai ou Floréal. Lorsque la sève est dans la plus grande vigueur, on lève l'écorce dont on ne prend que la pellicule grasse, lisse, mince, onctueuse, qui est adhérente au bois.

Préparation : Il y en a de deux sortes. La première pour boisson : on met deux onces d'écorce d'orme dans trois demi-bouteilles d'eau dans laquelle le savon pourroit se dissoudre. On la fait bouillir doucement dans un pot vernissé, prenant garde que la mousse ne s'extravase. Réduite à une bouteille d'eau, on laisse reposer la décoction que l'on transvase toute chaude sans expression, laissant seulement égoutter le suc onctueux. Cette liqueur est d'une couleur pourprée : on en boit à discrétion et avec son vin.

La seconde préparation est pour topique. Les partisans de ce remède l'administrent dans les maladies graves, dans les inflammations, dartres vives, fixes ou errantes, isolées ou universelles et répercutées, petite vérole, érésipèle, engorgement des glandes, humeurs froides; dans les accidens syphillitiques, humeurs cancéreuses, cancers ouverts, chancre rongeur, vieil ulcère, douleurs de goutte et de rhumatisme. On met trois à quatre onces d'écorce d'orme ; on en exprime le marc dans un linge pour avoir un suc plus gras, plus épais, plus huileux et plus visqueux, dont on oint souvent les parties malades, même les yeux avec un linge.

Nota. Je ne prétends point ici atténuer la confiance que s'est acquis ce remède, sur-tout

en breuvage ; mais le bon sens veut qu'un corps gras ne peut inciser, diviser, déterger, résoudre et expulser comme mon Spécifique, qui réunit ces propriétés. Au reste, on peut l'administrer, comme je le fais, en concomitance, ou même coupé avec mon Spécifique, qui lui servant de vehicule, opère de meilleurs et plus prompts effets. Je ferois un usage plus fréquent de l'orme pyramidal dans les climats méridionaux, et nullement dans les pays septentrionaux ; au lieu que mon Spécifique végéto-minéral peut s'employer et convient à l'humanité, sous quelque point du ciel que ce soit.

L'eau d'orme pyramidal amollit, détrempe l'humeur, peut encore aider et faciliter l'action désobstruante et détersive de mon Spécifique ; mais je n'en prescris point l'usage pour les plaies Un détersif convient mieux pour mondifier, revivifier et réunir les chairs et les vaisseaux capillaires qu'un corps gras qui ne peut et ne doit être tout au plus employé que pour commencer à débrider les ponts et sinus des ulcères, mais dont l'application continuée entretiendroit par le trop grand relâchement, le dépôt de l'humeur qui se porte toujours à la partie la plus foible : on conserve la viande en la salant, et non pas en la graissant.

Tisane rafraîchissante purgative.

Chicorée sauvage, un pied; guimauve; cerfeuil, poirée, pimprenelle, une poignée; deux racines de scorsonère, autant de racines d'oseille, un citron coupé par morceaux : le tout bouilli dans une bouteille d'eau. On passe la décoction, et on ajoute follicule de séné, squine, rhubarbe, deux gros de chaque; sel d'epsum, trois gros. Au premier bouillon, on laisse infuser la tisane pendant l'après-dîner. Le soir, on en prend un verre trois heures apres avoir mangé; le lendemain matin on en prend un second verre, et le troisieme avant de manger sa soupe; si les deux premiers verres n'ont pas fait assez évacuer, on déjeûne, dîne et sort comme de coutume : le reste de la tisane se prend de la même maniere, deux jours après. On prend un bouillon ou infusion de violettes, à chaque évacuation.

Tisane céphalique purgative contre les maux de téte.

Tilleul, feuilles d'oranger, mélisse, bourrache, racine de guimauve, scolopendre, herbe hépatique, fleurs de sureau et souci de vigne,

un petit cornet de chaque ; une demi-poignée d'avoine ; saponaire, feuilles et racine, squine, salseparcille, bois de gayac, deux gros de chaque ; la peau d'un citron, une tête de pavot blanc : le tout dans une bouteille d'eau au premier bouillon, laissé en infusion sur les cendres chaudes, pendant l'après-diner.

On met infuser de la même manière, et le même tems, dans deux verres d'eau, follicule de séné, sel végétal, quatre gros de chaque ; sel sédatif, agaric, pivoine, baies de genievre, rhubarbe, deux gros de chaque.

Le soir, on passe les deux liqueurs sur une once de miel, et on en boit un verre en se couchant ; le lendemain matin, on en prend un second verre, etc., comme il est dit ci-dessus.

Nota. En général, si un verre de tisane purgative devoyoit la nuit, on y mettroit un peu d'eau, ou on le prendroit de grand matin.

Tisane pectorale purgative.

Fleurs de mauves, de violettes, de souci de vigne, un cornet de chaque ; guimauve, lierre terrestre, hyssope, coquelicot, une tête de pavot blanc, jujubes, bouillon blanc, tussilage, scolopendre, une demi-poignée de pimprenelle, une cuillerée d'orge mondé, une pomme de

reinette : le tout dans une bouteille d'eau bouillante, laissé en infusion pendant l'après-dîner.

On met infuser de la même manière, et pendant le même tems, dans deux verres d'eau : follicule de séné, trois gros; sel de prunelle, quatre gros; gomme arabique, demi-once.

Le soir, on passe les deux liqueurs sur une once de sucre, et on en boit un verre en se couchant, trois heures après souper; le lendemain matin on en prend un second verre, etc. comme il est dit ci-devant.

Tisane emménagogue purgative pour établir les menstrues.

Tilleul, feuilles d'oranger de Malte, mélisse, fleurs de violettes et de sureau, camomille, armoise, muguet, romarin, un gros de chaque; racine de patience, deux onces, guimauve, une once; scolopendre, herbe hépatique, demi-poignée.

Ou : Feuilles d'oranger de Malte, tanaisie panachée, racine d'aunée, baies de genièvre, squine, deux gros de chaque; bardane, patience, bois de Surinam, demi-once de chaque; absynthe, armoise, deux gros de chaque; la peau d'un citron.

La première ou la seconde partie qui est plus

forte, mise dans une bouteille d'eau, est laissée au premier bouillon, sur les cendres chaudes, pendant deux heures; on passe ensuite l'infusion sur follicule de séné, sel d'absynthe, trois gros de chaque; canelle, rhubarbe, concassés; baies de genievre écrasés, deux gros de chaque.

Au premier bouillon, on laisse sur les cendres chaudes, pendant trois heures, cette tisane, que l'on passe sur deux onces de sucre ou de miel; on en prend un verre en se couchant, et un second le lendemain matin: on déjeûne comme à son ordinaire. Bouillon à chaque évacuation, ou infusion de violettes. Le reste se prend ainsi trois jours après. Ensuite on prend ce ratafia:

Ratafia emmenagogue.

Bois de Surinam et de canelle, concassés, baies de genièvre, contusés, demi-once de chaque; autant de pouliot et de racine de persil; la peau d'un citron; six clous de girofle, agaric, rhubarbe, muguet, armoise, deux gros de chaque.

Le tout dans une bouteille d'eau-de-vie, infusé pendant quarante-huit heures: on agite la bouteille de tems en tems, et on l'expose au soleil. On passe ensuite l'infusion sur une demi-

livre de sucre et une demi-once de thériaque de Venise. On en boit un verre à ratafia matin et soir, pendant quinze jours, puis on recommence après quinze autres jours.

Tisane stomachique purgative.

Pimprenelle, fumeterre, scabieuse, demi-poignée; patience, guimauve, bois de Surinam, demi-once de chaque; petite sauge, millepertuis, un gros de chaque; muguet, demi-poignée; baies de genievre et anis verts, deux gros de chaque.

Le tout dans une bouteille d'eau, laissé au premier bouillon sur les cendres chaudes, pendant deux heures. On passe ensuite l'infusion sur follicule de séné et sel d'epsum, trois gros de chaque; sel d'absynthe, canelle, rhubarbe, concassés, deux gros de chaque.

Au premier bouillon, on laisse encore sur les cendres chaudes, pendant trois heures, cette tisane, que l'on passe sur deux onces de sucre.

On en prend comme il est dit ci-devant. Le soir on peut encore prendre avant, un gros de thériaque.

Tisane purgative contre les fleurs blanches et les pertes.

Pimprenelle, patience, sceau de Salomon,

bardane, une once de chaque ; millefeuille, fleurs de grenadier, roses de Provins, turquette, ortie blanche, aigremoine, un gros de chaque.

Le tout dans une bouteille d'eau, est laissé au premier bouillon pendant trois heures, sur un feu doux. On passe ensuite la décoction sur follicule de séné, sel ammoniac ou sel d'oseille, quatre gros, laissés au premier bouillon sur les cendres chaudes, pendant trois heures ; puis on passe l'infusion pour en boire comme il est dit ci-devant. On peut mettre dans chaque verre, une cuillerée de sirop de coings, de grande consoude, ou de grenade.

Tisane aperitive de Ste.-Catherine, *médecin.*

Une bonne poignée d'avoine, autant de pissenlits ou de chicorée sauvage fraîche arrachée ; deux racines de guimauve et de scorsonère, bouillies dans quatre bouteilles d'eau, pendant une heure, à petits bouillons. On passe la décoction sur une once de sel de tartre, ou de cristal minéral, ou de sel d'oseille, ou de sel tamarisc, ou de sel polycresse, ou de sel de prunelle, ou de pariétaire, ou de duobus, avec quatre onces de miel de Narbonne ; on fait rebouillir le tout pendant une demi-heure, et étant réfroidie, on met la liqueur dans une

cruche de grès bien bouchée. Le soir, on en boit un bon verre, trois heures après souper; le lendemain matin, on en prend deux grands verres à jeun, trois heures avant de déjeûner: autant après dîner. On continue ainsi tous les jours, jusqu'à la fin des quatre bouteilles. A chaque saison on recommence, sans autre régime. Cette tisane fait cracher, moucher, uriner épais, procure le sommeil.

Tisane sudorifique purgative de Vinache, *médecin.*

Séné mondé, une once; hermodates, six gros; polypodes de chêne, réglisse, anis verts, gayac, sassafras, salsepareille, squine, demi-once de chaque; hieble, bourrache, buglose, hyssope, une poignée en tout; cristal minéral, une once: mettre le tout, coupé bien mince, dans une cruche de grès; on verse dessus quatre bouteilles d'eau bouillante que l'on tient 48 heures en infusion, sur les cendres chaudes. On passe la liqueur par un linge, sans l'exprimer. On la verse, étant réfroidie, dans des bouteilles que l'on ne bouche que six heures après. Sans cette précaution, les bouteilles casseroient à la cave, où cette tisane se conserve jusqu'à un an. On en prend un verre le matin deux

heures avant de dejeûner, un autre verre le soir une heure avant souper : elle n'exige point de régime. On peut mettre dans chaque verre un tiers de vin blanc.

Apozéme propre à rendre au sang et à la lymphe leur fluidité.

Racines de bruscus, d'eryngium et de rubia-tinctorum, deux onces de chaque ; chicorée sauvage, pimprenelle et capillaire, une poignée; petit chêne, petite absynthe et des quatre fleurs cordiales, une pincée ; demi-poignée d'avoine bien lavée ; tartre calibé soluble, deux gros : le tout dans une bouteille d'eau, bouilli jusqu'à diminution de moitié. On passe la décoction, et on ajoute sirop d'althæa, de Fernel, deux onces ; ou sirop des cinq racines apéritives. Cet apozême est pris en deux verres, l'un le matin à jeun, et l'autre le soir pendant dix jours.

Ou safran de Mars apéritif préparé sans soufre, vingt grains ; rhubarbe concassée, demi-gros, chiendent, racines d'asperges, une once; bourrache, bécabunga et scolopendre, le tiers d'une poignée ; fumeterre, une pincée ; sel végétal, un gros ; du veau maigre, quatre onces : le tout cuit dans deux bouteilles d'eau, pour

en faire un bouillon que l'on prend le matin à jeun pendant dix jours.

Apozéme lactifuge et contre la constipation opiniâtre, lequel opère dans l'espace de six heures.

Fleurs de sureau, de violettes, de souci de vigne, feuilles de verveine, armoise, mille-pertuis, chardon bénit, betoine, scabieuse, pariétaire, tige de douce-amere, un gros de chaque; vigne blanche ou couievree, raifort, cerfeuil, deux gros de chaque; racine de patience, deux onces; guimauve, demi-once; une tête de pavot blanc : le tout est laissé au premier bouillon en infusion, dans une bouteille de petit lait ou d'eau commune, sur les cendres chaudes pendant deux heures. Pendant ce même tems et de la même manière, on met infuser, dans une verrée d'eau bouillante, follicule de séné et sel duobus, quatre gros de chaque; baies de genievre que l'on concasse, deux gros. Le soir, on passe les deux liqueurs ensemble sur une once de miel de Narbonne. On en boit un verre en se couchant, et le lendemain matin un second verre, apres avoir rendu son remède, comme il est indiqué livre Ier., page 198 : le surlendemain au soir, on prend le reste de l'apozème, de la même manière.

manière. On déjeûne et sort comme de coutume.

Potion sudorifique fortifiante.

Eaux de scabieuse, de chardon bénit et de pavot rouge, deux onces de chaque; antimoine diaphorétique récemment préparé et thériaque, un gros de chaque; poudre de vipères, demi-gros : le tout mêlé est pris à-la-fois pour provoquer la transpiration.

Potion cordiale.

Eaux de scabieuse, de chardon bénit et de pavot rouge, deux onces de chaque; bézoard oriental et minéral, vingt grains de chaque; sel volatil huileux de Silvius, douze grains; ambre gris, un grain, avec un peu de confection d'alkermès : le tout mêlé est pris par cuillerées d'heure en heure.

Potion cardiaque et diaphorétique.

Eaux de chicorée et de buglose, trois onces de chaque; eau de fleur d'orange, deux onces; poudre de vipères, dix grains; confection d'hyacinthe, un gros.

Le tout mêlé, on agite la bouteille avant d'en prendre deux cuillerées trois fois par jour.

Nota. Ces modèles suffisent pour faire connoître comment se font tous les autres apozêmes, tisanes et potions, selon les différentes maladies, en choisissant quelques-uns des simples qui sont indiqués et classés ci-après. On trouve dans la Pharmacopée universelle de *Quincy*, médecin de Londres, les préparations nécessaires et la manière de faire des formules, ainsi que dans l'Art de formuler, par Desbois de Rochefort.

Observations sur la saignée.

Je ne prescris la saignée qu'à la dernière nécessité, 1°. parce que nous n'avons jamais trop de sang, mais bien trop d'humeurs qui, par leur densité et raréfaction, deviennent morbifiques. Par la saignée on diminue bien le volume du sang, mais on laisse subsister, en entier, la cause de la maladie : c'est vouloir, en tirant le vin par la chantepleure, ôter ce qu'on appelle les fleurs qui sont au-dessus et qui le gâtent; 2°. parce qu'il résulte d'une saignée faite, à contre-tems, des accidens les plus fâcheux, souvent même la mort; 3°. qu'il peut arriver que la lancette touche le tendon, ou le biceps qui se trouve sous la veine médiane; qu'alors il en résulte enflure de la partie,

inflammation, la fièvre, la convulsion, le délire, la mort même : les accidens sont moins graves par la piqûre de l'aponévrose ; un chirurgien adroit y fait attention. Je supplée à la saignée par l'application des sang-sues aux vaisseaux hémorroïdaux, et sont moins ou plutôt nullement à craindre.

Topique contre la goutte, l'hydropisie, la paralysie, et des membres perclus.

On coupe deux ormeaux mâles, qui soient gros comme le bras, à deux pieds de la racine ; on les met et on les retire du four avec le pain ; on les enveloppe de nappes ouvrées, et on les applique depuis les aisselles jusqu'aux pieds, pendant deux heures : au milieu de la sueur, il faut boire un verre de bon vin avec du sucre. Le lendemain on les remet au four, et on les r'applique de la même manière, enveloppés d'autres nappes ouvrées. Les sueurs alors ne sont pas si abondantes, ni de si mauvaise odeur. A mesure que la chaleur de ces ormeaux diminue, on déroule la nappe. Au défaut d'ormeaux, on fera ce topique : myrrhe, mastique, deux gros de chaque ; encens mâle, un gros et demi ; clous de gérofle, canelle, noix muscade, aloës, macis, un gros de chaque.

Le tout pulvérisé, arrosé d'eau-de-vie également, on le laisse sécher, et on recommence cette préparation jusqu'à cinq fois; alors, on sème deux gros de cette poudre sur la surface poilue de deux peaux de renards : on jette égale quantité de cette poudre sur des charbons ardens. On présente ces peaux pour en recevoir la vapeur, et on les applique bien chaudes sur la partie paralysée, retenues avec des serviettes : elles procurent un soulagement sensible. Il faut réitérer le parfum toutes les 24 heures.

Autre topique.

Quarante gros poireaux; douze navets sauvages; coulevrée, quatre onces; une poignée de verveine : le tout cuit en bouillie dans deux bouteilles et demie de vinaigre, à très-petits bouillons. On le met ensuite entre deux linges, sur la partie douloureuse, pendant douze heures

Ce topique fait souffrir pendant trois jours : il procure le dévoiement. Il faut alors prendre deux verres par jour de mon Spécifique, pour expulser l'humeur mise en mouvement. Ensuite on purge avec un gros de rhubarbe, ou deux onces de catholicum double, ou un gros de cornachine nouvelle, autrement il en faut un gros et demi; ou enfin, avec mes médecines

antiplétoriques, en ajoutant une cuillerée d'eau-de-vie dans le verre, au moment de les prendre.

Autre topique.

On empli un sac de feuilles d'aulne ou d'hièble, chauffées sur le cul d'un four. On y met aussitôt le malade jusqu'au col; il y reste 18 heures, s'il est possible. On lui donne de tems en tems un bouillon, en y mettant un peu de vin rouge. On réitère deux jours après.

Au défaut de feuilles d'aulne, on prend un bain de bouillon de tripes; ensuite le cataplasme de verveine, meilleur que de l'avoine fricassée dans une poële, avec de l'huile de camomille ou de noix, et un peu de vinaigre, mis entre deux linges, le plus chaud possible, sur la partie dolente. Ce cataplasme en diminue beaucoup la douleur: il est renouvellé toutes les douze heures. Ensuite on purge avec une tisane sudorifique purgative.

Élixir de longue vie du docteur Hervay, *Suédois.*

Autant cet élixir est bon pour l'estomac, autant il est pernicieux pour les poitrines délicates:

Aloës succotrin, dix gros;

Thériaque de Venise, trois gros ;

Rhubarbe, coloquinte en poudre, deux gros de chaque ;

Zédoaire, gentiane, agaric blanc, un gros de chaque ;

Safran du levant, deux gros ;

Six clous de gérofle.

Préparation : Toutes ces drogues réduites en poudre, mises dans une bouteille d'un gros verre, la thériaque la dernière, on verse dessus une bouteille de bonne eau-de-vie ; on la bouche bien d'un parchemin mouillé et ficelé ; on la remue soir et matin pendant vingt jours ; après l'avoir tiré à clair, on remet sur le marc deux verrées d'eau-de-vie, qu'on laisse infuser le même tems que dessus. Tirée pareillement à clair, on mêle les deux liqueurs ensemble.

On prend une cuillerée à café de cet élixir, matin et soir ; il procure le sommeil, répare les forces, ranime les esprits vitaux, calme le tremblement de nerfs, les douleurs du rhumatisme et de goutte, nettoie l'estomac, tue les vers, amolit le timpan de l'oreille en en distillant quelques gouttes avec du coton bien imbibé, appaise la douleur de dents, fait circuler le sang, provoque le tems menstruel, facilite le tems critique ; on prend dans ce cas, un remède fait de chardon bénit ; une bonne pincée

de gruau et un gros de genièvre dans une bouteille d'eau, pour deux remèdes, un le matin et l'autre le soir, et on se purge avec une once de crème de tartre, en trois verres d'eau chaude pris de demi-heure en demi-heure.

Cet élixir est très-bon contre le lait épanché. On en boit une cuillerée à bouche le matin à jeun : on dejeûne une heure après; une cuillerée avant sa soupe, et la troisième en se couchant. Dans la journée, on prend quatre bouillons faits avec quatre onces de rouelle de veau, du cresson, du cerfeuil et de la poirée. Au troisième jour, le lait remonte dans les seins; on se tient alors chaudement, et on prend les lactifuges indiqués dans le livre premier.

Pour les maux de cœur, une cuillerée à bouche.

Lors d'une ingestion, deux cuillerées dans trois de thé.

Lors d'un accès de goutte, trois cuillerées pures.

Contre la colique, deux cuillerées dans autant d'eau-de-vie.

Contre les vers, une cuillerée à café pendant huit jours tous les matins, dans un demi-verre de vin blanc. Il faut se promener pendant une demi-heure, ensuite déjeûner.

Lors des fièvres, une cuillerée et demie pure,

ou dans un verre de Spécifique, avant le frisson.

Dans la petite vérole, pendant neuf jours, une cuillerée à café à jeun, dans un verre d'infusion de fleurs de violettes et de sureau, ou dans un demi-verre de bouillon de mouton.

Pour se purger en règle, on en prend deux ou trois cuillerées après un leger souper : elles n'opèrent que le lendemain, et on en prend autant deux heures avant de déjeûner. On se prive de crudités, de salade, de ragoûts, de lait pur et de sortir, s'il y a abondance d'humeurs. On prend du bouillon coupé dans l'intervalle des repas, à chaque évacuation.

Moyen de purger quelqu'un sans qu'il le sache, tiré de Gallien, de Thomas, et confirmé par Hyppocrate.

On fait cuire de la racine d'ellébore dans de l'eau, dans laquelle on met du pain émietté, du son ou de l'orge, que l'on donne pendant quelque tems, à la volaille ou aux quadrupèdes, tels que lapins, agneaux, chevreaux, cochons et autres ; leur chair sera laxative.

On rendra la chair de ces animaux plus laxative, sans en changer ni le goût ni la couleur, en faisant sécher et réduire en poudre

l'ellebore, la scammonée, l'agaric, la tithymale et l'épurge, ou autres mêlés avec le son et la mangeaille. Si on ne peut pas nourrir chez soi ces animaux, après les avoir vuidés, on les farcira avec ces drogues : safran, rhubarbe, agaric, séné, graine de diacarthami, racine de polypodes, d'épitythim ; on choisit les simples qui conviennent à l'état et au goût du malade. On peut y ajouter canelle concassée, anis, fenouil et autres. On fait rôtir l'animal qu'on présente sur la table, après en avoir oté du corps les drogues qu'on y avoit mis. On peut aussi, si on veut, faire cuire l'animal dans du bouillon gras, que l'on peut présenter en potage, à la personne qui mangera l'animal au gros sel.

On peut rendre les prunes, pêches, poires, figues, cerises, raisins et coings purgatifs quand ils sont mûrs. On prend de l'eau ou du vin, dans lequel on aura fait tremper de la scammonée, agaric, rhubarbe, turbith, tithymale, polypode, gayac, épitythim, semence de carthame, canelle, séné, sirop de nerprun, les mirobolans qui sont astringens, les tamarins qui appaisent la soif; le tout choisi selon le tempéramment. On met les prunes et raisins, dont on ôte les pepins, dans cette eau-de-vie pendant vingt jours, puis on les retire, et on

les fait sécher au soleil : on réitère ainsi par trois fois, et on les garde dans une boîte.

Quand on veut se purger, on mange de ces fruits secs, en raison de la facilité que l'on a à être démené. On peut, si on veut, les faire tremper en eau rose, ou de tilleul, ou de fleur d'orange, ou autre eau au goût de la personne, avec du sucre.

On peut aussi prendre des fruits secs de chez les confiseurs ou épiciers, et les mettre tremper dans la composition indiquée ci-dessus, jusqu'à ce qu'ils soient renflés; puis on les trempe en eau rose ou liqueur.

Vin antiscorbutique.

On en boit un demi-verre, le matin à jeun, à midi avant la soupe, et le soir en se couchant. Les personnes qui ont des ulcères, cancers, humeurs froides, en doivent boire concurremment ou alternativement avec le Spécifique.

Trois bouteilles de vin blanc;

Trois bottes de cresson, autant de bottes de cochléaria;

Coulevrée, raiforts, deux onces de chaque;

Bécabunga, fleurs de sureau et de genêt carré, deux gros de chaque;

Baies de genièvre, quatre gros :

Le tout concassé est mis infuser pendant

deux jours : on peut même le laisser toujours. On ne le passe que lorsqu'on est à la moitié de la bouteille.

Le vrai lyptontriptique, tel que l'auteur l'a donné au médecin Arnault Villeneuve.

On prend trois livres d'alkekanges (ce sont des cerises qui viennent dans le tems des vendanges), on les met, étant concassées avec douze fois autant de raisins blancs, dans la cuve ; ou on les met dans un baril sur douze bouteilles de vin blanc doux ou moût, qu'on laisse bouillir, comme le vin de coing, pendant un mois, ayant soin de remplir le baril. Le vin étant clair, on le met dans une autre futaille pour le tirer dans des bouteilles quelque tems après.

On en boit jusqu'à parfaite guérison, un verre le matin à jeun, après avoir rendu son corps libre.

Quand on a manqué la saison de faire ce vin, le même médecin Arnault enseigne la manière de le faire. Il faut piler les grains d'alkekanges en pareille quantité que les vraies cerises pour faire le ratafia. On les met avec un peu de canelle, tremper dans du vin blanc pendant trois jours ; ensuite on leur fait jetter quelques bouillons. La liqueur étant passée,

on ajoute du sucre ce que l'on veut. On en boit comme il est dit ci-dessus.

On ajoute petite sauge, chicorée sauvage et absynthe; s'il y a douleurs de nerfs, convulsions, tremblemens, crachement de sang, oppilations au foie, à la rate ou aux autres viscères; enfin, maux d'estomac.

S'il y a sueur abondante, flux de ventre, dyssenterie, on ajoute roses de Provins, et coings dont on ôte la peau et les pepins.

S'il y a asthme et vieillesse: hyssope, lierre terrestre, chardon-roulant, enula campana, égale quantité. Ce vin dessèche la trop grande humidité de l'estomac, nettoie les poumons de ces flegmes épais qui les embourbent et gênent la respiration; provoque les urines, les menstrues; fortifie la poitrine.

Si on a la vue foible, on met chélidoine, euphraise, bluet, roses de Provins.

S'il y a humeur bilieuse, hydropisie, douleur sciatique ou goutteuse: une bonne poignée d'hièble.

S'il y a insomnie: semence d'aneth, coquelicot, une tête de pavot et deux gros de gomme arabique par bouteille.

Vinaigre des quatre voleurs.

Après avoir donné les moyens de prévenir

ou de traiter les maladies et de se conserver en santé, le vinaigre des quatre voleurs peut y concourir, en purifiant l'air de la chambre du malade; il est d'ailleurs très-salutaire pour ceux qui les approchent; c'est pourquoi j'en donne ici la composition :

Sommites récentes de grande et petite absynthe, savigny, baies de genièvre, romarin, rhue, thim, laurier, baume, muguet, sauge, une once de chaque;

Fleurs de lavande, ail, une once de chaque;

Accorus vrai, canelle, gérofle, noix muscade, poivre long, demi-once de chaque.

Préparation : Toutes ces drogues concassées, mises dans deux bouteilles de bon vinaigre blanc, dans un matras hermétiquement bouché, et exposé au soleil ou sur un feu de sable, c'est-à-dire sur un four, pendant 24 heures. Si c'est au soleil, pendant douze jours. On exprime ensuite ces drogues bien fort. La filtration faite, on ajoute demi-once de camphre dissout dans de l'esprit de vin, et de l'œther un gros.

Pour guérir les dartres par espèce d'enchantement.

Chaux vive qu'on fait éteindre; quand l'eau est claire, on la passe à l'alembic ou dans un

bain-mari ; on y ajoute du verjus en grains, que l'on distille en même tems. Pour s'en servir, on prend un linge de lessive que l'on imbibe de cette eau, et qu'on laisse sècher à l'ombre, non pas au soleil. Le matin, à jeun, on mouille ce linge de sa salive, et on s'en frotte les dartres.

Moyen pour ne pas respirer la contagion d'une maladie.

Voici notre secret, et ne croyez pas que nous ayons d'autres préservatifs contre les maladies contagieuses auprès desquelles nous sommes appelés. Médecins par état, plus encore par principes de religion et par sentimens d'humanité, nous sommes d'abord exempts de crainte; nous respirons rarement auprès des malades, nous n'avalons point notre salive; nous attendons, si nous suons, que notre sueur soit sèchée, ou nous nous essuyons bien avant de tâter le pouls et de toucher le malade; enfin, nous avons la précaution d'essuyer aussi-tôt notre main. Nous ne mangeons ni ne buvons pas sur le moment, et nous n'approchons jamais à jeun des malades; nous changeons souvent de linge; nous prenons des alimens de facile digestion, des boissons rafraîchissantes et antiputrides. Avec ces précautions, nous

approchons sans danger des malades; nous nous asseyons auprès d'eux pour dissiper la terreur de ceux qui n'osent en approcher. C'est cette terreur qui est très-souvent la première cause des maladies épidémiques.

Les attributs de la santé qu'un malade remarque en son médecin, lui inspirent déjà une confiance qui contribue au recouvrement de sa santé, bien loin de lui dire : *Medice, cura te ipsum;* Médecin, guérissez-vous vous-même.

Pour moi, lorsqu'il arrive que j'ai beaucoup transpiré par un exercice forcé, pour calmer mon sang, pour réparer la lymphe dans les vaisseaux capillaires épuisés par cette transpiration trop abondante, je bois un verre de mon Spécifique, qui en rétablissant le cours des fluides asséchés par des sueurs excessives, prévient l'irritation et l'inflammation de la plèvre, ou la fluxion de poitrine. Ce léger moyen, alors préservatif, rétablit la circulation du suc pancréatique, dans le canal qui est au milieu du pancreas; il ne cesse point par conséquent de se décharger dans l'intestin duodenum, et l'artère splénique continue d'arroser la rate. C'est ainsi qu'on prévient une inflammation, et que par ce bouclier, on se garantit de la plus légère atteinte de la maladie.

Tout mon quartier m'a connu très-valétudinaire.

Mon asthme avec lequel je suis né, m'a empêché pendant huit ans d'entrer dans le lit, et je ne dois qu'à mon Spécifique la santé dont je jouis. Plusieurs personnes, même de mes confrères, lui rendent le même hommage. Et si ma santé est constante, c'est que j'ai pris et prends encore les moyens de la conserver: le premier régulateur de ma vie est cet adage, *ne quid nimis: ne faites rien de trop;* le second régulateur de ma vie est cet autre adage, *principiis obsta, serò medicina paratur;* remediez au progrès du mal dès son principe, plus tard il seroit peut-être incurable.

Ces régulateurs peuvent également, lecteur, vous procurer les mêmes avantages de la santé. Je vous prédis dans le cours de cet ouvrage les maux qui peuvent résulter de vos imprudences; c'est à vous de les prévenir. Comme le médecin Léoniceus, fuyez tout excès, et vous pourrez dire avec lui, je suis encore jeune, quoiqu'âgé de 96 ans, parce que j'ai passé une jeunesse chaste; *quòd castam juventutem virili ætati tradiderim* (1).

---

(1) Hyppocrate dit: « *Labor, cibus, potus, somnus, Venus, omnia mediocria* ». Plutarque dit: « *Vesci citrà saturitatem, impigrum esse ad laborem, vitale semen conservare, tria saluberrima* ».

Observations

Observations sur l'insomnie.

L'insomnie continuelle, échauffe, allume le sang, trouble les fonctions de l'estomac, dérange l'économie de la chylification, enfin peut causer une maladie dangereuse. Je ne parle point ici de l'insomnie qui est le prognostic d'une grande maladie, d'un abcès dans la tête, de la fièvre, etc. : leur traitement est chacun dans leur article.

Je dois donc ici faire une observation sur l'insomnie qui provient souvent de l'engorgement des visceres du bas-ventre, qui cause une réaction des fluides et du sang même qui se porte à la tête, et y produit différens accidens. On prend trois bains entiers, puis on met, soir et matin, ses jambes dans l'eau tiede, avec une once de savon et une poignée de sel ; on prend, en se couchant, sirop de violettes, ou de nénuphar dans eau de laitue ; un verre d'eau sucrée, un verre de lait, de limonade, d'orgeat, de coquelicot, de pavot ; une pilule de quatre grains de camphre ou de cynoglosse, de poudre tempérante de Stal, de la liqueur anodine minérale ; on mange une soupe au lait pour son souper ; mais le plus sûr, le plus salutaire moyen, le plus propre à rétablir l'équilibre des liquides est un

verre de mon Spécifique en se couchant, et se purger avec la tisane du médecin Ste-Catherine, page 29. Si ce sont des glaires, la bile, la pléthore qui causent l'insomnie, deux de mes médecines antiplétoriques réussiront mieux que tout autre purgatif. On peut choisir une des tisanes purgatives qui convienne à la position de la personne.

Moyen pour nettoyer les bouteilles enduites d'huile ou de graisse.

On lave les bouteilles avec de l'eau chaude dans laquelle on aura fait fondre du sel, ou avec du plomb qu'on essuie, à plusieurs reprises, avec un linge.

Moyens curieux pour voir s'il y a de l'eau dans le vin.

Les marchands de vin s'opposent à ce que l'on jette dans le vin des mûres qui surnagent lorsque le vin est pur, et qui tombent au fond lorsqu'il y a de l'eau. Ils peuvent encore se refuser à ce que l'on insère dans la pièce de vin un bâton oing d'huile qui rassemble des globules d'eau, s'il y en a dans le vin; mais voici un moyen pour découvrir leur supercherie, sans qu'ils s'en doutent. On fait faire

un gobelet de lierre ; l'eau passera à travers, parce que ce bois est spongieux, et le vin restera dedans. L'orpiment qui est du foie de soufre, rend le mauvais vin noir sur le moment.

Moyen précieux pour voir si le vin est frelaté.

S'il est d'un médecin habile d'employer les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour rétablir son malade, non pas tant pour ménager ses facultés pécuniaires que parce que plus il est de tems à récupérer sa santé, plus la maladie détériore l'économie de son existence et trouble le mécanisme de ses organes, il est aussi d'un médecin probe et désintéressé d'indiquer les moyens propres à garantir de la maladie. Je dois donc donner ici la manière aussi prompte qu'assurée de connoître, sur-le-champ, si le vin est mixtioné ou frelaté ; car, quand on a eu le malheur de boire du vin lithargiré, que de maux n'en résultent-ils pas ? La retention d'urine, la dysurie, la strangurie, l'hydropisie, (c'est ordinairement la fin des ivrognes) l'inflammation du poumon, le catharre, etc. Une portion de ce métal se dépose sur les tuniques de l'estomac et des intestins, l'autre portion reste dissoute.

On prend pendant plusieurs jours, dans de

l'eau, quelques gouttes d'huile de tartre par défaillance, qui dissolveront les particules de ce métal qui pourroient être fixées dans les premières voies : on sait que c'est un puissant correctif des acides ; ou on emploie les hépars, (voyez livre Ier., pages 268 et 269) qui dissolveront sans peine le plomb. On boit abondamment de la limonade, de l'oximel ou de l'oxicrat.

Ce moyen pour voir si le vin est frelaté ou mixtionné, consiste à insérer le bord du goulot de la bouteille qu'on renverse perpendiculairement dans un verre plein d'eau très-claire. La colonne d'air qui se trouve entre les deux surfaces du vin et de l'eau, empêche qu'il ne tombe rien de la bouteille, quoiqu'ainsi renversée, que les corps étrangers, tels que limaille ou litharge, que l'on voit se précipiter au fond du verre ; s'il y a dans le vin du bois des Indes ou autres corps végétaux, on voit tomber des filamens de couleur rouge ou violette, selon l'espèce d'ingrédient ; s'il y a du vin blanc, on voit passer lentement des filamens comme huileux ; enfin, s'il y a de l'eau-de-vie, il sort de la bouteille comme des rameaux rayonnans.

Différens lavemens.

On a vu dans le cours de cet ouvrage, que

beaucoup d'indispositions proviennent du relâchement ou de l'engorgement des intestins, du mauvais état de la région du bas-ventre; lesquelles indispositions pourroient très-souvent disparoître par quelques lavemens pris à propos, qui alors détourneroient une maladie qui peut devenir très-longue et même mortelle, telle que l'inflammation du bas-ventre, ou l'obstruction dans le foie, ou des épanchemens d'humeurs, des dépôts, des squirrhes dans le bassin; c'est pourquoi j'indique ici différens lavemens pour être employés dans les circonstances qui l'exigeront, et qui détermineront le choix.

Lavement rafraîchissant: Eau chaude, une cuillerée de vinaigre dans la seringue, ou jus de citron, ou miel violat, deux onces.

Lavement émollient: Chopine de lait bouilli, auquel on ajoute cassonade, deux onces, pris en une seule fois; *ou* décoction de poirée, de laitue, de cerfeuil, guimauve : une once de miel mercuriel dans la seringue; ou eau de tripes, ou de veau.

Lavement anodin contre la colique : Une demi-prise, c'est-à-dire la moitié du paquet de mon Spécifique mis dans la seringue, avec deux onces d'huile d'amandes douces et une once d'eau vulnéraire : la colique se passe à l'instant.

Lavement emollient rafraîchissant : Chi-

corée sauvage, ou pissenlit, pariétaire, cerfeuil, mauves, poirée, chiendent, cresson, seneçon, une racine de guimauve, fleurs de sureau.

Le tout dans quatre bouteilles d'eau, bouilli pendant une heure, à petits bouillons. Si on est resserré, on ajoute deux gros de follicule de séne, autant de sel gemme: on fait infuser à part ces deux objets. On met dans le remède du matin, deux onces de miel mercuriel, et on prend un bouillon après l'avoir rendu : le second se prend avant souper.

Nota. Ces lavemens sont excellens pour le tems menstruel, pour le tems critique, et lorsque le ventre est paresseux.

Lavement astringent : Bardane, grande consoude, roses de Provins, fleurs de grenadier, feuilles d'aigremoine et sigillum Salomonis.

Lavement pour purger la bile : Dans deux bouteilles d'eau, on fait bouillir pendant un quart d'heure, raiforts, guimauve et coulevrée, demi-once de chaque ; verveine, pariétaire, mercuriale, morelle, poirée, pimprenelle, une poignée en tout ; follicule de séné, deux gros infusé dans une verrée de vinaigre pendant douze heures à froid : on le passe, et on ajoute le séné qui est dans le linge, aux autres ingrédiens. On passe la décoction. On mêle dans la totalité le vinaigre dans lequel on a fait in-

fuser le séné. On partage le tout pour quatre remèdes pris à jeun, un par jour; ce qui dure quatre jours.

Après avoir rendu le remède précédé d'un à l'eau tiède, on prend un bouillon dans lequel on aura fait fondre un gros de sel duobus, s'il y a disposition à l'hydropisie, s'il y a humeur laiteuse; sel polychreste ou de pariétaire, s'il y a difficulté d'uriner; sel de glaubert, s'il y a empâtement dans la poitrine; sel végétal ou d'epsum, s'il y a embarras dans le bas-ventre; sel de prunelle, s'il y a humeur repercutée ou rengorgée dans le foie et dans le canal de l'urètre; sel de seignette, s'il y a maladie de la peau ou épaississement de la lymphe; sel d'absynthe ou d'oseille, s'il y a fievres; sel ammoniac, s'il y a squirrhe sur les viscères, pustules, tubercules sur les bronches, dénotées par les crachats purulens, sanguinolens; sel tamarisc, pour l'engorgement au foie.

Lavement stimulant : Le vin émétisé, la coloquinte, l'euphorbe, le savon, le tabac (1), la verveine, la coulevrée, l'urine de vache, ou d'enfant.

---

(1) Nicot, ambassadeur de France à Tabaco, a apporté le tabac; ce qui a fait donner à cette plante le nom de *Nicotienne*.

Lavement purgatif doux : Le beurre, le sel, le diaphenic, le catholicum, le lénitif fin, le tamarin, la casse, etc. : un de ces articles suffit.

Lavement adoucissant : Le lait avec fleurs de sureau, de graine de lin, de verbascum, de bouillon blanc, de mercuriale, de mauves, de cerfeuil, de bouillon de tripes, de fraise de veau, enfin d'herbes émollientes avec miel de nénuphar.

Lavement détersif : Millepertuis, pervenche, roses et sucre rouges, jaune d'œuf, miel et décoction d'orge, etc.

Lavement narcotique : Décoction de tête de pavot (1), de laitue, infusion de coquelicot, gomme ammoniaque, sucre de Saturne, depuis deux grains jusqu'à huit.

Différens cataplasmes et onguens.

Les résolutifs : Lait, safran et mie de pain ; racines de patience et de guimauve ; feuilles d'oseille et de seneçon ; mélilot, mauve, bouillon blanc ou molène ; tussilage ou pas d'âne ; grande ursine ou acanthe ; cigue ; la mandra-

(1) Les pavots noirs, dont se fait le meilleur opium du Levant, croissent en Egypte.

gore et le sagapenum ; les mucilages, les figues grasses dans du lait ; les huiles ; fleurs de camomille et de sureau avec farine de seigle, ou d'orge, ou de riz ; cumin, fenugrec ; extrait de Saturne, ou eau de Goulard ; le blanc de baleine, le mica panis ; l'onguent de l'abbé de Grasse ; feuilles d'hièble, de sureau, pilées avec eau-de-vie ; racines de pivoine et de concombre sauvage ; l'emplâtre diachylum gommé, ou des quatre fondans, ou *diabotanum*, ou de sulphure. Le cataplasme de vin, beurre frais, miel et de mie de pain, est maturatif, émollient, humectant et résolutif.

Pour favoriser la suppuration : Oignon de lys, ou oignon blanc ; mica panis et jaune d'œuf ; oseilles cuites avec sain-doux, ou vieux-oing ; vieux levain ; mouronpi lé avec du sel ; vieille thériaque, levain et suppuratif, parties égales, avec vinaigre ; l'esprit ou l'huile de térébenthine ; le manus Dei que l'on continue après que l'abcès est ouvert, ou l'onguent basilicum, de la mère, nutritum, pompholix, les baumes de la Mêque, d'acier, vert, ou celui de M^e. Feuillet.

Pour résoudre et dessécher : Eau-de-vie camphrée avec savon ; esprit volatil de sel ammoniac, ou sel d'urine, ou urine tiède avec du son et une chandelle, pariétaire pilée avec

un peu d'eau-de-vie ou savon dissout dans mon Spécifique : on en injecte dans le nez pour le polype nasal.

Nota. On peut calmer les douleurs lancinantes d'une plaie en ajoutant quinze à vingt grains d'opium, mais on auroit à craindre la gangrène.

Pour ouvrir une tumeur : Renoncule pilée ; dentelaire, morelle, clématite ou sain-bois ; chaux vive et savon noir, puis du suppuratif pendant quelques jours, ensuite manus Dei, et on finit par cérat avec du vinaigre rosat, ou toile de diapalme.

L'abcès ouvert : Les digestifs sont l'onguent basilicum, le mondificatif d'ache, l'onguent de mucilage, diachylum ; l'huile d'hypéricum, de lys, de jaune d'œuf ; le stirax, la térébenthine, les baumes naturels de Lucatel, du Commandeur et du Pérou.

Les adoucissans anodins pour calmer la démangeaison et sécher les ulcères : Décoction de bouillon blanc, de nénuphar, de solanum, de tête de pavot, de tussilage ; beurre ou crême ; huile de lys, de camomille ; mica panis, l'onguent d'althæa, l'album rhasis, le pompholix, le populeum, le cérat Galien, ou enfin l'emplâtre de blanc de baleine.

Les détersifs sont la décoction d'orge, de

plantes vulnéraires, d'aristoloche, de feuilles de noyer; le moudificatif d'ache, l'onguent des apôtres, de stirax; l'album rhasis, la teinture de myrrhe et d'aloës; le fruit de la balsamine macéré et infusé dans l'huile, est un baume vulnéraire; le manus Dei ou l'onguent divin; le baume vert et d'arceus, les eaux de Balaruc, de Plombières, de Barége, de Mont-d'Or, de Lamotte et autres thermales.

Les dessicatifs, cathérétiques et scarrotiques pour les humidités superflues des ulceres, et détruire les callosités.

L'eau de chaux, la décoction de chardon bénit, de la racine de symphitim et d'aristoloche; le miel détrempé dans eau de coquelicot, de plantin, de roses; on met dessus la plaie poudre d'iris de Florence, de sabine, de l'ochre, de craie, de céruse, de litharge, d'euphorbe, de tuthie, de sucre écrasé, d'alun calciné, des précipités, de l'onguent ægyptiac, de poupholix, de baume vert, de teinture de myrrhe et d'aloës, d'eau phagédénique qui est une dissolution de sublimé corrosif dans l'eau de chaux, du collyre de Lanfranc, de l'arsenic, du verd-de-gris, des huiles de camphre et de gayac, de la pierre à cautère, de la pierre in-

fernale et de la calaminaire, l'emplâtre de Nuremberg, feuilles de sureau trempées dans du vinaigre. Pour mondifier, consolider les chairs et faire cicatriser les plaies, fleurs de millepertuis infusées dans de l'huile : c'est l'huile d'hypéricum ; enfin le suc d'orpin, le cérat rosat et le blanc raisin.

Les astringens contre la suppuration trop abondante et l'hémorragie.

Les roses rouges, les balaustes, la prêle, l'écorce de grenade, le sang de dragon, le bol d'Armenie, l'alun, le vitriol, eau stiptique et de rabel, cérat de pierre calaminaire, le beurre de cacao, la grande consoude, la farine de fèves.

On oppose à l'hémorragie la ligature, la compression, la toile d'araignée, l'amadou sans poudre qui est l'agaric. On met dans le nez du caille-lait, pervenche, pulmonaire de chêne, semence de tilleul en poudre, crapaud vivant ou en poudre dans la main.

On attaque la carie avec le cautère actuel, avec la rugine ou l'euphorbe. On attaque la gangrène interne (1) chaude par les antipu-

(1) La chair qui couvre un os carié est molle, insensible, non grenue. Une sanie huileuse, fétide et noire, découle de l'ulcère.

trides, avec jus de citron et quinquina en poudre; avec du vin et du miel; avec esprit de vin camphré, mêlé avec eau de chaux; les topiques d'alliaria, de scordium, de la décoction d'abrotanum dans l'eau salée, avec la teinture de myrrhe et d'aloës, mêlée avec esprit de sel ammoniac; de styrax, d'onguent ægyptiac, de thériaque, de gomme élémi, de baume du Pérou, d'huiles de térébenthine et de millepertuis, de l'élixir de propriété.

Pour faire tomber une peau sphacelée, on boit un demi-gros de quinquina de quatre en quatre heures, ou un gros en lavement pendant un jour seulement.

On combat la gangrène froide, en couvrant la plaie avec de la neige ou de l'eau froide, et on la frotte avec des linges grossiers pour rétablir la chaleur : on peut la plonger dans de l'eau dégourdie, ou l'en bassiner.

On prend des cordiaux et sudorifiques : les sels volatils, le lilium, l'élixir de propriété, la thériaque. S'il y a fièvre, on use de limonade ou autres rafraîchissans acides.

On renouvelle les ulcères, avec la gentiane, l'iris de Florence, les mouches cantharides sur une feuille de poirée, enduite de beurre frais; si sous l'escarre il y a du pus, on use d'un cataplasme maturatif et antiputride; on em-

ploie le beurre d'antimoine qui fait seul tomber l'escarre ; alors on met dessus la plaie de longuent ægyptiac, du mondificatif d'ache, du baume de Metz ; l'agutipeda est une racine bonne contre les ulcères.

On lave les ulcères avec du vin miellé, eau d'orge, avec décoction de pervenche et du miel rosat, du sirop de roses sèches, de l'esprit de vitriol, d'huile de tartre par défaillance, avec la teinture de Lacque pour les ulcères scorbutiques, avec le piment.

Recueil d'onguens.

Si la nature ou la position des plaies ne permet pas l'usage de mon Spécifique, je donne ici quelques recettes d'onguens, secrets de famille ; les uns m'ont été donnés, d'autres m'ont été vendus, mais tous éprouvés :

Poix de Bourgogne, quatre onces ;

Cire neuve, demi-livre, coupée par morceaux ;

Huile d'olive, deux livres ;

Vinaigre rouge ou blanc, une demi-bouteille ;

Minium pulvérisé et passé au tamis de soie, une livre ;

Camphre, quatre gros ;

Jus de nicotienne ou tabac, en verd, deux verrées : on prend les feuilles qui commencent à jaunir et à avoir un peu d'odeur. Les grandes

feuilles du bas de la plante sont meilleures que celles d'en haut qui sont toujours trop vertes.

Préparation : On met le tout dans un poëlon de cuivre rouge non étamé, pour le faire bouillir doucement, à petit feu de charbon, remuant toujours avec la spatule. Quand le tout est bien fondu et incorporé, on le fait bouillir un peu plus fort, remuant toujours, pendant trois à quatre heures ; ensuite on en met avec la spatule sur du papier ou une carte. Si en réfroidissant il est de couleur brune, on le retire du feu ; s'il étoit rouge ou gris, il ne seroit pas encore fait.

On mouille ensuite une table propre avec du vinaigre ou de l'eau, pour mettre dessus l'onguent par rouleaux, de telle grosseur que l'on veut, et on les enveloppe de papier.

Cet onguent s'étend sur la superficie de la peau ou de la toile. Quand on lève l'emplâtre, ce qu'on fait toutes les 12 heures, on l'essuie légèrement, et le même peut servir au moins quatre fois.

Si c'est une plaie profonde, dont l'ouverture trop étroite empêche l'onguent de toucher le fond, on y seringue un peu d'eau-de-vie chauffée, et l'on y insère une petite boule de cet onguent, que l'on retire avec ménagement pour l'essuyer : jamais de charpie.

Autre onguent très-bon.

Deux livres de beurre frais sans être lavé;
Deux onces de cire jaune;
Cinq quarterons de diachylum magnum;
Douze onces de poix-résine pulvérisée;
Quatre onces de litharge d'or;
Une livre de céruse.

Préparation : Dans un chaudron, une fois plus grand qu'il ne faut, on met la cire, la poix, sur un feu de charbon, jusqu'à ce qu'il n'écume plus. On ôte le chaudron de dessus le feu, on y met le beurre; étant fondu, on mêle peu-à-peu la céruse; ensuite le reste des drogues, que l'on incorpore jusqu'à mêlange parfait et jusqu'à ce qu'il soit de couleur d'huile. Ensuite on met l'onguent sur une table mouillée de vinaigre, pour en faire des rouleaux: cet onguent se met sur du linge, et se lève matin et soir.

L'onguent angélique ou baume vert.

Cire neuve, poix-résine, colophane, une livre de chaque; sain-doux, deux livres; verd-de-gris, demi-once pulvérisée; miel commun, une once; térébenthine, quatre onces (1).

La térébenthine est une résine qui découle du mélèse et du sapin.

On

On met dans un chaudron, la cire, la poix-résine et la colophane, que l'on fait bouillir environ pendant une heure, en remuant sans cesse avec un petit bâton : il faut prendre garde que ces drogues ne s'extravasent sur le feu ; puis on ajoute le sain-doux, le miel et la térébenthine, que l'on fait aussi bouillir pendant une heure. On retire le chaudron de dessus le feu ; on verse le tout dans une térine ou plat de terre. On sème dessus le verd-de-gris sans le remettre sur le feu ; on remue jusqu'à ce que l'onguent s'épaississe et qu'il n'y ait plus de blanc, afin qu'il ne tombe point au fond.

Nota. Il faut avoir soin, en mettant le verd-de-gris, de tourner la tête, parce qu'il s'exhale une grande fumée qui feroit mal.

Cet onguent se met sur du linge : on ne lève l'emplâtre que de douze en douze heures.

Autre onguent.

Jus de poireaux, étant passé on ajoute huile d'olive, santal rouge et savon, égale quantité : le tout bouilli jusqu'à la consistance d'onguent.

Autre onguent.

Baume, millepertuis et feuilles de plantin,

infusés dans de l'huile bouillante. La bouteille reste enfouie dans la terre pendant un an.

Onguent merveilleux.

Cire jaune, colophane, térébenthine de Venise, demi-livre de chaque;
Une chopine d'huile de veau;
Storax liquide, une once;
Huile d'aspic, deux onces.

Préparation : On met dans un chaudron la cire et la colophane, sur un petit feu de charbon. Fondues, on retire le chaudron de dessus le feu, on ajoute le reste des drogues, sans cesser de remuer tant que la matière est chaude, et on met l'onguent dans des pots, pour s'en servir également sur du linge.

Avis aux pédestres.

Les personnes qui voyagent à pied doivent se ceindre les reins, faire bassiner le lit avec du sucre brûlé dans la bassinoire, et s'envelopper, en se couchant, les pieds, avec un linge imbibé de savon fondu dans de l'eau-de-vie.

Propriété des simples.

Mon Spécifique par l'heureux assemblage de

quelques simples, avec le minéral de Bézoard, réunit la propriété de tous les simples. Il est le plus souverain préservatif, comme il est le remède le plus doux, le plus actif. C'est ce qui fait dire au citoyen Mathieu, père du Député: « Vous ne pouvez avoir d'idées justes de toutes » les cures que votre Spécifique a opérées, » surprenantes et en grand nombre. Je desire, » pour le bien de l'humanité, que le mérite » de votre Spécifique soit plus universellement » connu qu'il ne l'a été jusqu'à présent ». Cependant comme il y a des personnes assez insensées pour préférer mourir, en se servant de moyens généraux, plutôt que de ressusciter par un moyen particulier; comme si elles connoissoient la nature, les préparations et l'effet de toutes les drogues. Je ne dis pas avec Pline, le peuple veut être trompé, qu'il le soit; *populus vult decipi, decipiatur.* Mais pour ne point gêner la volonté, ni forcer la confiance des personnes, je leur donne dans le cours de cet ouvrage, les remèdes les plus efficaces pour chaque maladie; je vais ici leur classer les simples les meilleurs, dont les effets sont reconnus et éprouvés dans chaque circonstance: c'est en abrégé, Tournefort et Dioscoride, célèbres botanistes. Il faut observer qu'on n'emploie en général, qu'un, deux ou

plusieurs ensemble, des simples classés ci-après, selon leurs propriétés.

Les diaphorétiques cordiaux, échauffans, absorbans : Le kermès, la scabieuse, le chardon bénit, les vipères, le sang de bouctin, *le camphre*, la pierre hématite, l'antimoine diaphorétique, le sel volatil huileux de Sylvius, le sel volatil de corne de cerf.

Les légers diaphorétiques : Le pavot rouge, la buglosse, la bourrache, le coquelicot, la scorsonère, les quatre fleurs, le bouillon blanc, les pierres d'écrevisses, la craie, le corail, la limaille de fer, le semen contra, la corne de cerf préparée, la magnésie d'Angleterre, est un absorbant pour dompter la bile ; on en fait faire huit paquets de demi-gros chaque, pour une grande personne, dont elle en prend un tous les matins à jeun, délayé dans trois cuillerées d'eau tiède avec un peu de sucre, ou dans le verre de Spécifique.

Les cordiaux : Le vin, la thériaque, le mithridat, la confection d'hyacinthe, l'extrait de genièvre, (1) la violette, la buglosse, les roses rouges, la bourrache, la mélisse, la reine des

---

(1) Le genévrier produit le sandaraque, employé pour l'écriture.

prés ou ulmaria, l'angélique, le lilium, le diascordium, la poudre de vipère, le sel volatil des animaux, la muscade confite, le zédoaire, la squine, la scorsonère, les grains de poivre blanc, le storax (1).

Les diaphorétiques minéraux incisifs : L'antihectique de Potérius, le sel volatil de succin, l'esprit de succin, de sel ammoniac ou sa gomme, de corne de cerf; les gouttes d'Angleterre; dix gouttes, matin et soir, de ces sortes d'esprits; l'élixir de propriété, de Garus, de Stoughton; l'antimoine, la panacée ou mercure doux, eaux de goudron, de savon; l'éponge calcinée ou la pierre ponce, un gros matin et soir, pour les écrouelles, pendant long-tems.

Les sudorifiques, c'est-à-dire qui poussent à la peau et desobstruent : Le bois de gayac, le sassafras, la salsepareille, le polypode de chêne, le buis, la squine, la scabieuse, le chardon bénit et le chardon étoilé, les feuilles de pavot rouge, le coquelicot, la bourrache, la buglosse, l'antimoine diaphorétique, contre la toux habituelle; la garence, le mouron, le cucurma, le cassia lignea; les capillaires, la

(1) Ou calamite, résine qui découle de l'alibousier, qui croît dans les pays chauds. Brûlé, il est un très-bon cordial et excellent contre l'asthme humoral.

véronique, l'angélique, le cresson, la reine des prés, la racine de petit houx, la scrophulaire, les feuilles de tussilage, le ruta muraria, le cochléaria, l'eau de chaux, les vipères, l'antihectique de Potérius, l'écorce d'orme, la poudre des chartreux, le dompte-venin. La racine de cette derniere plante est si sudorifique, si aléxipharmaque, qu'infusée dans du vin elle chasse toutes les sérosités du corps par la voie de la transpiration.

Les apéritifs ou hépatiques: Tous les amers, les aromatiques, sont stomachiques dépurans; la pariétaire, la chelydoine ou l'éclaire, la scrophulaire, la chicorée, l'aigremoine, le cétérac ou scolopendre, les racines d'asperges, l'ache, le fenouil, la garence, l'éryngium, l'arrête-bœuf, les racines de persil, de cerfeuil, d'aunée, d'angelique; l'adiaton, le politricon, le capilli veneris, la tanaisie panachée; les chicoracées, la pimpernelle, le pissenlit, le petit houx, (1) le bruscus; le chardon roulant, (2) le sel de tamarisc et d'absynthe, la fumeterre, la petite centaurée, la petite sauge, les cloportes; le sel

(1) Le rosier commun, enté sur le houx, produit des roses vertes.

(2) Le sel tamarisc est un vrai sel de glauber pur. Du vin mis, du matin au midi, dans un vase fait de bois de tamarisc, est apéritif et désopilatif.

de succin, la poudre de vipère; (ces deux sels sont bons contre l'hydropisie des enfans) l'esprit de sel dulcifié, le sel ammoniac, les sels végétal, de nitre, de *genét*, de *pariétaire*, de *duobus*, d'*oseille*; le marrube blanc, le romarin, les baies de genièvre, l'aristoloche ronde (1), la myrthe, le borax, le safran de Mars, le tartre vitriolé, le tartre martial, l'élixir de propriété, l'iris de Florence, la boule d'acier, le chamœdris, l'absynthe, la valériane, la canelle, l'accorus, l'aurone, la bétoine, le quinquina, la germandrée; le chamepitis, l'épitythim, la thériaque, l'ambre gris; les préparations antimoniales, les capillaires, le cassia lignea, le cachou; les préparations chalibées, les fleurs de souci, le *camphorata*, l'aloës, l'hyssope, le citron, un verre d'urine de vache, ou d'enfant le matin à jeun. (On essaie par en prendre en lavement tous les deux jours).

Les expectoraux rafraîchissans, tempérans, dépurans et délayans: Décoction de cerfeuil, de graine de lin, de raisins secs, de pruneaux, de grande consoude, d'aigremoine, de poirée, d'hépatique, de chou rouge, de mercuriale, de chicorée, de racine de fraisier (2),

(1) L'aristoloche longue sert pour faire les onguens.

(2) Les racines de fraisier et d'oseilles cuites ensemble,

d'oseille, de guimauve, de branche-ursine ou acanthe; infusion à froid de fleurs de guimauve; décoction de sebeste : c'est un fruit très-adoucissant pour la toux, très-mucilagineux et propre à résoudre les tumeurs; deux gros de suc de pariétaire; décoction de bourrache, d'orties, de tussilage, de pied-de-chat, de fumeterre; pilules de Stal; sirop de gentiane, séné et sel polycresse; *le tartre crud*, six gros dans un bouillon; la gomme ammoniaque, l'eau de riz, d'orge, de plantin, de pimprenelle; les capillaires, *le lierre terrestre*, *le camphorata*, l'hyssope, la pervenche, l'hyéracium, le pulmonaire dans le mou de veau, la véronique, l'eau de goudron, le vinaigre scillitique, quelques gouttes d'esprit de vitriol dans de l'eau; les racines de patience, de chélydoine ou d'éclaire, d'aunée, d'ache, d'asperges, de bruscus ou de petit houx; le millepertuis, le pied-de-lion, l'éryngium, la scolopendre, la rhubarbe, l'aloës, les cloportes, eau de groseilles ou de gelée de groseilles. Les émulsions, le lait, le petit lait, le lait coupé avec les eaux de Seltz; les sels d'epsum et de sedlitz; le tartre vitriolé, les nitreux, les chicoracées; les

---

prises en tisane, teignent les matières de manière à faire croire qu'il y a flux de sang.

bains, le pain de seigle, le seigle brûlé et pris comme du café; pommes cuites de tems en tems; enfin respirer le frais du matin sous des arbres.

Les eaux minérales sont délayantes, tempérantes, hépatiques, incisives et froides comme les eaux de Vals, Passy, Forges, Montfrin, Sainte-Reine, de Maine; Balaruc, Bourbon-l'Archambault, Bagnières, Coterès, Vesoul, Miers, la Chapelle, Bagnols, d'Youset, Cransac, Sedlitz.

Les eaux minérales chaudes ou thermales, onctueuses, sont celles de Vichy, de Colombières, d'Aix-la-Chapelle, Bourbon-Lanci, de Bonnes, Bourbonne, Barège, Mont-d'Or, St.-Amand, d'Hapcourt, de Lamotte, de Digne, de Chateldon, d'Asphalt, en Alsace. Les eaux de Spa sont meilleures que celles de Prougues pour la bile, la pituite, les pâles couleurs, l'érésipèle et les dartres : ces dernières eaux sont astringentes.

Les béchiques drastriques ou incisifs vulnéraires pour faciliter l'expectoration : Le lierre terrestre, l'hyssope, la véronique, le petit lait, les sommites d'hypéricum, les trochisques de Gordon, le mou de veau avec hyéracium et pulmonaire, la gomme adragante et ammoniaque; la bourrache, le chou rouge,

le pied-de-chat, les jujubes, les dattes (1), le verbascum, l'eau de navets, de poulet, l'eau de courge, de calebasse ou son sirop; le lait et fleurs de benjoin (2), le tussilage, l'érésymum ou son sirop, *le camphorata*, l'abrotanum, la sarriette, le marrube blanc, l'arum (3), l'eau de goudron (4), la térébenthine, le soufre préparé, les pilules de Morton, le baume de soufre et de Lucatel; l'esprit de sel ammoniac, l'oximel scillitique, le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces, le loch blanc; le lait de poule, les tablettes de guimauve, le sucre d'orge; ensuite on a recours aux astringens, aux eaux de forges, de Balaruc, de Plombières, de Bourbon-l'Archambault, ou autres.

Les Carminatifs, stomachiques, fortifians, toniques, vulnéraires, détersifs et balsamiques : L'anis, l'aneth, la muscade, l'huile de macis, la thériaque, la camomille (5), l'absynthe, la centaurée, la petite sauge, le

(1) C'est le fruit du palmier.

(2) Il y a du benjoin en larmes, qui est une résine.

(3) C'est la marjolaine de Crête.

(4) Le goudron sort des arbres appellés pins.

(5) Il y a la camomille romaine et la camomille puante. Cette dernière fait élever des cloques qu'un cataplasme de farine de seigle, d'huile et de vin fait disparoître, ou mon Spécifique.

mélilot, la gentiane, l'angélique, le serpolet ou le thin sauvage, la mélisse, la paquerette, l'aloës succotrin, *le chevrefeuille*, la staticée, le corail, le fénouil, l'ail, six grains de poivre dans la première cuillerée de soupe, l'épeautre, le sagou, *le diascordium*, la germandrée, le lierre terrestre, *la bugle*, la pervenche, l'aigremoine, la buglosse, le stæchas, la sariette, l'aunée, la tanaisie panachée (1), le millepertuis, les roses rouges, la verveine, la véronique, la sanicle, semence et racine de pivoine, le cassia lignea, le pied-de-lion, l'eau de chaux, de goudron; l'eau sucrée. Et pour les plaies, le miel, le baume du Pérou, du Canada, la térébenthine, le jaune d'œuf, le baume Samaritain, qui est l'huile d'olive, vin et sucre; la morelle, les feuilles ou fleurs de sureau.

Les antihistériques ou antispasmodiques et les céphatiques: Le camphre (2), le safran,

(1) La tanaisie est une plante carminative, hystérique, vulnéraire, apéritive, vermifuge, emmenagogue; son suc est bon pour les foulures, entorses, teignes et engelures.

(2) Le camphre découle d'un laurier qui croît à Bornéo dans le Japon; il est d'une forme concrête, assez semblable à l'éther: le thim, le cannelier, le zédoaire, la sauge, le laurier, le romarin, la camphrée et toutes les plantes labiées, rendent une espèce de camphre.

l'eau de fleurs d'orange, le semen contra, la pivoine, le guy de chêne, le succin ou l'ambre jaune, la poudre de guttette, le castoréum, les eaux minérales, les bains chauds, les saignées blanches, c'est-à-dire, les jambes dans l'eau, les testacees, le corail, la coraline, le zédoaire, les racines d'aunée ou énula-campana, la valériane, les feuilles de mélisse et de menthe, de tilleul et de caille-lait, le chacril, le cachou, extrait ou eau de genièvre, de lierre terrestre, d'asaret ou cabaret (1), de sauge, de bétoine, de fleurs de muguet; cinnabre d'antimoine, mithridat, fleurs de stæchas, romarin, basilic, primevert, le calamus aromaticus, l'aurone, la matricaire, le symarhouba, deux gros en infusion, ou un gros rapé et pris en bol, fait avec du miel ou confitures; la tanaisie panachée; *dix gouttes d'esprit de sel ammoniac succiné*, prises soir et matin.

Les cubèbes, les anacardes, le gérofle, la myrrhe, l'ambre gris, le musc, l'assa fœtida, le macis, l'encens, le turbith (2) ou agaric.

---

(1) Il est sternutatoire comme le serpolet, la bétoine et autres, réduits en poudre.

(2) Il y a trois sortes de turbith, le turbith blanc ou le séné des Provençaux, le turbith noir ou la tithimale, et le turbith minéral qui est composé de mercure revivifié du cinnabre, et qui est très-purgatif.

Les emmenagogues : La saignée du pied pour faire venir les menstrues ; la saignée du bras, si ce n'est qu'une interruption par accident. Décoction de bardane et d'armoise, de genièvre ou son extrait, vin d'Espagne, le safran dans du lait (1), l'aristoloche, le zédoaire, le castoréum, la menthe, la mélisse, la camomille, le romarin, la sabine, la rhue, le savigny, la paquerette ou petite marguerite, l'aurone, l'absynthe, l'aunée, l'eau ferrée, la tanaisie panacheé, *l'eau de boule de Nancy*, *le cassia amara ;* l'écorce d'orange, de citron, la fumeterre, le borax, l'élixir de propriété, les eaux minérales, la confection d'hyacinthe, la thériaque, l'opiat de Salomon, sirops de coings, de limons avec sel d'absynthe, safran de Mars, tartre martial.

Les narcotiques, hypnotiques ou calmans : Décoction *de pavot, de coquelicot, de gomme arabique, de stramonium*, de jusquiame, de mandragore, de solanum, d'alleluia, de belladona (2) ; l'opiate de Salomon, l'opium, le laudanum, le diacode, le diascordium, les pi-

(1) Le safran est alexitère, carminatif; un scrupule à-la-fois suffit.

(2) Labella-dona ou belle-dame est une espèce de morelle. Son fruit est un peu violent, on en calme l'action avec vinaigre et suc de limons. Le suc de ce

lules de cynoglosse de trois à six grains ; orgeat, limonade, lait avec eau de chaux légère, petit lait ; le sirop de nymphæa, de violettes, de coquelicot, de pavot blanc une cuillerée à café le soir ; le camphre, demi-gros matin et soir, associé au quinquina, est un calmant pour les fièvres, ainsi que le sel sédatif de nitre ; la teinture ou la liqueur anodine minérale, le sucre de Saturne depuis deux grains jusqu'à huit ; dissolution de gomme arabique aromatisée avec eau de fleurs d'orange ; saignées blanches, dans dissolution de quatre onces de savon, et d'une poignée de sel.

Les onctions fortifiantes, se font avec huile de laurier, de camomille, d'hièble, l'onguent martiatum, l'huile hypéricum, l'esprit de sel avec huile de térébenthine, le savon et eau-de-vie camphrée, le baume tranquille, la teinture de cantharides avec extrait de Saturne, le karabé, l'alkali volatil fluor, etc.

Les onctions laxatives, adoucissantes se font avec l'onguent d'arthanita, de populéum et d'althæa, avec la graisse humaine, celle d'ours, de moele de bœuf, de mica panis, d'huile de vers, de stæchas, etc.

---

fruit en pommade, blanchit la peau ; ce qui a fait donner à cette plante le nom de belle-dame.

Les antiscorbutiques : La fumeterre, la passerage, le raifort, les feuilles et fleurs de troëne, le cresson, le cochléaria, la rhue mâchée ou son sirop, le sel marin, la vermiculaire, la petite joubarbe, le bouillon de poulet, d'écrevisses, de limaçon et de tortue, la limonade.

Les astringens ou styptiques contre le flux de sang, la dyssenterie, l'hémorragie : Le bol d'Arménie, la peau de citron dans de l'eau, le laudanum, le diacode, le coing, la grande consoude ou leurs sirops, la pimprenelle, la rhaponthique, le guy de chêne, le suc de plantin, d'orpin, d'alleluia, d'orties (trois petits verres dans la journée); la prêle, la noix de cyprès, la gomme arabique (1), la pervenche, la bardane, l'aigremoine, les baies d'airelle ou myrtille, les roses rouges de Provins, le *seau de Salomon*, le pied-de-lion, le plaqueminier, le pulmonaire de chênes, la verge d'or, le raisin d'ours, la teinture de roses, le cachou (2), l'alun (3), la poudre d'Helvétius, l'essence de

(1) La gomme arabique découle de l'acacia : le suc tiré des gousses de cet arbre est encore plus astringent.

(2) Le cachou est un gommo-résineux.

(3) L'alun de roche se fait comme le salpêtre avec les terres ramassées sur la voûte ardente de la soufrerie de Pouzolles ; l'alun de roche cristallin qui est calmant, rafraichissant, arrête les pertes de sang. L'alun brûlé est

Rabel, les balaustes ou fleurs de grenadier sauvage, l'hypécacuanha avec un peu de rhubarbe; le *symarhouba*, le safran de Mars, de Stal, l'extrait de genièvre, la pierre hématite, la boule de Mars, les baumes naturels; l'esprit et l'huile de vitriol, le cynorrhodon, (c'est la fleur de l'églantier, rosier sauvage) l'écorce de grenade, le sumac (1), la tormentille, l'acacia; les martiaux, la myrthe, la bistorte, le mastic, la menthe, le calament, le sang de dragon (2), le bdelium (3), l'eau dans laquelle on a éteint des briques rouges, le sirop magistral, le vitrum antimonii ceratum.

Les diuretiques : Le tartre martial soluble, le sel de tartre, le tartre vitriolé, le sel duobus, de nitre, de genêt; le fenouil, le bruscus, les pilules savoneuses, la bourrache, l'iris de Florence, la valériane, la parquerette, le pareira-brava, la véronique, la racine d'aunée, de cerfeuil, de persil, pariétaire et polycresse,

---

un caustique; l'alun sissile ou alun de plume, est une pierre filamenteuse comme l'amiante.

(1) La décoction de sumac, ou de feuilles de noyer, teint les cheveux en noir.

(2) Le sang de dragon est une résine vulnéraire astringente.

(3) Le bdelium de Judée rend une médecine résolutive; il est plus mou que celui de la Mecque ou d'Arabie, qui rend une médecine astringente.

raifort,

raifort, brioine, scille, fruits d'alkekange, coqueret, six grains dans un verre d'émulsion appaise aussi la colique; fleurs ou graines de carotte sauvage, les sels lixiviels, l'arcanum duplicatum, la terre foliée de tartre, lessive de cendres de genêt, d'absynthe, de genièvre, de sarment; le vin et l'oximel scillitique, les cloportes; *cendres de crapaud*, un scrupule pour les hydropiques, leur frotter les reins avec huile de scorpion; les eaux minérales de Vals, de Forges, de Passy, la limonade; graine de palieusus en poudre, un scrupule dans un demi-verre d'eau commune ou de vin blanc, ou de mon Spécifique; safran de Mars apéritif, quatre onces bouilli dans un verre de vin rouge, matin et soir; par-dessus une pilule de Boncius, pendant vingt jours; *jus de racine de sureau*, un demi verre, avec autant de lait ou de vin blanc.

Les lyptontriptiques pour la gravelle et la pierre: la néphrotomie, quoique rejettée par le troisième volume de l'Académie de chirurgie; les bains, les lavemens émolliens, la boisson abondante de limonade, de décoction de bouleau, de cæterach ou scolopendre, de verge dorée de raphanus rusticus, de pareira-brava, de bois néphrétique, de raisin d'ours; le suc de limons, *la lessive des savonniers*, les eaux de

Barège, l'eau de chaux, le sublimé corrosif, les mouches cantharides, le lait de chèvre, le remède de Mlle. Stephens, pendant huit à dix mois; les pilules de la colique néphrétique, la décoction de graine de lin; *coqueret*, six grains; la *racine d'aunée* sèchée, réduite en poudre, prise un demi-gros dans un verre de vin blanc, infusée pendant 12 heures; graine d'hièble, demi-gros infusé de même dans un verre de vin blanc, soir et matin pendant huit jours, ainsi que le précédent remède.

Les fébrifuges : Le quinquina après trois à quatre accès; sel ammoniac pris en eau tiède, la serpentaire de Virginie, infusée en vin blanc deux heures avant l'accès; écorce de frêne et sel d'absynthe, suc de limons, ou jus de citron avec huile et sucre; infusion de sauge ou d'herbe à pauvre-homme un gros dans une demi-bouteille de vin blanc, pris de trois en trois jours en une seule dose; gentiane, petite centaurée, camphre avec quinquina, magnésie d'Angleterre, chacril, chardon bénit, cascarille ou chacrelle, écorce du Paraguay, fumeterre; un verre d'urine le matin, une poignée de feuilles de cassis bouillies dans deux grands verres d'eau pris à jeun.

Les vermifuges ou *anthelmentiques* : Le *mercure* (deux onces) bouilli dans de l'eau; l'émétique, les hydragogues, la rhubarbe, le jalap, la

poudre cornachine ; les incisifs, le séné, l'aloës, le diagrède, le sirop de fleurs de pêcher, les trochisques d'alhandal, la confection hamec, l'*aquila-alba* ou la panacée, l'æthiops minéral et martial avec du safran ; les amers, les absorbans, le semen santolicum ou semen contra ou santoline ; l'abrotanum, l'absynthe, l'agnus-castus, la tanaisie panachée, la gentiane, la sanguite hachée dans le potage ou en omelette, la coraline, la corne de cerf préparée, le pourpier en salade ou sa graine sur le potage ou dans une omelette ; semence ou huile de rhue, de pétrole, le verjus, le jus d'oignon, d'ail, de limons, ou de *citron* avec de l'*huile* et *sucre ;* l'esprit de soufre ; la confection d'hyacinthe, la vieille thériaque, l'eau à la glace, l'onarouchi (1), racine de *fougères*, quatre gros dans du miel ou vin blanc ; écorce de racine de mûrier, demi-once, bouillie dans une chopine d'eau, pour deux doses, prises le même jour, et le lendemain purgation. Sublimé corrosif, ou mouches cantharides, deux grains, en faire une pilule avec du miel, prise le matin, à jeun, et par-dessus un verre de mon eau ; lavemens avec ail, lait et sucre, ou huile et

(1) C'est un arbre dont le lait tiré par incision et mêlé avec jus de citron et huile, est un très-bon vermifuge.

coloquinte, un gros; un épithème ou suppositoire de lard ou de coton imbibé de fiel de bœuf, ou imprégné de coloquinte en poudre, ou de jalap, ou enduit d'onguent mercuriel, mis dans le fondement.

Les fondans : Le sel de nitre, d'epsum, de glauber, polycresse; l'arcanum duplicatum, le tartre martial, l'antimoine diaphorétique, le savon médecinal, l'æthiops minéral, l'aquila-alba, le remède de Rotrou; pour les tumeurs, le diabotanum, le diachylum gommé, l'extrait de Saturne, les quatre fondans, savon noir et eau-de-vie camphrée.

Les vomitifs : Le tartre stibié, le kermès minéral, l'hypocacuanha, l'antimoine crud et le diaphorétique avec un acide, l'eau de chaux avec sel ammoniac, le verre d'antimoine, la poudre d'algaroth, le crocus metallorum, le kali de Malabar, qui est un vomitif et purgatif, aussi violent qu'il est merveilleux contre la vérole; la décoction de vigne blanche, et autres émétiques tirés du règne végétal.

Les purgatifs violens : La coloquinte, le jalap, l'aloës, la scammonée d'Alep ou le diagrède, le zédoaire, le ciclamen, la coulevrée, la gentiane, l'épurge (1), l'élatérium (2), la

(1) L'épurge et le fionouts qui croissent à Madagascar, font tomber le poil en en frottant la partie.

(2) L'elatérium est le suc du concombre sauvage.

verveine, les pignons de Barbarie et les pignons d'Inde, la poudre d'asareth, la tithymale, le thlaspi, les fleurs et feuilles de pêcher; les eaux de Sedlitz, etc.

Les purgatifs doux qui n'agacent point les nerfs : La rhubarbe, la manne, le sel d'epsum, de glauber, de la Rochelle, polycresse; cristal minéral, tartre crud, crême de tartre, six gros dans un bouillon; le tamarin et la casse, une once dans du bouillon, ou petit lait; l'épithim, les fleurs de sureau, demi-once; la racine de patience, quatre onces; le mercure doux, le sirop de chicorée composé, le quinquina, l'huile d'amandes douces, le catholicum double, etc.

Les sternutatoires : Le tabac, l'iris de Florence, la pyrêtre, l'ellébore blanc, le serpolet, l'euphorbe, la poudre de cantharides, le sublimé corrosif, la bétoine, la mélisse, la menthe poivrée, la pivoine, la fleur de muguet, l'herbe à pauvre-homme, la petite sauge, les cloportes : ces herbes et ces animaux réduits en poudre, on en prend par le nez une fois ou deux par jour.

Nota. Ce recueil des meilleurs simples suffit à tout particulier; mais ne peut que suppléer aux auteurs qui ont épuisé cette collection, tels que Valmont de Bomare dans son Dictionnaire raisonné d'Histoire naturelle en quinze volumes, et autres.

Maximes pour vivre sain et vieux, tirées des disticts de Caton.

. . . . . *Ne quid nimis.*

De grand matin tu te leveras et promeneras;
La vie oisive (1) et sédentaire tu fuiras.
Pour te bien porter, tu t'exerceras (2).
L'opposite tempérie (3) en toi tu craindras;
Elle cause bien des maux que tu préviendras.
En toi d'humeurs engorgées tu ne garderas;
Sitôt des sucs l'équilibre tu rétabliras,
Par mon Spécifique, dont par jour deux verres tu boiras;
Ses fonctions alors ton estomac opérera (4).
Usage de tout modérément tu feras;
De beaux et longs jours la Parque te filera (5).
Une bouteille de bon vin par jour tu boiras:
Avec du rouge, tes nerfs tu fortifieras (6).
Calculeux, du vin blanc usage tu feras.

---

(1) *Segnitiem fuge.*

(2) *Plus vigilia semper, nec somno deditus esto, Nam diuturna quies vitiis alimenta ministrat.*

(3) Si l'on sue, on doit prendre garde de gagner froid.

(4) Et c'est dans les circonstances triomphantes de mon Spécifique que vous vous écrirez avec l'enthousiasme du psalmiste : *Mirabilis in aquis Dominus.*

(5) *Hæc benè si serves, tu longo tempore vives.*

(6) Le bon vin se connoît par l'odeur, le goût, la couleur et la chaleur ; *vina probantur odore, sapore, nitore, calore.*

Du potage, bouilli (1), farineux, rôti tu vivras.
De ragoûts, crudités (2), liqueurs tu te priveras.
De végétaux, poisson, légumes ton souper sera :
Aussitôt ou deux heures après tu te coucheras.
Du coït, par mois, quatre fois tu jouiras ;
Plus, du cercle de tes jours autant tu ôteras (3).

---

(1) Le bouilli est sain et humectant ; il convient aux bilieux, aux mélancoliques. Le rôti est dessicatif ; il convient aux pituiteux. Tout est bon aux sanguins qui sont maigres ; mais leur vin doit être bien trempé. Le pituiteux doit boire plus de vin que d'eau.

(2) Il y a cependant quelques fruits crus qui sont très-sains, dont il est parlé ci-après dans les maximes de l'école de Salerne.

(3) *Luxuriam fugito.* La luxure trouble les fonctions de l'estomac, occasionne le devoiement, énerve les forces, produit des maux de tête, des étourdissemens, des tintemens dans les oreilles, le saignement de nez, rend les yeux scintillans, cause l'alopécie, c'est-à-dire la chûte des cheveux par l'appauvrissement des vaisseaux lymphatiques, rend asthmatique, poitrinaire, fait perdre la mémoire (1), gonfle les hémorroïdes, sur-tout par l'éjaculation excitée, plus encore que par la provocation de la masturbation ; fait perdre le sommeil, cause le cochemar.

La luxure prématurée empêche, supprime ou au moins retarde les menstrues, provoque les fleurs blanches ; et beaucoup de jeunes gens des deux sexes meurent poitrinaires depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à vingt,

(1) La terreur, les chagrins, l'adversité, les contusions à la tête, l'apoplexie, l'hydrocéphale, les débauches, la suppression ou les pertes de sang, font aussi perdre la mémoire.

Tout excès tu fuiras, de peu tu te contenteras (1).
De bien mériter, tes délices tu feras ;
Et comme les gens de bien, regretté tu mourras (2).

Maximes de l'école de Salerne.

Si tu veux de tes ans prolonger la durée,
Soupe peu (3) : du vin pur ménage la verrée (4).

---

victimes de cette passion qui a empêché ou plutôt détourné la marche de la nature.

La luxure est plus funeste aux mélancoliques, aux pituiteux ; elle l'est moins aux bilieux. Les mélancoliques sont froids et secs ; les pituiteux sont humides : la luxure leur cause un picotement très-incommode par tout le corps, semblable à des piqûres d'épingles. Les bilieux sont d'un tempéramment sec, et peuvent devenir plutôt asthmatiques par la luxure qui leur dessèche les poumons et la trachée artère.

(1) *Quod nimium est, fugito, parvo gaudere memento.*

(2) *Felices obeunt, quorum sine crimine vita est.*

Le véritable bonheur de la vie consiste à faire du bien à ses semblables : c'est ce qui élève l'homme au-dessus de lui-même. A l'exemple de *Titus*, empereur romain, on doit regarder comme perdu un jour passé sans avoir rendu quelque service. Peut-on en mourant se regarder vertueux, quand on a été inutile sur la terre ?

(3) L'expérience de tous les tems ne permet pas de douter qu'on ne se porte mieux et qu'on ne vive plus long-tems en soupant légèrement ; ce qui est aussi confirmé par Aristote dans ses problêmes, section III, problême 2 ; par Actuarius, liv. 2, chap. 10 ; par Gallien,

Marche après ton repas ; ne dors point dans le jour.
De l'urine et des vents crains en toi le séjour.
Chasse loin les soucis, évite la colère ;
C'est ce qu'écrit Salerne au bon roi d'Angleterre.
Es-tu sans médecin ? je t'en vais donner trois :
Gaîté, diète, repos ; obéis à leurs lois.
Que la soupe commence et le café termine.
Crains, en liqueur, la main à verser trop mutine (1).

---

livre 5, *de tuendâ sanitate*, chapitre 4, où il raconte la manière dont vivoit Antiochus et Telephus, médecins, qui vécurent plus de cent ans, ainsi que la plupart de ceux auxquels ils prescrivirent le même régime.

(4) Le vin, après l'eau, est préférable à toute autre boisson. Noé a préféré planter la vigne ; J. C. a bu et a changé l'eau en vin aux nôces de Cana, et s'en est servi de préférence à toute autre boisson dans l'institution de son Eucharistie. Le vin, dit le psalmiste, réjouit le cœur de l'homme. S. Ambroise dit : *Le vin conserve la santé.* Platon dit : *Le vin est un remède contre la vieillesse, est le lait des vieillards.* Aristote dit : *Le vin rend éloquent.*

La bière au contraire est indigeste, obstrue, cause la gravelle, la colique, l'ardeur d'urine par sa pesanteur, chaleurs d'entrailles, de reins, d'estomac ; donne des maux de tête, dévoie avec épreintes certains tempéramens pituiteux ; rend triste, épaissit le sang et la langue : Dioscoride et Gallien la condamnent. Une quatrième partie de vin rouge pour boisson est, dit Gallien, la meilleure tisane, parce que le vin rouge est nourrissant ; le vin blanc au contraire est dessicatif et apéritif.

(1) *Hoc bibe quod possis, si tu vis vivere sanus.*
Morbi causa mali, est homini quandoque voluptas.

L'esprit-de-vin sucré s'avale avec douceur ;
Mais s'il rit au palais, il déchire le cœur.
La mûre rafraîchit, lâche un ventre serré.
Cerise aimable, quels biens tu nous procures (1) !
Tu flattes notre goût, tu rends nos humeurs pures :
Tu fais dans notre corps couler un sang nouveau,
Et pour les calculeux tu donnes ton noyau.
Pris sans fièvre, le beurre est un doux laxatif.
Le sérum (2) lave et monde, incise, est sédatif.
Si de dormir à midi tu chéris la méthode,
C'est à tort ; et, crois-moi, renonce à cette mode ;
Elle te causeroit mille et mille douleurs :
Migraines, fluxions, fièvres et pesanteurs.
Dors pourtant, s'il le faut, mais fais un petit somme ;
Six heures de sommeil suffisent à chaque homme (3).
Le paresseux de sept pourra faire la nuit ;
Mais qu'il ne s'attende à l'obtenir de huit (4).

---

(1) On peut ajouter la fraise, la groseille, le raisin : tous les autres fruits sont plus sains étant cuits. La pomme crue est venteuse ; la poire est meilleure pour l'estomac glaireux.

(2) Le petit lait ou le sérum. Il y a dans le lait trois substances : le petit lait, le fromage et le beurre ou la crême.

(3) Les bilieux peuvent dormir plus que les pituiteux, qui plus ils dorment, plus ils ont de difficulté à respirer.

(4) Quand on dort plus long-tems, le sang s'épaissit, et on éprouve des étourdissemens. Le cœur ressent des défaillances, et on en a trouvé morts auprès de leur lit. Comparez la santé de ceux qui se lèvent matin, et vous conclurez que l'école de Salerne a raison.

Qualités des vivres.

Le choix des alimens qui conviennent à notre tempérament ne contribue pas peu à notre santé, et conséquemment à prolonger le cours de notre vie. Nous allons donc, pour compléter notre objet, indiquer ici sommairement la qualité des vivres les plus ordinaires.

Nos alimens sont tirés de deux règnes; du règne animal et du règne végétal. Les alimens du règne animal sont plus nourrissans que ceux du règne végétal.

Le premier aliment dont l'homme, dit Aristote, ne se dégoûte jamais, c'est le pain. Le meilleur est celui qui est fait de pur froment. Le pain sans levain cause des obstructions, est de très-difficile digestion : le pain salé est plus agréable et plus sain, parce qu'il est plus digestif. Les Parisiens ne sont si sujets à la pierre tant des reins et de la vessie, que parce que le pain n'est point salé. Le pain chaud et nouveau est très-dangereux, très-pesant sur l'estomac, cause des obstructions; trop ancien cuit, il perd son goût; il faut adopter ce proverbe : *pain d'un jour, œuf d'une heure, vin d'un an.* La mie est de meilleure nourriture que la croûte, qui est bonne pour les pituiteux, parce qu'elle est plus spongieuse.

La pâtisserie, excepté l'echaudé et le biscuit, est indigeste.

Le riz est épaississant, rafraîchissant, ainsi que l'orge qui est détersif.

Le champignon et le fromage sont indigestes.

Le fruit crud est très mal sain, sur-tout à ceux qui ont l'estomac foible, et à ceux qui sont sujets à l'obstruction, aux fièvres, aux vers. Gallien lui-même avoue qu'étant jeune, il étoit sujet aux maladies causées par une abondance de sérosités, et qu'il ne s'est bien porté qu'après qu'il s'est abstenu de manger du fruit crud. C'est peut-être là aussi la cause de la cruelle goutte, dont le célèbre Sydenham a été travaillé pendant plus de trente ans. Je suis étonné qu'un si grand homme, ne se soit pas guéri de cette cruelle maladie, tandis que moi, avorton, qui desirerois posséder l'extrait de la science d'un si grand praticien, ai eu la satisfaction, à Dieppe, mon pays natal, à Rouen, à Paris, à Mezières, et autres lieux, de guérir des goutteux si radicalement, qu'ils n'en ont plus éprouvé aucune atteinte.

Les melons, les concombres, sont bons pour les bilieux, parce qu'ils rafraîchissent et humectent beaucoup. Leur suc nourricier, froid, grossier, indigeste, mangé avec excès, est dangereux, même mortel aux autres tempéramens.

Platine nous apprend, dans son Histoire des Papes, que Paul II, est mort d'avoir mangé deux melons. Le Président de Thou, tome 2, dans son Histoire de Charles IX, raconte qu'Antoine Gouean, Poëte, Philosophe, et grand Jurisconsulte, à Turin ; qu'Albert d'Autriche, Empereur d'Allemagne ; que Frédéric III, et Henri VII, sont morts, pour avoir trop mangé de ce fruit.

Gardan dit qu'il faudroit interdire tous les fruits. Les uns, parce qu'ils rafraîchissent trop; les autres, parce qu'ils humectent trop; tous, parce qu'ils se corrompent trop facilement dans l'estomac.

Ce procédé de Gardan, est outré. La Providence fait croître tous les fruits, pour l'utilité de l'homme; c'est à lui d'en user modérément et de la manière qui convient à son tempérament.

La poire, le coing, la nefle, sont astringens; un verre d'eau après en avoir mangé, seroit préférable à un verre de vin.

Les grenades, les oranges, les limons et poncilles, après le citron, sont antiputrides; rafraîchissent, réveillent le cœur, dit le célèbre Fernel, liv. 5 de sa Méthode, chap. 2. Je mets le citron au premier rang, car dit Philbert

Guibert : *Potus divinus est ;* la limonade (1) ou citronelle est un breuvage divin, qui rafraîchit les entrailles, est le meilleur cordiaque, est un antiputride assuré. L'écorce du citron est chaude au second degré ; sa semence est sèche au troisième degré, et sa substance est froide. C'est aussi le sentiment de Mathiole, chap. 131 du liv. 1er. de ses Commentaires sur Dioscoride. C'est l'opinion d'Alechamp, liv. 5, Histoire des plantes, chap. 5 ; de Pline, liv. 12, chap. 3, de l'Histoire naturelle ; de Théophraste, liv. 4, chap. 4, vers la fin de l'Histoire des plantes.

Les capres, les olives, sont un peu indigestes.

Les noix, les noisettes, les amandes, sont temperées ; il en faut manger modérément. L'huile qui est dans la noix, causeroit de l'irritation sur les tuniques de l'estomac.

Les pistaches et les pignons échauffent un peu.

Les châtaignes, les marons, font un sang épais, engendrent des vents, resserrent le ventre, et sont de difficile digestion, ainsi que

(1) Pour faire la limonade légère, on ôte les pepins du citron que l'on coupe dans de l'eau froide ; on y met du sucre : alors l'estomac n'éprouve point d'aigreurs, ni de rapports.

les noix dont nous avons parlé ci-dessus.

Les fèves de marais sont saines, légères et nourrissantes. Les pois, les haricots, les lentilles, sont venteux et indigestes.

Les lentilles sont cependant moins indigestes, sont moins froides, par conséquent moins venteuses que les autres graines; elles causent néanmoins des aigreurs presque dans tous les estomacs, une irritation et des picotemens jusqu'à l'œsophage. En général, la nourriture limoneuse des graines produit un chyle épais et grossier qui peut incommoder et occasionner l'engorgement, d'où naissent les divers accidens fâcheux dont j'ai parlé dans le cours de cet ouvrage. Mal-à-propos conséquemment dans la petite vérole, on en fait boire la décoction qui ne peut être que nuisible à l'estomac, aux nerfs, aux poumons, par le suc grossier qu'elle produit; cette décoction, bien loin de purifier le sang et de l'aider à se dégager de l'humeur varioleuse, en augmente la densité; et le malade est heureux, lorsqu'elle ne complique point sa maladie. Je ris, quand j'entends dire que les graines échauffent, car c'est prétendre que la glace est chaude, parce qu'elle fait suer celui qui en porte une forte charge. Les toniques, les apéritifs, les fortifians, les échauffans ne causent point d'aigreurs, ne sont

point venteux, parce qu'ils sont d'une facile digestion. Jugez d'après votre expérience, si vous reconnoissez ces qualités dans les lentilles.

Les truffes, les pommes de terre sont pesantes, causent des vertiges, des maux de tête, un sang épais; produisent de l'altération, des crudités, des vents, l'apopléxie, la paralysie, les coliques, les aigreurs, des rapports. Il en faut donc manger très-rarement.

La laitue est très-rafraîchissante et humectante; elle calme la soif, arrête le flux de semence. Un bouillon de laitue le soir empêche le cochemar, qui provient d'un estomac chargé d'alimens; les hystériques, les hypocondriaques et les plétoriques y sont sujets; arrête les éjaculations nocturnes, et procure un sommeil tranquille.

L'oseille, la poirée, la chicorée, le pourpier, le cerfeuil, les épinards, le nénuphar, le navet, sont rafraîchissans.

Les végetaux échauffans sont, l'artichaud, les raves, le radis, l'asperge, le houblon, le cresson, le persil, l'ache, le fenouil, la roquette, la sauge, l'hyssope, le thim, la sarriette, la pimprenelle, le chou. le bruscus, le céleri, la carotte, l'oignon, l'ail, le poireau, la ciboule.

Les

Les quatre semences froides majeures sont les graines de melon, de citrouille, de courge et de concombre.

Les quatre semences froides mineures sont les graines d'endives ou de chicorée, de pourpier, de laitue et de scariole.

Les quatre semences chaudes majeures sont les graines de fenouil, d'anis, de cumin et de carvi.

Les quatre semences chaudes mineures sont les graines d'ache, de daucus, d'ameos et d'ammomum.

Le verjus est plus astringent que le vinaigre, c'est pourquoi on l'administre dans les chûtes. Le docteur *Thevenot*, pour purger la bile, faisoit infuser le séné dans du vinaigre qui est d'une température mixte; sa qualité refrigérative dominante fait dessécher, stimule l'appétit, fortifie l'estomac, mais il échauffe un peu par son acrimonie.

La moutarde est très-chaude, sèche et caustique.

L'huile d'olive est tempérée, pénétrante, amollit, détache et entraîne les humeurs glaireuses.

Le miel est chaud et laxatif, affadit le cœur par son long usage, altère et cause le dévoiement avec épreintes.

Le sucre, ami de l'estomac, est moins chaud que le miel, il est balsamique, pris modérément dans de l'eau; on ne doit jamais le manger seul, si on veut conserver ses dents. Voyez Liv. Ier, page 183.

Le sel est chaud et sec, comme toute épicerie; ce qui fait que ceux qui en font excès, se dessèchent l'estomac, ont un sang âcre qui, soit dans eux, soit dans leurs enfans, produit la goutte rose, des âcretés dans l'estomac, l'étouffement; la peau devient toute farineuse.

Alimens du règne animal.

Les poissons de la première qualité sont le merlan, la limande, la truite, le brochet, la sole, le turbot, la plie, le rouget, la barbue; ensuite le carrelet, l'alose, la carpe, le maquereau, la perche, la raie, l'anguille, la morue; enfin la tanche, les huîtres, les moules, la tortue, l'écrevisse, le hareng, sont de difficile digestion et de la troisième qualité.

Le poisson de mer contient une grande abondance de sérosités; le frit par conséquent est plus sain, parce qu'il contient moins d'humidités: le rôti est le meilleur, parce qu'il est plus sec. Le poisson bouilli est moins bon, parce qu'on augmente encore sa qualité humide; enfin le poisson entre deux plats est

très-mauvais, occasionne des crudités, se corrompt dans l'estomac, altère beaucoup, et cause des rapports infects.

Les animaux terrestres élevés dans la ville, ont une chair plus molle, plus humectante que ceux qui sont dans la campagne.

Le bœuf et le mouton étant de la première qualité, sont ce qu'on appelle *viande faite*. Rôtis, ils doivent être peu cuits, pour être de facile digestion : selon ce proverbe, mouton bêlant et le veau pourri de cuire, ainsi que le pigeon qui échauffe.

Le veau, le poulet dans le bouillon, sont rafraîchissans; le pigeon, la perdrix, le lièvre, le lapin et tout gibier échauffe au point de dévoyer avec épreintes certains tempéramens.

Les œufs de poule, de dinde, de faisan, sont meilleurs que ceux d'oie : les frais sont légers et se digèrent facilement. Les œufs durcis sous la cendre sont très-dangereux, font un mauvais chyle et donnent des rapports très-fétides.

Un air serein, pur et tempéré contribue beaucoup à une bonne digestion. Un air épais appésantit notre corps, empêche la dilatation des humeurs, condense le suc des liqueurs, retarde la digestion des alimens et l'expulsion des matières. Il faut aussi, après son repas, pour

éloigner le sommeil, s'exercer modérément, se promener et parler peu.

Hoc fac etv ives. Luc. 10.

ANALYSE
DE L'ANATOMIE.

PLUSIEURS écoles de Chirurgie avoient adopté cette analyse que j'avois faite dans le tems, pour favoriser la mémoire de nos élèves, lorsqu'ils subissoient des examens ou qu'ils soutenoient leurs thèses. Je crois devoir la rendre publique aux desirs de beaucoup de personnes, en élaguant toutefois ces démonstrations scholastiques qui ne peuvent convenir qu'aux gens de l'art. La connoissance que doit avoir tout homme de la construction de son être, le portera à lire avec intérêt cette analyse succinte, mais suffisante pour lui faire découvrir la source d'une infirmité, ou la cause d'une maladie, et pourra plus efficacement y remédier. Delà Hyppocrate a eu raison de dire, *omnes homines artem medicam nosse oportet;* il est nécessaire que tout homme connoisse l'art médical, c'est-à-dire les moyens qu'il doit employer dans l'occasion pour se guérir.

L'art de guérir comprend six parties, l'anatomie, la pathologie, la phisiologie, l'hygiène, la thérapeutique et la pharmacopée. Nous n'allons parler que de l'anatomie. Les quatre parties suivantes ne concernent que les maîtres de l'art, et la dernière partie ne peut convenir qu'aux Apothicaires.

Le mot d'anatomie est grec, il signifie *division* ou *séparation;* delà on définit l'anatomie une division artificielle du cadavre humain avec dextérité pour connoître ses parties et les organes qui le composent. L'objet de l'anatomie est le corps de l'homme, et les parties dont il est composé.

Ses parties sont ou solides ou fluides. Les parties solides sont les fibres dont l'union plus ou moins forte forme les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, les vaisseaux sanguins, lymphatiques, lactés ou sécrétoires, les nerfs, les muscles, les glandes, enfin les viscères. On entend par parties fluides, les liqueurs qui circulent dans les vaisseaux de toute espèce.

L'anatomie a six parties, l'ostéologie qui traite des os; la nervologie qui parle des nerfs; la myologie qui s'occupe des muscles; la spanchnologie qui disserte sur les viscères; l'angéologie qui démontre les vaisseaux; enfin la dénologie qui a pour objet les glandes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Ostéologie.

Les os sont la charpente et le soutien de tout l'édifice du corps humain ; ils sont des parties dures, d'une couleur blanchâtre, destituées de sentiment, les plus compactes et les plus solides de tout le corps. Les os servent de point d'appui à toutes les autres parties. On distingue dans les os trois substances différentes ; la première, qui en fait la partie extérieure, s'appelle *partie osseuse ;* la seconde substance s'appelle *spongieuse ;* la troisième substance s'appelle *réticulaire*. La partie extérieure de l'os est lisse et très-dure. Elle est composée de plusieurs lames appliquées les unes sur les autres. La substance voisine se nomme *spongieuse*, à cause de sa ressemblance avec une éponge par les petites célules qui la composent : cette substance forme presque seule l'extrémité des longs os. La substance *réticulaire* ou autrement réseau, est composée de filets qui se croisent en différens sens. Ce réseau forme la substance interne des os qui ont des cavités. Les os plats comme ceux de la tête ne sont composés que

de deux substances, de la substance compacte et de la substance spongieuse : celle-ci se trouve dans le milieu de l'épaisseur des os, alors on l'appelle *diploë*.

On considère dans l'os son corps et ses extrémités. On donne aux extrémités qui ont quelque éminence les noms d'*apophises* et d'*épiphises*. On entend par apophise une éminence ou avance quelconque qui est continuée au corps de l'os, c'est-à-dire qui ne fait qu'une même pièce avec lui. L'épiphise est une éminence qui n'est pas continuée à l'os, mais qui lui est attachée par le moyen d'un cartilage qui lui est intermédiaire. Un grand nombre d'épiphises deviennent, avec le tems, continus aux os par l'ossification du cartilage.

On remarque dans les os des cavités aussi bien que des éminences. Les cavités percent les os en entier, ou bien ne forment que des enfoncemens. Les uns reçoivent les noms de trous, les autres, eu égard à leur forme et à leur longueur, s'appellent tantôt canaux, tantôt conduits et même aqueducs. Les cavités qui ne traversent pas les os et qui servent aux articulations s'appellent *cotiloïdes ;* quand elles sont profondes, elles s'appellent *hegénoïdes*, lorsqu'elles ne servent point aux articulations. On nomme *fosses* celles qui sont grandes et qui

ont leur entrée plus large que le fond, et *sinus* celles dont le fond au contraire est plus large que l'ouverture.

Quel spectacle merveilleux présente la charpente animale! quelle légereté et quelle force dans ses os! quelle variété dans ses formes, dans leur jonction, dans leurs mouvemens appropriés à leurs usages! mouvemens de coulisse, de charniere, de genouil, de pivot. On remarque des cavités, des fosses, des sinus, des rainures, des échancrures, des trous destinés à recevoir différentes pièces, à donner passage aux veines, artères, nerfs, vaisseaux de toute espèce qui portent la nourriture, le mouvement et la vie La forme des vertèbres varie selon la place qu'elles occupent; elles diminuent peu-à-peu depuis la première jusqu'à la dernière.

Les os du bassin sont plus évasés dans la femme, et les os innominés sont plus élevés que dans l'homme, parce que la nature a destiné le sexe à recevoir le fœtus (1), à donner jour et à nourrir l'espèce humaine.

---

(1) Le *fœtus* est l'enfant conçu dans le sein de sa mère. A l'instant de sa conception, l'embrion prend la forme laiteuse et reste six jours dans cet état, puis devient sanguinolent. Neuf jours après la chair est formée. Dans l'espace de douze jours, les membres sont développés, et au bout de dix-huit jours, ils sont organisés.

Le squelette est composé de 250 os qui sont tous fabriqués avec tant d'art, et ont entr'eux

---

A deux mois le *fœtus* est long de deux pouces, et c'est alors que commence l'ossification ; à trois mois, il a près de quatre pouces et se meut ; à quatre mois et demi, il a six à sept pouces, et ses ongles croissent.

Tout son corps est ramassé, la tête en haut inclinée sur ses genoux, les mains sur sa bouche et le derrière sur ses talons, flottant ainsi dans l'eau contenue dans les membranes qui l'environnent.

Six semaines avant l'accouchement, sa tête devenue plus pesante, tombe, et il fait la culbute, la face tournée vers l'os sacrum et le sommet de la tête près l'orifice de la matrice. L'enfant naît au bout de neuf mois, et rarement au septième mois. La foiblesse de l'enfant ou l'âge de la mère recule le terme quelquefois jusqu'au dixième mois, et par phénomène au-delà.

Sitôt que l'enfant est né, il commence à respirer, et le sang alors se jette dans les poumons, car avant, la respiration de la mère lui étoit communiquée par le placenta qui lui sert de poumon, comme la veine ombilicale lui tenoit lieu de veine pulmonaire. C'est par les vaisseaux du placenta que le sang et l'urine passent du fœtus dans la mère. Il y a autant de placenta que de fœtus. Le cordon ombilical commence dans le placenta, et se termine au nombril du fœtus.

Pour connoître si le fœtus est venu mort au monde, on met les poumons dans l'eau ; s'ils surnagent, c'est la preuve que le fœtus a vécu, et que l'air reçu par le moyen de la respiration les a raréfiés ; les poumons

un tel rapport, que les extrémités des uns s'ajustent et s'emboîtent avec les extrémités

---

étant sans action dans le fœtus, sont affaissés et se précipitent au fond de l'eau, au lieu que ceux des adultes, étant remplis d'air, surnagent : ce qui est essentiel à savoir pour un chirurgien-accoucheur, lorsqu'il est obligé de dresser un procès-verbal dans cette circonstance.

Le fœtus est enveloppé de deux membranes, la première ou l'extérieure, se nomme *chorion*, et la seconde ou l'intérieure se nomme *amnios*. Les plus savans auteurs s'accordent à dire que la liqueur contenue dans l'amnios nourrit le fœtus, et que cette nourriture est si bonne, qu'on ne peut en desirer une meilleure. Il est vraisemblable que le fœtus reçoit encore un suc laiteux de la part de sa mère par le moyen des vaisseaux de la matrice et du placenta ; car ces vaisseaux ressemblent parfaitement bien à ceux des mammelles, et ce suc porté dans la veine ombilicale reçoit les mêmes changemens que dans les enfans qui vivent de lait, mais il est certain que le fœtus reçoit sa nourriture par le nombril, et qu'il rend son urine par l'ouraque qui est un canal vuide qui vient du fond de la vessie au nombril.

Le fœtus est bien différent du commencement de sa formation au moment qu'il vient au monde ; et nouveau né, il est encore bien différent que lorsqu'il est adulte. Les artères, les veines ombilicales et le canal veineux dans le foie, qui sont des canaux ouverts, deviennent solides dans les adultes. Le foie est fort grand ; l'appendice vermiforme de l'intestin cœcum, les

des autres auxquels ils touchent : c'est cet emboîtement qu'on nomme *articulation*. Ou

---

reins succenturiaux, la glande appellée *thymus*, sont plus grands dans le fœtus que dans les adultes; les reins même ont une surface inégale comme ceux des veaux.

Le trou ovale qui est entre les oreillettes droite et gauche du cœur et le canal veineux sont ouverts dans le fœtus, mais se ferment en naissant, ainsi que le canal artériel qui est entre l'artère pulmonaire et l'aorte.

Les os du crâne dans un enfant sont éloignés, et n'ont pas encore de *suture* à l'endroit qu'on nomme *fontaine*.

La couleur des os varie selon les âges. Ils sont plus rouges et plus tendres dans les enfans que dans les adultes.

Les dents ne paroissent point dans l'enfant nouveau né, il n'en a que le germe dans les alvéoles.

Le conduit auditif est fermé par une membrane continuée à l'épiderme : cette membranne disparoît en naissant.

Les enfans ne voient que six semaines après leur naissance, après la chûte de la pellicule qui couvre tout l'œil.

On appelle nombril le nœud formé de la peau et de la réunion de la veine et des deux artères ombilicales, renfermées dans le cordon ombilical qui est de la longueur d'une aune. Ce cordon est coupé, dès que l'enfant est né, à un pouce au-delà de la ligature qui se fait avec un fil en quatre, et à un pouce parcillement du ventre de l'enfant.

l'articulation est avec mouvement, ou elle est sans mouvement. Si l'articulation permet le mouvement en tous sens, on l'appelle *genouil;* si elle ne permet que le mouvement circulaire, on la nomme *pivot;* s'il n'y a que flexion ou extension, on l'appelle mouvement de *charnière;* et si un os glisse sur un autre, on l'appelle *coulisse.* L'articulation sans mouvement se fait par engrenure comme dans les os pariétaux.

Les *cartilages* sont une substance blanche, dure, élastique, polie, privée de sentiment, qui se trouve sur-tout aux extrémités des os: ce qui fait qu'il y en a davantage dans les enfans que dans les adultes, parce qu'avec l'âge ils s'ossifient. Le principal usage des cartilages est de servir aux articulations, d'adoucir le mouvement des os dont l'extrémité s'useroit par la fréquente collision, s'ils se touchoient immédiatement.

Des cartilages couvrent et protègent des viscères, soutiennent des muscles, forment les extrémités des côtes qui se joignent au sternum; d'autres forment des organes, tels que ceux des oreilles et du nez; d'autres entretiennent des conduits toujours ouverts comme ceux du larinx et de l'aspre-artère; mais leur usage le plus sensible, est celui de la jonction des os.

Les *fibres* sont des filamens déliés capables de ressort qui composent le tissu de toutes les autres parties du corps. Ces fibres sont charnues, tendineuses, membraneuses, nerveuses, ligamenteuses et osseuses.

La *membrane* est une toile dont la trame est formée de fibres étendues sur toutes les parties du corps. L'épiderme, la peau et la membrane graisseuse couvrent tout le corps humain. Des membranes revêtent les cavités et se replient même sur les viscères qui y sont contenus comme les meninges à la tête ; la plèvre à la poitrine dont le repli forme une cloison appellée *médiastin* : elle se replie sur le poumon. L'aspre-artère a sa membrane dans toutes ses divisions. Le *péritoine* se replie sur tous les viscères du bas-ventre. *Le péricrâne* revêt tout le crâne. Des membranes couvrent le corps de tous les muscles. Le *péricarde* enveloppe le cœur.

La membrane sert à attacher et lier des parties qui seroient flottantes et confuses, comme le *mésentère* qui contient le conduit intestinal depuis l'orifice inférieur de l'estomac jusqu'à l'anus ; sert à contenir la rétine, organe de la vue ; elle tapisse les lames du nez, organe de l'odorat ; elle revêt la langue, organe du goût ; la membrane du timpan est l'organe de l'ouie, enfin la peau est l'organe du toucher.

Le *périoste* est une membrane fine et très-sensible qui couvre presque tous les os. Cette membrane, quoique mince, est cependant composée d'un grand nombre de couches dont la plupart s'ossifient les unes après les autres à mesure que l'on avance en âge. Le périoste a des vaisseaux sanguins, lymphatiques et des nerfs qu'il reçoit des parties voisines. Il veille à la sûreté de l'os qui par lui-même est insensible : le cartilage est aussi revêtu du périoste.

La moelle est une substance onctueuse, huileuse, qui remplit les cavités des os ; elle est renfermée dans une membrane très-fine et transparente. Le principal usage de la moëlle est d'empêcher la trop grande sécheresse des os. Il est probable qu'elle se renouvelle par une sorte de circulation, laquelle circulation s'arrêtant produit la maladie des os, leur dessèchement, leur friabilité. J'ai vu deux personnes attaquées de cette maladie, l'une s'est cassé le bras en portant un verre à sa bouche ; l'autre s'est cassé l'os de la cuisse en entrant dans son lit, toutes deux sont mortes dans l'espace de six mois, ayant eu les os réduits en petits morceaux si friables, qu'on pouvoit les écraser sous le doigt. Ces personnes étoient cependant très-saines : on n'a remarqué en tout leur corps aucune marque de mal précédent. D'ailleurs, c'est que

la vérole carie les os, et que ceux de ces personnes étoient fondus et dissous par un dissolvant, par une moëlle rougeâtre.

Les *glandes cinoviales* ou *mucilagineuses* sont des petits corps entortillés qui séparent une humeur destinée à rendre les articulations libres et coulantes.

Les glandes auprès des articulations sont situées dans de petits enfoncemens de manière cependant qu'elles souffrent une légère commotion dans le mouvement, et par-là expriment une humeur suffisante pour la liberté des articulations.

Les *ligamens* sont des bandes blanchâtres assez compactes, plus ou moins longues, plus ou moins épaisses, destinés à lier les os ensemble. Ils prennent différens noms par rapport à leur forme et à leur usage.

Le *tégument* est composé de plusieurs parties, 1°. de l'épiderme qui modere la sensibilité de la peau et l'écoulement de l'insensible transpiration; 2°. du corps réticulaire, ou réseau cutané qui donne passage aux houppes nerveuses ou mammelons, et aux conduits sécrétoires qui les tient fermes et les empêche de flotter : c'est l'organe du toucher.

La *peau* est un tissu de fibres nerveuses, tendineuses, parsemées de vaisseaux sanguins

artériels et lymphatiques, ainsi que de pores qui sont des petits trous par lesquels la nature exhale une évacuation portée à $\frac{5}{8}$ des alimens. Delà vient l'odeur que l'on respire dans un appartement clos, où il y a plusieurs personnes.

La membrane adipeuse ou graisseuse est une substance onctueuse et insensible, contenue dans des petites célules membraneuses. Elle sert 1°. à rendre les parties nerveuses plus flexibles ; 2°. à empêcher la trop grande dissipation d'humeurs, par une transpiration trop facile ; 3°. à échauffer le corps ; 4°. à contribuer à la nourriture du corps dans les longues abstinences ; 5°. à tempérer l'acrimonie des humeurs ; 6°. enfin la graisse concourre a la beauté du corps.

Du Squelette.

L'assemblage de tous les os dans l'ordre qui leur convient s'appelle *squelette*. On le divise en général en tête ou tronc, en extrémités supérieure et inférieure. La tête comprend les os du crâne qui renferme le cerveau et les os de la face. Les os du tronc sont l'épine, c'est-à-dire les vertèbres, le sternum, les côtes et les os du bassin.

Les

Les extrémités supérieures de chaque côté comprennent les os de l'épaule, la clavicule et l'omoplate, les os du bras, de l'avant-bras et de la main. Les extrémités inférieures de chaque côté comprennent l'os de la cuisse, les os de la jambe et ceux du pied.

Les os de la tête.

La tête est une boîte osseuse, de figure ronde, tirant un peu sur l'ovale, dont le plus grand diamètre est de devant en arrière. La partie supérieure se nomme le *sommet*, et la partie inférieure la *face*. On appelle *sinciput* ou front la partie supérieure de la face, et *occiput* la partie postérieure. Les côtés se nomment les *tempes*, et la partie extérieure la *base*.

Les os de la tête peuvent se diviser en ceux qui constituent le crâne, et sont au nombre de huit, le coronal, les deux pariétaux, l'occipital, les deux temporaux, le sphénoïde, (cet os est entre la tête et l'os de la joue) et l'ethmoïde. On regarde communément les six premiers os comme propres au crâne, et les deux derniers comme communs au crâne et à la tête.

La figure de l'os coronal ressemble à une

coquille arrondie. La partie convexe regarde le dehors, et la partie concave le dedans du crâne. Cet os est très-mince dans l'endroit où il se joint aux temporaux ; il n'a point de *diploë :* il est encore plus mince dans la partie de l'orbite qui regarde le nez. L'os frontal est de deux pièces dans les jeunes gens, de sorte que la suture sagittale s'étend depuis l'occiput jusqu'à la racine du nez : cet os est joint par suture à presque tous les os de la tête.

Les deux pariétaux sont fort minces et transparens dans plusieurs endroits. Chacun en particulier a la figure d'un carré irrégulier. On trouve à la surface interne de cet os des traces fort apparentes des vaisseaux de la dure-mère. Les pariétaux sont unis ensemble par la suture qu'on nomme sagittale avec le sphénoïde et les temporaux par des sutures écailleuses, avec l'occipital par la suture nommée ambroïde.

L'os occipital approche de la figure d'une lozange ; il est bordé de dentelures dans les trois quarts de sa circonférence : il ferme la partie inférieure et postérieure du crâne. Il est percé d'un trou nommé occipital, qui donne passage à la moëlle allongée et aux artères vertébrales. On apperçoit sur la surface interne, d'abord une croix de laquelle naissent les fosses propres à loger les lobes postérieurs du cerveau et du

cervelet. L'occipital est un peu gros, est le plus fort des os du crâne.

Il y a deux *temporaux*, un de chaque côté du crâne; leur figure est très-irrégulière. On distingue dans cet os deux parties différentes, l'écalleuse et la pierreuse ou *nochet*, ainsi appellée à cause de sa dureté : c'est dans cette partie où se trouve l'organe de l'ouie.

L'os sphénoïde à la partie inférieure et un peu antérieure du crâne, est près de la partie moyenne de la base : on l'appelle sphénoïde, parce qu'il est comme enclavé entre les autres os en manière de coin. Sa figure est à-peu-près semblable à celle d'une chauve-souris dont les aîles sont étendues.

L'os ethmoïde est au milieu de la base du front, et au haut de la racine du nez. Cet os est percé d'une infinité de trous, pour que les rameaux de nerfs qu'on regarde nécessaires à l'odorat ne se rendent dans les narines qu'après avoir traversé l'os ethmoïde.

Des os de la face.

On divise la face en mâchoire supérieure et mâchoire inférieure; celle-ci est mobile et l'autre sans mouvement. Les os de la mâchoire supérieure sont au nombre de treize, sans

compter les dents. Il y en a six de chaque côté de la mâchoire supérieure, et un dans le milieu, que l'on appelle *vomer*.

Les os qui sont par paires sont ceux de la *pommette*, qui forment la partie la plus éminente de la joue au-dessous de l'œil : les *os maxillaires* qui forment la plus grande portion de la mâchoire supérieure : les *os unguis* qui sont placés à la partie interne de l'orbite sur le devant de la face : tous ces os ont deux faces, l'une inégale et l'autre polie ; celle-ci a une gouttière profonde qui aboutit au canal lacrymal, et qui achève de le former. Cet os unguis est joint avec l'os maxillaire par son bord inférieur et par sa cannelure; le bord supérieur est joint avec l'os ethmoïde et le coronal : les *os palatins* qui sont placés dans la partie postérieure de la bouche, ont une figure très-irrégulière. On peut cependant les diviser en deux parties, l'une horizontale, c'est celle qui forme en partie la voûte du palais, l'autre est perpendiculaire.

Les os appellés *cornes inférieures* à cause de leur figure, sont des os roulés en forme de coquilles situées horizontalement, un dans chaque narine. Leur partie convexe est tournée du côté de la cloison du nez, leur partie concave regarde l'ouverture du conduit nasal.

Ces os touchent aux os maxillaires et unguis, et font une portion du conduit nasal.

Il nous reste à parler des orbites des deux grandes fosses où les yeux sont placés. Chaque orbite est formée par sept os, le coronal qui forme la voûte, l'os planum qui est une partie de l'ethmoïde, le sphénoïde, le maxillaire, l'os de la pommette, l'os unguis et l'os du palais.

L'os de la mâchoire inférieure forme une espèce de fer à cheval, dont les branches se réunissent en devant, et forment un levier d'autant plus fort que les puissances sont plus éloignées du point d'appui. Le point de réunion des deux branches s'appelle *symphise* du menton. On y remarque encore un canal creusé obliquement dans l'épaisseur de la mâchoire : on l'appelle *trou mentonnier*. L'usage de ce trou est de donner passage aux nerfs et aux vaisseaux sanguins qui se répandent dans la substance de la mâchoire inférieure, et dans les parties voisines du menton d'où l'issue de ce trou n'est éloignée que d'environ un pouce.

Des dents.

On compte communément seize dents à chaque mâchoire dans les personnes adultes. Chaque dent est composée de trois parties,

de la couronne qui paroît hors de la gencive, du collet et de la racine, qui est enfoncée dans l'alvéole et séparée de la couronne par une ligne saillante et circulaire qui porte le nom de collet. Les dents ont aussi trois substances différentes; celle qui revêt extérieurement la couronne est très-compacte, très-dure, très-blanche, et particulière aux dents: elle est très-semblable à l'émail; la seconde substance est d'un tissu moins serré, d'un blanc sale et de la même substance que les autres os; la troisième substance est plus molle que les autres: on l'appelle tube de la dent. Les dents n'ont point de périoste comme les autres os, parce que nous ne pourrions pas manger, ni les toucher l'une contre l'autre, sans de grandes douleurs.

A raison de leur figure, on divise les dents, en incisives, en canines, en œillères et en molaires. Les incisives sont placées à la partie antérieure de la mâchoire: leur usage est de diviser les alimens. Les canines, ainsi appellées à cause de leur ressemblance avec celles des chiens, accompagnent les incisives: leur usage est de briser les corps. Les œillères sont ainsi appellées, parce qu'elles sont sous les yeux: elles broyent les alimens. Les molaires sont ainsi appellées, parce qu'elles sont comme

des meules pour moudre et broyer les alimens. Chaque espèce de ces dents est au nombre de quatre. Les trois premières espèces de dents n'ont qu'une racine, mais les molaires en ont deux, ou trois et quelquefois quatre.

Le mal aux dents ne vient que de l'irritation du nerf qui est dans le tube de la dent, découvert par la carie de la partie osseuse. Ce nerf accompagné d'une petite veine entre dans chaque dent par un petit trou qui est à l'extrémité de la mâchoire, par le relâchement de ce nerf. L'humeur devient âcre, se vicie, et y cause de l'irritation. C'est pourquoi je fais mettre en cet endroit l'emplâtre dont il est parlé livre premier, page 181, lors de la douleur aux dents. Dans la vieillesse, le trou dont je parle se bouche, et la dent devient pour lors insensible.

De l'oreille.

L'oreille est un trou, chaque côté de la tête, à l'extérieur, qui sert de conduit aux sons pour les faire parvenir jusqu'au tympan ou tambour Ce tambour de l'oreille est une membrane qui, recevant les différens sons que l'air lui porte, instruit notre ame de chaque mot qui est proféré, et de chaque son que la vibration de l'air lui rapporte fidèlement.

Le sens de l'ouïe est plus ou moins subtile que cette membrane est plus ou moins déliée. De-là vient que les vieillards sont souvent sourds à cause de la trop grande résistance de cette membrane qui fait la même chose que le tambour ou la caisse d'un soldat. (Voyez ci-après l'article de l'oreille).

Du Tronc.

Le tronc comprend trois parties, l'épine, la poitrine ou le thorax, et le bassin. L'épine est formée d'un grand nombre d'os appellés *vertèbres*. Chaque vertèbre a un grand trou, dans lequel on pourroit mettre le bout du doigt Ces trous se répondent dans toutes les vertèbres, et forment un canal qui loge la moëlle de l'épine. Les vertèbres qui sont au nombre de vingt-quatre, sont unies par un ligament cartilagineux, mitoyen entre deux vertèbres. On divise toute l'épine en cinq parties, qui sont les vertèbres du col, celles du dos et des lombes, l'os sacrum et le coxis. Les vertèbres du col sont au nombre de sept. Les personnes qui en ont huit, n'en ont que onze au dos; la poitrine alors étant moins étendue, elles ont de la peine à respirer. Les bossus n'en ont que cinq pour l'ordinaire, c'est pourquoi

ils ont une voix rauque et sourde. Les vertèbres du col sont d'un tissu plus solide que les autres; celles de l'épine diminuent en densité à proportion qu'elles augmentent en grosseur. Ordinairement il y a douze vertèbres dans le dos, et cinq dans les lombes.

Le rachitis et les luxations font courber l'épine: il n'y a que les charlatans et les ignorans qui osent tenter de la redresser, puisqu'à l'endroit de cette courbure de l'os il n'y a point de moele; les os s'exfolient, ou il se forme des nœuds à la jonction des côtes avec les cartilages.

L'os sacrum composé de cinq ou six pièces, dans les jeunes gens, ne forme plus qu'un os dans un âge plus avancé: il est de figure triangulaire. Cet os a cinq paires de trous à sa partie antérieure qui est concave, et autant à sa partie postérieure qui est convexe. Ces trous donnent passage à des vaisseaux sanguins, ainsi qu'à des nerfs qui viennent de la moëlle, laquelle occupe non-seulement la colonne des vertèbres, mais encore se continue dans l'os sacrum.

Le coxis composé de quatre os dans la jeunesse, n'en forme plus qu'un dans les adultes.

Du Sternum.

Il y a un grand nombre d'os dans la forma-

tion de la poitrine, savoir: le sternum qui en occupe la partie antérieure, les côtes au nombre de douze de chaque côté qui en font les parties latérales, et les vertèbres du dos qui en occupent la partie postérieure. On appelle sternum cette partie osseuse qui s'étend du haut en bas de la partie extérieure de la poitrine, avec laquelle les côtes et les clavicules sont articulées.

Dans les enfans le sternum est composé de plusieurs os unis par des cartilages. Dans la suite de l'age, la plupart de ces cartilages s'ossifient; alors le sternum ne renferme plus que deux pièces, quelquefois même qu'une seule.

Les côtes sont des os en forme d'arc qui servent à former les parties latérales de la poitrine. Il y en a douze de chaque coté. On les distingue en vraies et fausses côtes. On appelle vraies côtes, ou grand dentelet, les sept côtes supérieures qui s'attachent au sternum; on appelle fausses côtes ou petit dentelet, les cinq inférieures qui s'attachent immédiatement à cet os.

Du bassin.

Le bassin est cette cavité qui forme la partie intérieure du tronc, et qui est soutenue sur deux colonnes osseuses qu'on appelle ex-

trémités inférieures : sa figure approche de celle d'un cœur de carte à jouer. Dans l'enfance le bassin est formé par huit os, mais les cartilages s'ossifiant avec l'age, on n'en trouve que quatre dans l'adulte. Ces os sont, les os innominés composés dans les jeunes gens de trois os distincts, dont celui qui occupe la partie supérieure est beaucoup plus grand que les autres. On appelle *ilion* le plus inférieur, et *ischion* la partie extérieure. Les *os pubis* sont la plus petite des trois portions des os innominés qui forment la partie intérieure du bassin.

Des extrémités supérieures.

Les extrémités supérieures sont composées de chaque côté de l'épaule, du bras et de la main. Les os de l'épaule sont au nombre de deux de chaque côté, la clavicule et l'omoplate. La clavicule est recourbée aux deux extrémités : elle est de la grosseur du petit doigt, mais plus longue. Elle s'assujettit à l'omoplate et l'empêche de se porter ou trop en avant, ou trop en arrière. La clavicule sert encore à donner attache à plusieurs muscles et à défendre les artères souclavières.

L'omoplate a une figure presque triangulaire,

appliquée comme un bouclier sur la partie postérieure des vraies côtes.

Le bras se divise en deux parties qui s'articulent ensemble dans l'endroit qui s'appelle le coude. La partie supérieure se nomme le bras, et la partie inférieure, l'avant-bras. Le bras est formé d'un seul os appellé humerus, il est articulé avec l'omoplate, par sa tête demi-spherique, et à son extrémité inferieure par son cubitus. L'avant-bras est composé de deux os, du cubitus et du radius; le cubitus ou l'os du coude n'a pas la moitié du volume de l'humérus; le radius est un peu plus gros et un peu moins long que le cubitus.

Le carpe ou poignet renferme huit os disposés sur deux rangs, et unis entre eux avec l'os de l'avant-bras et avec celui du métacarpe: ces os ne sont point revêtus de périoste. Les os du métacarpe sont au nombre de quatre: ils forment la paume de la main. Ils s'articulent supérieurement avec l'os du carpe, et inférieurement avec la première phalange des os des doigts qui y répondent comme les phalanges s'articulent les unes avec les autres.

Tout le monde connoît le nombre et le nom des doigts, le pouce, l'index, le doigt, l'annulaire et l'auriculaire. Il y a à chaque doigt trois os, disposés également; c'est ce qu'on appelle phalanges.

Des extrémités inférieures.

Chaque extrémité inférieure se divise en quatre parties, la cuisse, la rotule, la jambe et le pied. La cuisse n'a qu'un os, c'est le plus grand de tous, on le nomme fémur: il s'articule avec le tronc.

La rotule est d'un pouce et demi de diamètre environ dans les hommes faits. Elle est placée antérieurement sur l'articulation du fémur avec la jambe.

La jambe est composée de deux os dont le plus gros placé antérieurement, se nomme le tibia; l'extérieur qui est beaucoup moins considérable pour la grosseur, se nomme le péroné. Le tibia à la forme d'un prisme. On voit à son extrémité supérieure deux fosses un peu concaves qui reçoivent les deux condilles du fémur. Sur la surface interne, on remarque une petite cavité qui reçoit la tête du péroné. A la partie inférieure interne du tibia est une apophise appellée vulgairement cheville du pied ou malléole. La base du tibiaque est terminée par une grande cavité transversale, qui reçoit l'os qui fait la partie supérieure du cou-de-pied. Le péroné est un os fort mince qui s'étend le long de la partie externe du tibia. Il s'articule

au haut et en bas avec les cavités latérales qu'on remarque dans le tibia.

On distingue dans le pied, comme dans la main, trois parties, qui sont : le tarse, le métatarse, et les doigts qu'on nomme orteils. Le tarse est composé de sept os : l'astragale, sur lequel est appuyé le tibia ; le calcanéum, qui est le plus gros os du pied ; le naviculaire, le tuboïde et les trois cunéiphons. Le métatarse renferme cinq os auxquels les anatomistes ont donné des noms particuliers. Les orteils du pied ont comme les doigts de la main, chacun trois os, qu'on distingue aussi en trois phalanges.

Il faut cependant observer que le gros orteil n'a que deux os, parce qu'on met un des siens au nombre de ceux du métatarse.

CHAPITRE II.

De la Nervologie.

La nervologie a pour objet les nerfs qui sont des cordons blanchâtres de différentes grosseurs : ils tirent leur origine de la moëlle allongée et de la moëlle épiniaire. On compte quarante paires de nerfs, dix de la moëlle allongée, et trente de la moëlle de l'épine.

En enlevant doucement le cerveau de la base du crâne, on trouve les dix paires de nerfs suivans, en commençant par la partie antérieure :

1°. *Les nerfs olphatiques* qui vont se distribuer à la membrane pituitaire qui est l'organe de l'odorat.

2°. *Les nerfs optiques* qui vont aux yeux et reçoivent les impressions des objets éclairés.

3°. *Les nerfs optiques* moteurs des yeux, ainsi nommés parce que chacun de ces nerfs va se rendre aux muscles qui font mouvoir le globe de l'œil.

4°. *Les nerfs pathétiques* qui se rendent aux muscles supérieurs des yeux.

5°. Les nerfs maxillaires qui font mouvoir les mâchoires supérieure et inférieure.

6°. Les nerfs abducteurs, dont chacun va se rendre à un muscle de l'œil. Ils sont ainsi nommés, parce que chacun d'eux sert à tirer le globe de l'œil du côté opposé au nez.

7°. Les nerfs auditifs qui se répandent dans l'organe de l'ouie.

8°. La paire vague qui tire son nom d'un grand nombre de parties auxquelles elle se distribue tant dans la poitrine que dans le bas-ventre.

9°. Les nerfs gustatifs qui vont à la langue, organe du goût.

10°. Enfin les nerfs qui se distribuent aux muscles de la tête et du col.

Il y a, comme nous l'avons dit, trente paires de nerfs vertébraux. Ces nerfs sont ainsi nommés, parce qu'ils viennent de la moëlle enfermée dans les vertèbres. Immédiatement après leur sortie des vertèbres, ils ont une petite tumeur de couleur d'olive, appellée ganglion. Cette tumeur, que quelques auteurs regardent comme de petits cerveaux, n'est peut être qu'un ligament fort qui affermit l'union de plusieurs nerfs en un faisceau pour empêcher leur écartement. Les nerfs de la moëlle allongée ont aussi leurs ganglions.

Les nerfs vertébraux se distribuent parallèlement aux parties extérieures du tronc et aux extrémités : on les distingue communément en cervicales, dorsales, lombers et sacrés. Les paires de nerfs cervicales qui sortent des vertèbres du col sont au nombre de sept : les dorsales au nombre de douze ; les lombers au nombre de cinquante-un, et les sacrés ou l'os sacrum au nombre de six. Outre les nerfs dont nous venons de parler, il y en a encore un très-considérable nommé nerf extercostal.

Une partie de ces nerfs tire son origine des vertebres du col où ils remontent par des grands trous pour aller se réunir à des filets de nerfs

de

de la moëlle allongée, et former un tronc qui descend latéralement le long du corps des vertèbres, jettant une infinité de branches dans la poitrine et dans le bas-ventre. Ces branches, ainsi que celles de la huitième paire, forment divers entrelassemens qui prennent des noms différens par rapport aux viscères auprès desquels ils se trouvent : en général on les nomme *plexus*.

Il ne nous est pas possible dans un abrégé de suivre les nerfs dans toutes leurs distributions ; nous ne parlerons que de leur nature et de leurs usages.

Le nerf est un corps blanchâtre, de forme cylindrique, souple, élastique, revêtu de la dure-mère et de la pie-mère, destiné à porter aux différentes parties du corps le principe du sentiment et du mouvement.

Quelques physiciens regardent un tronc de nerf comme un cordon solide qui se divise en une infinité de petits filets propres à transmettre le sentiment ou les impressions faites sur une partie quelconque, jusqu'au cerveau, et à communiquer les principes du mouvement aux muscles. D'autres regardent ce tronc comme un canal, ou plutôt comme un faisceau d'un grand nombre de canaux distingués les uns des autres, depuis le cerveau d'où ils partent jus-

qu'aux extrémités du corps où ils vont se terminer. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est par le moyen de ces canaux que s'entretient le commerce réciproque de l'ame avec le corps. Il est aussi indubitable que cette action réciproque s'exerce dans le cerveau où l'ame semble résider comme dans son domicile ; c'est ce qui paroît clairement par le trouble qui arrive à ce commerce, lorsque le cerveau est mal affecté.

Les nerfs sont nécessaires pour l'exercice de cette communication entre l'ame et le corps ; car si les nerfs qui se distribuent aux bras, par exemple, se trouvent comprimés, liés ou coupés, le bras reste sans sentiment et sans mouvement, parce que les esprits ne peuvent plus couler dans les fibres nerveuses. Il en est de même lorsque l'artère qui porte le sang aux muscles est liée ou coupée, parce que les fibres charnues du muscle, faute de sang, se relâchent et ne peuvent plus, en se racourcissant, rentrer en contraction.

Mais en quoi consiste l'action des nerfs dans le commerce réciproque de l'ame et du corps ? c'est ce qu'il est presque impossible de savoir. Voici cependant ce qu'on a dit de plus probable à ce sujet. On suppose que les nerfs sont des canaux qui contiennent un fluide subtile qu'on appelle suc animal ou suc nerveux. Il

faut concevoir qu'un tronc de nerfs est un faisceau d'un grand nombre de petits canaux nerveux, distingués les uns des autres depuis leur origine jusqu'aux parties auxquelles ils se distribuent; que chaque canal est exactement rempli d'un liquide subtile qui forme une colonne continuée dans toute la longueur du canal. Pour peu qu'il entre du nouveau liquide dans ce canal à proportion d'un acte de la volonté, il s'excitera dans la colonne un mouvement qui se continuera jusqu'à l'extrémité du canal, et par ce moyen le mouvement de la partie suivra sur-le-champ l'acte de la volonté.

La même impression faite sur une partie, sur un doigt, par exemple, causera un reflux dans les esprits animaux; reflux dont l'effet se fera sentir sur-le-champ jusqu'à l'origine du nerf, parce que la colonne du suc nerveux remplit tout le canal. Ainsi, dans l'instant même d'une impression extérieure, quelques fibres du cerveau seront ébranlés plus ou moins fortement, selon la force de l'impression, et l'ame aura un sentiment plus ou moins vif Si l'impression faite sur la partie n'est qu'un chatouillement, le sentiment sera agréable, et si c'est une compression forte, le sentiment sera désagréable: observez que tout ceci n'est qu'hypothèse.

CHAPITRE III.

De la Myologie.

La myologie traite des muscles. Les muscles sont des parties charnues qui font mouvoir le corps. On doit les regarder comme de vrais instrumens de tous les mouvemens de la machine. On distingue dans chaque muscle en général, son ventre ou son corps et ses extrémités. Le corps des muscles est composé d'un nombre presque infini de paquets de fibres charnues, de différentes figures, selon la différence des muscles. Les deux extrémités sont pour l'ordinaire tendineuses. Quand elles sont longues, semblables à une corde, on les nomme tendons, tels que les tendons des doigts; quand au contraire elles sont larges comme une membrane, on les appelle aponévroses.

La contraction des muscles s'opère par ces fibres charnues. Ce sont comme autant d'hommes attachés à une corde pour traîner un grand fardeau. Plus il y a de fibres charnues dans un muscle, plus il y a de force pour mouvoir la partie à laquelle il est attaché.

Les muscles sont ou simples ou composés.

Les simples sont ceux qui n'ont qu'un corps et dont les fibres sont régulièrement disposés; les composés, au contraire, sont ceux qui sont formés par la réunion de plusieurs muscles et qui ont plusieurs plans de fibres charnues. A raison de leur figure, de leur situation, de leur direction, on les nomme triangulaire, scalène, pyramide et supérieurs, moyens inférieurs, obliques, transverses, droits, etc.

On distingue dans le crâne deux principaux muscles, les frontaux et les occipitaux. Les frontaux sont placés antérieurement du crâne: ils viennent du bord inférieur de l'os frontal; les occipitaux situés à la partie postérieure, prennent leur origine transversalement de la partie moyenne du crâne. Les uns et les autres vont se rendre dans une membrane qui porte le nom de *calotte aponévrotique.*

La mâchoire inférieure se meut par cinq muscles de chaque côté, dont un sert à l'abaisser, et quatre autres servent à la relever pour l'appliquer contre la mâchoire supérieure. L'abaisseur s'appelle digastrique, parce qu'il a deux ventres ou deux corps. Les quatre releveurs sont le crotaphite ou temporal, c'est le plus grand de tous; le matfeter, qui est un muscle gros et fort composé de trois portions bien distinctes, séparées par un tissu cellulaire;

le grand ptérigoïdien interne, et le petit ptérigoïdien externe

La tête est fléchie par six muscles, elle est redressée par dix, portée sur les côtes par deux. Le mouvement de rotation, mettant une combinaison de ses différens mouvemens particuliers, il est clair qu'il est produit par la contraction successive des muscles dont nous allons parler: le sternomastoïdien, le grand et le petit droit antérieurs, sont les fléchisseurs de la tête; le splénique, le complexus, le grand et le petit droit extérieurs et le petit oblique, en sont les extenseurs; le grand oblique et le droit latéral sont réservés pour la flexion sur le côté.

Le col est fléchi par deux paires de nerfs: les scalènes et les longs fléchisseurs; il est redressé par le grand transversaire et les interépineux.

Tout le monde connoît le mouvement alternatif qui dilate et resserre la poitrine. Ces deux mouvemens sont l'effet de certains muscles: les intercostaux, les surcostaux, le souclavier, le petit dentelet postérieur et supérieur dilatent la poitrine en élevant les côtes. Outre ces muscles, il y a encore le diaphragme, qui est l'agent principal de la respiration. La poitrine est abaissée par le dentelet postérieur et inférieur, le triangulaire du sternum et les soucostaux.

Les muscles qui font mouvoir l'omoplate sont au nombre de cinq, le trapèze, le rhomboïde, le releveur propre de l'omoplate ou l'angulaire, le petit pectoral et le grand dentelet. La clavicule qui est le second os de l'épaule, n'a d'autres muscles que le souclavier.

Les mouvemens d'élévation et d'abaissement du bras, de translation en avant et de transport en arrière, enfin de rotation, sont produits par l'action de neuf muscles différens, savoir : le deltoïde, le surépineux, le grand dorsal, le grand rond, le grand pectoral, le coraco-brachial, le petit rond et le soucapulaire. Le deltoïde et le surépineux servent à élever le bras ; le grand dorsal et le grand rond servent à l'abaisser, et à le porter un peu en arrière ; le grand pectoral et le coraco-brachial en avant ; le sous-épineux et le petit rond le tirent aussi en arrière, mais d'une manière bien plus sensible que le grand dorsal et le grand rond ; enfin le bras est rapproché des côtes par l'action du soucapulaire. Quant au mouvement en rond, il dépend de la contraction succedonnée de tous les muscles brachiaux.

L'avant-bras jouit de quatre mouvemens bien connus. La flexion est produite par le

biceps et le brachial ; l'extension par les quatre anconnés ; la pronation par le pronateur rond et le pronateur carré ; la suppination enfin est l'effet du long et du court suppinateur.

La main a trois fléchisseurs, le radial interne, le cubital interne et le long palmaire. Le poignet a deux extenseurs, le radial et le cubital externe. Les doigts sont fléchis, tendus, écartés, rapprochés les uns des autres par l'action de plusieurs muscles, dont les uns sont communs à tous les doigts, et les autres propres à quelques-uns d'entr'eux. Les communs sont le sublime, le profond, l'extenseur commun, les lombricaux et les introsseux. Le pouce a un fléchisseur, deux extenseurs, un adducteur et un abducteur : il est éloigné des autres droits par le thenar, et en est rapproché par l'antithenar ; enfin le petit doigt a deux extenseurs particuliers : ces muscles se partagent en tendons dans les doigts.

L'enceinte du bas-ventre ou de l'abdomen est formée par dix muscles, cinq de chaque côté qui sont : le grand et le petit oblique, le transverse, le droit et le pyramidal. Leur usage est de contenir et de défendre ces organes abdominaux, d'aider à la digestion et à la marche des chyles, à l'expulsion des excrémens et de l'urine : ces muscles concourent

encore à la respiration. Ils préviennent la trop grande flexion du corps en arrière, et ils entrent pour quelque chose dans l'action du vomissement.

L'épine peut s'étendre par le moyen du sacro-lomber, du long dorsal, du demi-épineux, de l'épineux et du sacrum. Elle est fléchie en avant par le carré des lombes et le petit psoas. Les intertraversaires opèrent la flexion latérale de l'épine.

La cuisse jointe à l'os des isles par le genou peut se mouvoir en avant, en arrière, en dedans et en dehors, faire des mouvemens de demi-rotation, enfin tournoyer en manière de fronde à la faveur du psoas, de l'iliaque, du pecten, des jumeaux, du pyriforme, du carré, du fascia lata On a coutume d'attribuer la semi-rotation que la cuisse peut faire à l'action des muscles obturateurs. L'adducteur unique de la cuisse est un muscle fort et vigoureux, nommé *triceps* à cause de ses trois têtes. Il y a le grand, le moyen et le petit fessier.

La jambe exécute tous ses mouvemens par la contraction de dix muscles, du grêle droit ou antérieur, des deux vastes interne et externe, du crural : ce sont ses extenseurs ; du couturier, du grêle interne, du biceps, du demi-nerveux, du demi-membraneux et du poplitée ou jarretier : ce sont ses fléchisseurs.

Nota. Quand il arrive une plaie à la partie postérieure de la cuisse, si elle est l'effet d'un instrument tranchant, il faut faire fléchir la jambe, faire ensuite à la plaie une suture enchevillée, et faire tenir la cuisse dans la même situation jusqu'à parfaite guérison. Il faut observer la même chose lorsqu'une plaie de cette nature arrive à la partie antérieure de la cuisse, c'est-à-dire, aux muscles extenseurs de la jambe, avec cette difference que la jambe doit rester étendue.

Quand on est obligé de faire l'amputation de la jambe, on fait la section, au moins à trois pouces au-dessous de l'articulation, c'est-à-dire, au-dessous des tendons extenseurs; alors, les chairs que l'on a repoussées vers le haut peuvent, en s'abaissant, recouvrir les os et donner après la guérison un plus ferme appui sur la jambe artificielle; au lieu qu'ordinairement on ne fait cette section qu'à deux pouces au-dessous de l'articulation. On coupe alors les tendons qui ont plus loin leur attache inférieure et les muscles se retirant vers leur attache supérieure : une grande portion de l'os reste découverte et est très-long-tems à se séparer, comme cela ne se voit que trop souvent.

J'observe encore que, lorsqu'il se forme un abcès sous le muscle membraneux, aussi ap-

pellé bande large, et en latin *fascia lata*, le pus s'échappe facilement dans l'interstice des muscles qui sont au-dessous, ne pouvant pénétrer le tissu de cette membrane fort serrée : il faut prévenir cet épanchement de pus, par une incision assez grande pour qu'il puisse sortir.

Il faut, lorsqu'on a des incisions à faire dans une partie musculeuse, les faire selon la direction et le progrès de leurs fibres ; car, en les faisant transversallement, on priveroit de son action en tout ou en partie, l'organe auquel sert le muscle.

Il faut observer qu'à la plante du pied, les tégumens communs sont fort durs et fort épais, au-dessous desquels il y a une aponévrose qui est une propagation du tendon d'achile, et que c'est dans les parties latérales de cette aponévrose qu'il faut faire les incisions.

Le pied a pour fléchisseurs le jambier extérieur et le péronnier ; ses extenseurs sont les deux jumeaux, le solaire, le plantaire, le jambier et le péronnier postérieurs. Les orteils du pied, comme les doigts de la main, ont des muscles communs et des muscles propres. Ils ont deux extenseurs, deux fléchisseurs et des introsseux qui font l'office d'adducteurs. Le gros doigt du pied a un adducteur, deux ab-

ducteurs et un fléchisseur. Quand un extenseur et un fléchisseur agissent du même côté comme les jambiers antérieur et postérieur, le pied est porté en dedans, et c'est l'adduction ; quand ce sont les deux péronniers, le pied est porté en dehors, et c'est l'abduction.

Du Diaphragme.

Le diaphragme est un grand et double muscle nécessaire à la respiration. Il sépare la poitrine du bas-ventre. Il est tendineux à sa circonférence ; et à son centre, il est nerveux par la rencontre des aponévroses. Il est attaché par devant au sternum, et s'étend jusqu'aux vertèbres des lombes, de sorte que la cavité de la poitrine descend beaucoup plus bas par derrière que par devant. C'est pourquoi, lorsqu'il y a dans cette partie du sang, du pus ou de l'eau, on doit faire l'ouverture par derrière, entre la seconde et la quatrième des fausses côtes, en comptant du bas en haut à trois pouces de l'épine, pour donner issue à l'humeur dans l'endroit le plus déclive. Quand c'est du sang qui est épanché sur le diaphragme à la suite d'une plaie, il faut le laisser couler, et préparer pendant ce tems l'appareil mondificatif.

Lorsque le diaphragme est blessé au centre

nerveux, le blessé y sent une pesanteur, tombe dans le délire, est très-oppressé, a une toux très-aigue, les lèvres ont un mouvement convulsif et forment ce ris appellé *sardonien:* le malade est en très-grand danger; mais si la plaie n'est qu'à la circonférence du diaphragme dans les fibres charnues, elle n'est point dangereuse.

Le diaphragme est percé au côté droit par la veine cave, par derrière pour donner passage à l'œsophage, par les côtés pour les nerfs intercostaux qui vont au bas-ventre. L'aorte descendante, le canal thorachique et la veine azigos, passent par une grande fente qui est entre les deux tendons du diaphragme.

Dans l'inspiration, le diaphragme comprime les viscères du bas-ventre La poitrine, en se dilatant, repousse l'air en dedans et fait sortir le chyle de l'estomac, les excrémens, l'urine et ce qui est contenu dans la matrice, parce qu'alors ses tendons compriment le réservoir du chyle et le font avancer vers le canal thorachique, dont les valvules empêchent le chyle et la lymphe de retourner vers le réservoir.

Le diaphragme, dans l'inspiration, est en action : il descend vers le bas-ventre; dans l'expiration, il est sans action : il monte vers la poitrine et y reste très-enfoncé lorsqu'on expire, c'est-à-dire, lorsqu'on meurt.

Lors de la dissection, après avoir séparé le diaphragme des fausses côtes, on découvre le réservoir et le canal thorachique ; le premier est revêtu du péritoine, et le second est enveloppé de la plèvre. Si le canal thorachique est blessé, ulcéré, ou comprimé, la mort est inévitable.

CHAPITRE IV.

De la Splancknologie.

La spancknologie a pour objet la situation, la structure et l'usage des viscères. On entend par viscères, des corps molasses et sans ressorts destinés à séparer différentes liqueurs de la masse du sang ou à les contenir, lorsqu'elles sont filtrées.

Comme les glandes rentrent dans la définition générale, nous en parlerons dans cette partie, quoique les anatomistes en aient fait un traité particulier de la dénologie ; nous traiterons aussi des organes, tels que des yeux, des oreilles, etc

Au-dessous du crâne on apperçoit deux membranes, la dure-mère qui est extérieure, et la pie-mère qui est dessous. La dure-mère est un

double plan de fibres tendineuses qui se croisent en bien des sens, et qui forment différens replis. Le premier de ces replis divise le cerveau en deux parties égales ; ensuite il se divise lui-même en feuillets qui vont envelopper le cervelet, (c'est delà d'où tire son origine la moëlle de l'épine) et le mettre à l'abri de la compression ; le premier se nomme la faulx, et le second, la tente du cervelet.

La dure-mère sert 1°. comme de périoste au crâne; 2°. elle empêche que le cerveau et le cervelet ne soient offensés par la dureté des os ; 3°. elle sépare le cerveau du cervelet pour qu'ils ne se compriment pas dans les différentes positions que la tête peut prendre.

La pie-mère est une membrane d'un tissu fort délicat qu'on sépare difficilement du cerveau, dans les replis duquel elle s'enfonce, en soulevant le réseau des vaisseaux. Ce viscère a les mêmes prolongemens que la dure-mère ; mais descendant par le canal vertébral, il divise de plus la moëlle épiniaire en deux parties.

Le cerveau est une grosse masse ulpeuse qui remplit exactement la cavité du crâne. Il est divisé en deux hemispheres, et chacun en trois lobes. Le cerveau a deux substances, la cendrée ou corticale, et la médullaire. En écartant les hémispheres du cerveau, on observe un corps

blanc assez dur presque circulaire qu'on appelle le corps calleux ou centre ovale, dit Wieussens. Au-dessous on apperçoit les ventricules supérieurs ou lateraux qui sont des cavités irrégulières et considérables, séparés les uns des autres par une cloison membraneuse nommée *septum lucidum*. Au-dessous de cette cloison est la voûte à trois piliers, et par-dessous cette voûte est le troisième ventricule qu'elle couvre comme le plexus choroïde. Sous le plexus choroïde, on apperçoit quatre paires d'éminences dont deux sont nommées corps callés, et les deux autres, couches de nerfs optiques. Les éminences les plus petites, contenues dans les ventricules du cerveau, sont connues depuis peu sous le nom de tubercules quadri-jumeaux. Au milieu de ces deux paires de tubercules se découvre un petit corps pyramidal de la grosseur d'un petit pois : c'est la glande pinéale que Descartes prétend être le siége de l'ame. Au dessous de la glande pinéale est le calamus scriptorius qui communique au cervelet. Dans l'union de la moitié des nerfs optiques est le troisième ventricule du cerveau. Ce canal porte à sa partie antérieure le nom d'antonoir ; il finit sur la glande pituitaire.

Le cervelet est un corps médullaire, situé dans les fosses intérieures de l'occipital : il est plus

plus compacte que le cerveau. Ce viscère se joint à la moëlle allongée par deux pédicules, dont le premier forme la grande valvule du cerveau, et le second le pont de varsole. Le cervelet se termine en deux faisceaux blancs et médullaires, qui forment deux cordons auxquels on a donné le nom de pédoncules du cervelet : ils concourent à la formation de la moëlle allongée.

La moëlle allongée est un gros faisceau formé de plusieurs autres plus petits de même substance, produits de l'assemblage d'une multitude innombrables de canaux excréteurs qui émanent de chacune des glandes qui composent la substance corticale du cerveau et du cervelet. Elle s'étend jusqu'au grand trou occipital, et donne naissance aux nerfs du cerveau et de la moëlle épiniaire. La moëlle allongée est blanche, et au grand trou de l'os occipital elle commence à être grisâtre, plus ferme et plus fibreuse : on l'appelle alors moëlle spinale ou épiniaire. Elle s'etend depuis la première vertèbre du col jusqu'à l'os sacrum. Sa substance est semblable à celle du cerveau, à cela près qu'elle est plus solide, et que la substance cendrée occupe le centre, au lieu que la substance blanche est en dehors.

Les particules du sang les plus volatiles, les

plus spiritueuses que l'on appelle esprits animaux, se portent aux glandules de la substance corticale du cerveau qui exécute l'imagination, le raisonnement, la mémoire et les fonctions de l'ame. Les nerfs qui partent du cerveau fournissent les esprits qui servent aux mouvemens volontaires, et le cervelet produit les esprits qui font exécuter des mouvemens naturels et involontaires, tels que ceux du cœur, des visceres contenus dans la poitrine, des muscles de la respiration, des organes qui servent à la digestion, à la distribution du chyle, et à d'autres fonctions qui se font sans notre volonté ni notre connoissance.

Si l'on trouve, après le trépan, sur la dure-mère, des taches de sang vermeil et clair, le trépan étoit alors inutile, parce que ce sang vient des vaisseaux sanguins qui tenoient au crâne, lesquels ont été rompus dans l'opération ; mais le trépan aura été indispensable, si ce sang est épais, coagulé, noir ou verdâtre.

Il y a, dans la duplicature de la dure-mere, quatre sinus ou conduits, dans un desquels Duverney a trouvé un ver de quatre pouces de long, à l'ouverture du cadavre d'un enfant de cinq ans, qui avoit eu de grandes douleurs à la racine du nez, une fièvre lente, et qui mourut dans les convulsions.

De l'œil.

L'œil est un organe à-peu-près sphérique, composé de tuniques et d'humeurs. Il est situé dans une cavité osseuse, appellée orbite On peut considérer les parties extérieures ou intérieures de l'œil. Les parties extérieures sont les sourcils et les paupieres. Les sourcils sont une rangée de poils en forme d'arc, placés chaque côté de la face, au-dessus des yeux. Leur usage est de retenir et d'écarter la sueur du front, et de modérer la trop vive impression de la lumière. Les paupières se divisent en supérieures et inférieures. Elles défendent les yeux des injures des corps extérieurs. Elles sont composées de l'épiderme, d'une peau très-tendre et de la membrane adipeuse. Elles sont terminées par deux cartilages nommés *tarses*, sur lesquels sont plantés de petits poils nommés cilles. Ces poils sont composés comme les cheveux, d'une infinité de fibres, d'une racine et d'un nerf; c'est pourquoi il y a douleur lorsqu'on les arrache. Ils ont, disent quelques anatomistes, un conduit dans le centre comme le verre filé. La couleur et la nature des cheveux varient selon les climats. Dans les pays chauds, ils sont noirs, courts et crépus ; dans les pays tempérés, ils sont bruns ou noirs ; dans les

pays froids, ils sont blonds, roux (1) ou châtains. Les enfans et les femmes, par l'abondance des fluides qu'ils ont, les ont plus longs et plus fournis que les hommes. Ceux qui travaillent au cuivre, les ont verts. Les personnes blondes ont la peau plus fine et les yeux plus foibles.

Quant aux parties internes, au-dessus du petit angle de l'œil, se remarque la glande lacrymale, qui sépare les larmes et les fait passer par des conduits excréteurs qui s'ouvrent sous la paupière supérieure. On appelle *ptérigie* la membrane nerveuse qui s'étend du coin de l'œil jusques sur la prunelle; *conjonctive*, la première tunique qui attache son globe dans l'œil; la seconde tunique s'appelle innominée; la troisième tunique s'appelle la cornée: elle enveloppe tout le globe de l'œil.

L'*uvée*, du mot latin *uva*, ainsi appellée à cause de sa ressemblance à un grain de raisin noir, est sous la cornée: c'est la quatrième tunique de l'œil. On l'appelle aussi choroïde, à cause que cette membrane enveloppe les prin-

(1) La décoction de feuilles de noyer, ou de sumac; l'usage d'un peigne de plomb; liége brûlé et malaxé avec la poudre, sont des moyens propres à rendre les cheveux noirs.

cipaux organes de la vision et qu'elle conduit les vaisseaux qui vont s'y distribuer, comme la membrane appellée chorion sert à envelopper le fœtus dans la matrice et à soutenir les vaisseaux qui lui apportent sa nourriture.

L'iris, ainsi appellée à cause de ses couleurs différentes selon la température du cerveau et des yeux, est la partie de l'uvée que l'on voit sur sa surface au travers de la cornée lucide. Au milieu de l'iris est la prunelle : c'est un trou noir et rond par lequel entrent les rayons de la lumière Cette noirceur résulte de la partie intérieure de l'uvée qui est enduite d'un velouté noir, comme le clinquant donne sa couleur à la pierre qui est enchâssée par-dessus.

L'iris est très-mobile parce qu'elle nage librement dans l'humeur aqueuse, c'est pour cela que quand les objets sont bien éclairés, sont petits ou qu'on les regarde de près et avec attention, la prunelle se rétrécit et l'iris s'élargit ; quand les objets sont dans l'obscurité, la prunelle au contraire s'élargit, et l'iris se rétrécit.

Trois sortes d'humeurs arrosent l'œil : l'aqueuse, qui ressemble au blanc d'œuf frais ; la cristalline, qui résulte du cristallin ; et la vitrée, qui est semblable au verre : elle est dans une cavité qui lui sert comme de chaton. Ces humeurs servent à la réflexion des objets.

Du nez.

La partie supérieure du nez est appellée la racine du nez ; celle qui est au-dessous, le dos du nez ; celle qui est la plus basse, l'épine du nez ; les parties latérales s'appellent les ailes ; enfin, la cloison qui les sépare porte le nom de colonne du nez ou vomer. Cette cloison, ainsi que tout l'intérieur des narines, est revêtue d'une membrane épaisse, parsemée de vaisseaux sanguins, et de petites glandes qui étant pressées, versent continuellement une humeur visqueuse, dont les narines sont sans cesse enduites : cette membrane s'appelle *pituitaire.*

De la bouche.

Les lèvres, divisées en lèvre supérieure et en levre inférieure, sont revêtues d'une tunique très-mince. L'intérieur de la bouche est tapissée par une membrane mince, unie et toujours humectée de l'humeur que lui fournissent les pores exhalans et les conduits excréteurs des glandes qui se trouvent aux environs.

Les gencives sont une substance vasculeuse, rouge et douce, qui enveloppe le corps de la dent. La membrane commune des muscles, le

périoste et un grand nombre de vaisseaux, composent les gencives ainsi que le palais qui est parsemé de petites glandes, principalement vers la partie postérieure près de la luette.

Treize muscles, huit propres et cinq communs, concourent au mouvement des lèvres : le zigomatique tire les lèvres d'un côté ou de l'autre ; le buccinateur contribue à la mastication des alimens ; les incisifs tirent la lèvre supérieure en haut en se contractant ; le carré abbaisse la lèvre inférieure ; l'orbiculaire entoure les deux lèvres et se contracte lorsqu'on fait la moue ; le canin tire les deux lèvres en haut ; le triangulaire joint les lèvres. Lorsque ce muscle est paralysé, il est mol et lâche ; lorsqu'il y a convulsion, il est dur et tendu : ces muscles prennent ces noms de leur forme.

La luette est une partie grêle et ressemble à un cône renversé. Elle est attachée par deux ligamens membraneux à l'os du palais. Treize muscles lui font exécuter différens mouvemens. A côté de la luette, au milieu de ses deux piliers, on trouve deux glandes qui ont la forme d'une amande, ce qui leur a fait donner le nom d'amygdales, du mot latin *amygdala*. Ces glandes versent sans cesse dans la bouche une humeur un peu gluante.

L'organe du goût est principalement sur la

langue, qui est un muscle de la forme d'une pyramide applatie : elle est composée de différens fibres musculeux, de glandes, de papilles nerveuses, d'artères, de veines et de nerfs. Sous la pointe de la pyramide se trouve un petit ligament qu'on appelle le frein ou le filet. Elle a un autre ligament membraneux qui s'attache à la mâchoire inférieure, au larinx, et principalement à l'épiglotte.

Au fond de la bouche est le larinx, qui est la partie supérieure d'un canal qu'on nomme la trachée-artère, qui en est la continuation. La trachée-artère est un conduit membraneux par derrière, cartilagineux pardevant et par les côtés pour favoriser par cette structure la déglutition. Il s'étend depuis la gorge jusqu'au poumon dans lequel il se divise en plusieurs branches. Quatorze muscles servent à mouvoir les cartilages de la trachée-artère. Ce conduit accompagne l'œsophage qui dirige les alimens depuis le fond du gosier qu'on nomme pharinx jusqu'à l'orifice supérieur de l'estomac et se partagent tous deux, chacun de leur côté, dans les deux lobes du poumon.

Les principaux cartilages de la trachée-artère sont, la tyroïde, qui forme une saillie apparente au milieu de la gorge, qu'on appelle la pomme d'Adam, et l'épiglotte qui ressemble à

une feuille de lierre, dont l'usage est de couvrir la glotte qui est à l'ouverture du larinx. Elle sert à donner passage à l'air pour entrer dans le poumon et pour en sortir. C'est ce passage de l'air par la glotte, qui forme le son de la voix. C'est pourquoi, lorsque dans une esquinancie la plaie pénètre dans la cavité du larinx, l'air sort par cette plaie, et le malade perd la voix.

Si par accident il se glisse dans la glotte quelque parcelle des alimens, même du fluide, on tousse jusqu'à ce que ce corps étranger en soit sorti.

De l'oreille.

Les parties extérieures de l'oreille sont : sa partie supérieure, nommée aîle ; l'inférieure, qui est molle et pendante, s'appelle le prolobe ou lobe ; le cercle extérieur se nomme l'hélix ; le cercle intérieur, l'anthelix, et la cavité s'appelle coquille ou conque, du mot latin *conqua*.

L'intérieur de l'oreille est séparé de l'extérieur par une membrane lâche, mince, transparente, dure, tendue comme la peau d'un tambour, d'où elle prend son nom tympan, du mot latin *tympanum*. Derrière cette membrane est une cavité hélyptique, concave et inégale. On y remarque quatre petits osselets : le marteau,

l'enclume, l'étrier et le lenticulaire : ils ont pris leur nom de leur forme. Tout-à-fait au fond de l'oreille, est une troisième cavité qu'on appelle le labyrinthe.

Le labyrinthe contient trois cavités : le vestibule, le limaçon et les canaux demi-circulaires. L'usage de l'oreille est de ramasser les rayons sonores qui vont frapper la membrane du tympan qui communique aux osselets de l'ouïe les impressions qu'elle a reçues. Les osselets les transmettent a l'erre du labyrinthe ; les nerfs auditifs en sont affectés, et c'est alors que les sons sont produits.

Dans la caisse du tambour, il y a une matière purulente qui arrose les membranes. Elle se vide par le canal d'Eustachius, qui se termine au fond de la bouche. L'air qui se trouve dans la caisse se renouvelle par l'ouverture de ce canal ; et quand il y arrive une obstruction par la matiere qui se ramasse dans la cavité du tambour, la vibration de l'air est émoussée, et on est sourd. S'il arrive une inflammation aux membranes de l'oreille, si elles viennent à suppuration, les os peuvent en être cariés et le tympan peut être percé. C'est ce qu'il est facile de connoître en seringuant dans l'oreille, quelque fluide qui alors passe dans la bouche ; ou en approchant du conduit de l'oreille un

corps léger, tel qu'une plume ou du papier; alors l'air qui en sort l'emporte; ou enfin, cet air est assez fort pour éteindre une chandelle qu'on y approcheroit. On remarque encore que la fumée du tabac passe de la bouche par l'oreille.

De la poitrine.

La poitrine est le ventre moyen du corps: elle renferme les organes les plus nécessaires à la vie. Elle est fermée, en haut par les clavicules; en bas, par le diaphragme; pardevant, par l'os sternum; par derrière, par les vertebres de l'épine du dos; enfin à droite et à gauche, par les côtes. La membrane qui la revêt intérieurement se nomme *plèvre;* elle est lisse, épaisse, serrée, très-adhérente aux muscles intercostaux, mais plus intimément unie aux côtes. Elle forme deux sacs dans chacun desquels est contenu un lobe du poumon: de l'adossement de ces deux sacs résulte le médiastin qui forme une cloison qui sépare la poitrine en deux parties à-peu-près égales. Cette cloison s'étend depuis le sternum jusqu'aux vertèbres. L'usage du médiastin est de prévenir, lorsqu'on est sur un des côtés, la pression qu'un poumon feroit sur l'autre, et d'empêcher que les matières épanchées dans une cavité ne pénètrent dans l'autre.

Des poumons.

Les poumons sont les viscères les plus considérables situés dans la cavité de la poitrine, qu'ils remplissent presqu'en entier avec le cœur. Ils sont placés, l'un à droite et l'autre à gauche, dans les capacités formées par le médiastin. Chaque poumon tient au col par la trachée-artère; au cœur, par les vaisseaux sanguins; au sternum et aux vertèbres dorsales, par le médiastin qui renferme dans sa duplicature, outre les poumons, le péricarde et le cœur, l'œsophage, la veine cave supérieure et les nerfs de la huitième paire.

La substance des poumons n'est autre chose qu'un amas de petites cellules et vésicules membraneuses, renfermées dans une poche particulière formée par la membrane qui revêt l'intérieur des bronches : ce qui imite parfaitement une grappe de raisin qui seroit enveloppée d'une toile. Les poumons renferment des vaisseaux sanguins, des nerveux et des aëriens. Les vaisseaux aëriens ou bronches sont deux tuyaux qui naissent de la division de la trachée-artère, et en ont la même structure.

L'usage des poumons est de servir à la respiration dont ils sont le principal organe, à rafraîchir le sang par un nitre aërien avant

d'être reporté au cœur, à recevoir l'air qui en aide la circulation, à former la voix qui est modifiée par le mouvement de la langue.

Les plaies du poumon sont très-dangereuses et très-difficiles à guérir à cause du mouvement continuel qui n'est intercepté que par l'inflammation. Si un tronc des principaux vaisseaux reçoit une blessure, l'hémorragie étouffe le malade. Si, après une pleurésie, il s'établit une exulcération, le pus s'épanche sur le diaphragme et produit l'empyème. Si le pus corrode la plèvre, les intercostaux et la tunique adipeuse, il se fait une tumeur au dehors que l'on ouvre par le dos pour donner issue au pus, comme il a été dit ci-devant dans l'article du diaphragme. S'il n'y a que desséchement du poumon, le malade tombe en ptysie. Nous avons indiqué dans le premier livre les traitemens propres à chacune de ces circonstances. Nous avons dit livre Ier. que l'anévrisme vrai est la dilatation de l'artère, et qu'il se forme lentement; que l'anévrisme faux est l'extravasion du sang en dehors de l'artère, et qu'il se forme promptement. Si l'anévrisme est dans l'aorte inférieure, il se cache, s'étend dans la poitrine, carie les os voisins, excite des palpitations, des oppressions, des défaillances, et souvent la mort subite. Les efforts, un fardeau

trop pesant, un accouchement laborieux, une contusion dans la poitrine donnent lieu à cet anévrisme

De la respiration.

Respirer et vivre est une même chose. La respiration consiste dans la dilatation et la contraction de la poitrine. L'air entre, par le moyen de la trachée-artère, dans les poumons, à l'aide de la dilatation qu'on nomme respiration ; et par le resserrement de la poitrine, qu'on nomme aspiration, l'air est chasse des poumons : il n'est pas facile de déterminer quelle est la cause physique de ces mouvemens. Dira-t-on que l'air entre avec impétuosité dans les poumons, qu'il les dilate, et que les poumons en s'étendant, produisent l'elevation des côtes et l'abaissement du diaphragme. Il n'est pas possible que la chose s'exécute ainsi ; car l'air extérieur presse autant sur la poitrine et sur le bas-ventre qu'à l'entrée de la bouche et du nez : il y a donc une force égale de part et d'autre. Ainsi, pour que l'air extérieur puisse entrer dans les poumons et les dilater, il faut que la capacité de la poitrine s'augmente par l'elévation des côtes, et par l'abaissement du diaphragme. Mais le diaphragme ne peut s'abaisser que par le mouvement des sacs,

et des fibres musculeuses, comme les côtes ne peuvent s'élever que par la contraction des muscles intercostaux.

Il s'agit donc de chercher la cause occasionnelle et déterminante de cette contraction. Il semble qu'on peut la déduire de l'impression que le sang fait à la fin de l'expiration. En effet, lorsque le mouvement de l'expiration est fini, les poumons se resserrent, les vésicules pulmonaires et les vaisseaux sanguins qui rampent sur les vésicules se trouvent comme repliés. Le sang rencontrant une résistance à son mouvement direct, agit alors sur les parois des vaisseaux; il distend et comprime les fibres nerveuses de ces vaisseaux. Cette distention occasionne un reflux des mêmes esprits qui sont réfléchis du cerveau dans les nerfs qui se distribuent aux muscles intercostaux et au diaphragme; delà la contraction de ces muscles et conséquemment l'élévation des côtes et l'applatissement du diaphragme qui, en s'abaissant, comprime les viscères du bas-ventre qui poussent les muscles abdominaux en dehors, et gonflent le ventre, comme on peut le remarquer sur soi-même.

Les poumons enflent la glotte et la trachée-artere. Les poumons étant gonflés, les vésicules pulmonaires se trouvent dilatées. Les vaisseaux

sanguins qui rampent sur leurs surfaces se développent, et le sang les parcourt avec liberté. L'impression qu'ils produisoient auparavant sur les fibres nerveuses, cesse en ce moment; la cause de la contraction des muscles intercostaux et du diaphragme n'a plus lieu; les muscles se relâchent; les côtes retombent par leur propre poids et par le ressort de leurs cartilages. Les muscles du bas-ventre, qui avoient été poussés en dehors dans le tems de l'inspiration par l'abbaissement du diaphragme, se rétablissent par leur élasticité; ils repoussent les viscères, et le diaphragme est relevé en forme de voûte vers la poitrine, qui diminue de volume en longueur et en largeur.

Les muscles ont des fibres charnues qui leur donnent la fermeté, la consistance et la puissance d'exécuter les mouvemens auxquels ils sont destinés. Lorsqu'un muscle entre en action, ses fibres se raccourcissent et se gonflent en même tems. Ainsi les fibres, quoique solides en apparence, ont des cavités dans lesquelles le sang coule comme un suc très-délié, semblable à la lymphe, sans lequel suc on ne pourroit pas concevoir comment les fibres sont assez flexibles pour pouvoir se gonfler et se raccourcir en même tems.

Du

Du Cœur.

Le cœur est un muscle ferme et solide placé au milieu de la poitrine transversalement couché sur le diaphragme, la base en haut et la pointe en bas du côté gauche. Il est enveloppé d'une espèce de sac membraneux qu'on nomme le *péricarde*, dont l'usage est de filtrer une liqueur qui humecte le cœur, et en facilite les mouvemens qui demandent une grande liberté. Elle sert aussi à soutenir le cœur qui est comme suspendu, à le défendre contre le froid de l'air qui entre dans les poumons au milieu des deux lobes entre lesquels il est placé.

C'est du cœur que partent les gros vaisseaux ou plutôt des muscles creux qu'on nomme *artères*, dont l'usage est de porter le sang dans toutes les parties du corps jusqu'aux extremités. Les vaisseaux se divisent, subdivisent et se ramifient d'une manière prodigieuse; et toutes ces ramifications se trouvent connexées et abouchées à autant d'autres vaisseaux qu'on nomme *veines*, qui rapportent le sang au cœur.

Le cœur a deux cavités séparées l'une de l'autre par une cloison charnue fort épaisse : ces deux cavités s'appellent *ventricules*. Chaque ventricule est muni d'une oreillette qui est

aussi une espèce de cavité dont l'usage est de recevoir le sang, et de le décharger dans le ventricule qui correspond à chacune de ces cavités.

Le cœur a deux mouvemens, l'un par lequel il se contracte; sa pointe se rapprochant de sa base : il se nomme *sistole*. Les oreillettes ont aussi leurs mouvemens de dilatation et de contraction, mais dans un tems différent; c'est-à-dire, qu'elles sont dilatées lorsque le cœur est contracté et qu'elles sont en contraction, lorsque le cœur est en dilatation. A l'instant où le cœur se contracte, le ventricule droit chasse le sang dans l'artère pulmonaire qui le porte aux poumons où il se rafraichit par le moyen de la respiration.

Le ventricule gauche chasse le sang dans l'artère nommée *aorte*, qui le distribue dans toutes les parties du corps; aussi, ce ventricule a-t-il des parois plus fortes que le ventricule droit. Après la contraction, il se forme une cavité dans les ventricules du cœur par la dilatation. A l'instant, le sang ramassé dans les oreillettes, rentre dans les ventricules. Le cœur se contracte de nouveau pour pousser le sang; et c'est ce mouvement continuel de diastole et de sistole qui forme le battement ou pulsation des artères. On appelle *périsistole* le repos du cœur entre la dilatation et la contraction.

Le sang qui a été porté aux poumons par l'artère pulmonaire, est rapporté au cœur par les différentes ramifications des veines à une grosse veine qu'on nomme *veine pulmonaire*, qui se décharge dans l'oreillette gauche du cœur; et à l'aide de la contraction, il est poussé par le ventricule gauche dans l'aorte, qui le distribue jusqu'aux extrémités du corps où il est reçu par les ramifications des veines qui se reunissent toutes à une branche principale, nommée la *veine cave* ou *hépatique*, qui allant des lombes en bas jusqu'à la grande vertèbre, et montant du foie par le diaphragme, le rapporte dans l'oreillette droite du cœur pour repasser de nouveau dans les poumons.

La veine-porte commence par une infinité de ramifications qui sont dispersées dans quelques viscères du bas-ventre, ensuite se réunissent en un gros tronc qui traverse le foie dans sa partie cave, puis se partage de nouveau dans toute la substance du foie par une infinité de branches.

On estime que le ventricule gauche peut contenir environ deux onces de sang dans l'aorte, qui, en se gonflant, produit la pulsation. Ainsi, à chaque contraction, le cœur pousse deux onces de sang.

C'est l'opinion commune qu'un homme a rarement plus de vingt-quatre livres de sang

et moins de quinze livres. Dans la supposition qu'il y ait vingt-quatre livres, toute la masse du sang passe dans le cœur vingt-quatre fois par heure, c'est-à-dire 576 fois dans l'espace de vingt-quatre heures.

Quand on examine le mécanisme du cœur, on ne peut s'empêcher de l'admirer. Il y a onze valvules, cinq sont destinées à y laisser entrer le sang et à l'empêcher d'en sortir par le même endroit par lequel il est entré ; les six autres laissent sortir le sang du cœur et empêchent qu'il n'y revienne par la même voie. Ces valvules ont des formes differentes et appropriées à leurs usages. Elles sont placées dans les ventricules et dans les oreillettes, en sorte que le sang qui est entré dans les oreillettes n'en peut sortir que par les ventricules et ne peut plus rentrer dans les oreillettes. Le sang du ventricule droit est obligé de sortir par l'artère pulmonaire, et celui du ventricule gauche par l'aorte.

Il y a de semblables valvules dans les grosses veines pour empêcher le sang de rétrograder pendant qu'il est reporté des extrémités vers le cœur, mais il ne s'en trouve pas dans les artères, où elles seroient préjudiciables.

Tel est le mouvement admirable du cœur dont la force à chaque battement pour distribuer le sang dans toute l'économie animale,

est égale à une force de mille livres pesant. Le battement se fait environ deux mille fois par heure, sans jamais cesser pendant toute notre vie. Les artères muscles se lassent et s'affoiblissent après l'effort de chaque jour ; mais les muscles du cœur ne s'affoiblissent que par une longue suite d'années.

Il est à remarquer qu'il vaut mieux se coucher sur le côté droit ; que les plaies de la main gauche, notamment au petit doigt et dans toute la partie gauche du corps, sont plus difficiles à guérir et sont plus dangereuses : l'hydropisie et la paralysie attaquent plus ordinairement le côté gauche.

Les plaies au cœur sont mortelles. Il en sort beaucoup de sang ; on éprouve un tremblement par tout le corps ; le poux est petit et languissant : il y a syncope, sueurs froides, indices prochains de la mort.

Du bas-ventre.

Le bas-ventre s'étend depuis l'extrémité inférieure du sternum ou creux de l'estomac, jusqu'à la partie inférieure du tronc. On y distingue trois régions, une supérieure, une moyenne et une inférieure. La supérieure, nommée la *région épigastrique*, commence au-dessous du sternum jusqu'à deux doigts au-

dessus de l'ombilic où commence la région moyenne appellée *la région ombilique*, qui s'étend autant au-dessous de l'ombilic qu'au-dessus ; la troisième, appellée la *region hypogastrique*, occupe le reste de l'abdomen jusqu'à l'os pubis.

Ouvrons le bas-ventre, et jettons les yeux sur les parties qu'il contient. Après avoir enlevé la peau, le corps graisseux et les muscles de l'abdomen au nombre de dix, cinq de chaque côté, on apperçoit le péritoine qui est une membrane souple, assez forte, capable d'extension et de resserrement, qui revêt intérieurement toute la capacité du bas-ventre. Après avoir ouvert le sac du péritoine même, la première partie qui se présente est l'*omentum* ou l'*épiploon*, que l'on appelle la toile dans les animaux. Il est flottant sur les intestins qui flottent eux-mêmes, en faisant un grand nombre de circomvolutions dans toute la capacité du bas-ventre.

L'estomac occupe l'épigastrique. Sous lui se trouve le pancréas qui est un corps glanduleux situé au milieu du mésentère, c'est-à-dire de la membrane sur les bords circulaires de laquelle sont attachés les intestins grêles, et sur ses allongemens supérieurs sont attachés les gros intestins. Avec le pancréas se trouve le

foie dans l'hypocondre droit, et la rate dans l'hypocondre gauche. Les reins sont vers le milieu de la région *lomber*, un de chaque côté, et la vessie est dans l'hypogastre, c'est-à-dire dans le bas-ventre sur l'intestin droit dans les hommes, et entre la matrice, le vagin et l'os pubis dans les femmes.

La matrice est un viscère particulier à la femme; elle est placée entre le rectum et la vessie. Elle est cave, triangulaire, un peu applatie : elle est composée de trois tuniques. Elle a deux angles aux embouchures des trompes de fallope, que l'on appelle *cornes*. La cavité naturelle de la matrice ne contiendroit pas plus d'une fêve de marais. Le col de la matrice est entouré d'un sphincter. Cet orifice est d'une substance très-solide, quoiqu'en apparence très-étroit; cependant il s'étend tellement au moment de l'accouchement qu'il donne passage, 1°. à l'enfant; 2°. aux deux membranes qui le contiennent, savoir : le *chorion*, qui est contigu à la matrice, et l'*amnios* qui est mince, transparente, contigue à la précédente : elle est remplie de vaisseaux sanguins et contient les eaux dans lesquelles nage l'enfant; 3°. au placenta ou l'arrière-faix qui est rond, plat, convexe du côté de la matrice, et cave du côté du fœtus : il est d'environ huit pouces de cir-

conférence et d'un pouce d'epaisseur. Etant attaché à la matrice, il donne naissance au cordon ombilical qui a environ quatre pieds de longueur, et se termine à l'ombilic du fœtus.

La matrice est tout-à-fait libre, nullement attachée dans le fond pour qu'elle puisse se dilater à proportion que le fœtus augmente de volume. Elle est retenue par quatre ligamens de chaque côté, dont deux sont appellés *larges*, et les deux autres *ronds*. Les ligamens larges servent d'appui aux ovaires, aux trompes de fallope et aux nymphes Le relâchement de ces ligamens larges produit la descente de matrice qui oblige d'avoir un pessaire. Les ligamens ronds qui ressemblent à des gros vers, sont attachés aux côtés du fond de la matrice. Ils la contiennent en équilibre pendant la grossesse, pour qu'elle ne se forjette pas d'un côté ou d'autre. Ces ligamens ronds, ayant quitté l'abdomen, disparoissent en forme de patte d'oie, une partie s'attache auprès du clitoris, une autre aux grandes lèvres de la valvule, d'autres s'étendent jusqu'aux cuisses. Une chûte de matrice fait passer une fille pour une hermaphrodite ou ambigène. On prend le col de la matrice avec son orifice interne, qui est alors dehors, pour le gland du membre viril.

Si une sage-femme, par ignorance ou par

imprudence tiroit trop fortement le placenta, elle entraîneroit en même tems le fond de la matrice et ne manqueroit pas de faire périr l'accouchée par l'hemorragie. Il faut d'une main qu'elle seconde la sortie du placenta, et de l'autre qu'elle frotte le ventre de la mère pour en favoriser le détachement du fond de la matrice.

Lorsqu'une femme a eu pendant sa grossesse de grands et longs chagrins, qu'elle a souffert des privations, l'accouchement est très-laborieux. Souvent l'hydropisie en est la suite, suivie de la mort.

Outre les vaisseaux communs, les mamelles en ont de particuliers que l'on nomme vaisseaux excréteurs des glandes qui filtrent le suc laiteux qui se rend par des rameaux au mamelon où ils se terminent, et où leurs orifices s'ouvrent lorsque l'enfant tette : des valvules empêchent le continuel écoulement du lait, lorsque l'enfant cesse de tetter.

Les mamelles servent à séparer les parties laiteuses de la masse du sang par le moyen des glandes, et à les réserver dans des canaux laiteux pour la nourriture de l'enfant.

Dans les filles, les conduits qui entrent dans la composition de leurs mamelles se resserrent comme autant de sphincters, et ne permettent pas au sang d'entrer dans leurs cavités ; mais

lorsque la matrice grossit, qu'elle comprime le tronc descendant de l'artère-aorte, le sang passe en plus grande quantité et avec plus de force à travers des artères des mamelles et s'ouvre un passage dans les conduits lactés qui, étant trop étroits, n'admettoient auparavant qu'une espèce de sérosité limpide, se dilatent alors à mesure que la matrice s'emplit, et reçoivent une sérosité plus épaisse; puis après l'accouchement se remplissent d'un lait épais, parce que le sang qui étoit employé pour le fœtus, et qui s'est écoulé par la matrice durant trois à quatre jours après l'accouchement, commençant à s'arrêter, dilate encore davantage les conduits du lait.

Les mamelles sont sujètes à deux maladies: à la coagulation du lait dans les glandes, et dans les conduits laiteux par l'impression du froid ou par les mauvais traitemens, ou topiques contraires pour faire couler le lait, ou autres causes qui peuvent occasionner des abcès qui, s'ils sont au-dessus du paquet glanduleux, peuvent se terminer par la résolution; mais s'ils sont au-dessous du paquet glanduleux, ils ne peuvent être guéris que par des incisions profondes, sans quoi on verroit abcéder en même tems tout le paquet glanduleux. Un coup, une chûte, peuvent encore produire une

tumeur aux mamelles. Les plaies au sein sont encore susceptibles de devenir cancéreuses. Voyez le Livre premier, pages 41 et 204.

La fonction de la matrice est de recevoir et de conserver les ovaires et les œufs qu'ils contiennent; de donner lieu aux évacuations menstruelles; de donner passage à la semence virile pour être portée aux ovaires et vivifier l'œuf de manière qu'il soit en état de se détacher de son calice, de s'engager dans la trompe et d'être porté jusques dans la matrice où l'enfant se forme et reste jusqu'au tems de sa sortie. Six semaines auparavant, l'enfant fait la culbute : c'est ce que les sage-femmes appellent *couronnement de l'enfant.* Après ce tems, les douleurs du fœtus et de la mère s'augmentant de plus en plus, l'enfant par ses mouvemens réitérés rompt les membranes qui l'environnent. Alors les eaux s'écoulent, l'enfant heurte contre les parois de la matrice, dont la contraction, aidée par celle des muscles du bas-ventre et par l'impulsion du diaphragme dans l'inspiration, le chasse avec force de la cavité de la matrice ; il tombe par la pesanteur de sa tête dans la vulve dont il dilate par ses impulsions toutes les parties, et c'est ainsi qu'il arrive au monde, après bien des efforts réciproques de sa part et de celle de sa mère.

La femme a aussi deux testicules que l'on appelle ovaires. Ils sont placés dans l'hypogastre aux côtés du fond de la matrice, dont ils ne sont éloignés que d'un pouce : ils sont de la grosseur d'un œuf de pigeon ; ils sont applatis, ridés, dans les vieilles femmes, et lisses dans les jeunes, qui les ont plus grosses que celles qui sont un peu plus âgées.

Outre les hemorragies qui peuvent survenir par differentes issues, telles que par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, provenues des bronches, occasionnées par la chaleur, les liqueurs, les travaux, outre les hémorragies du poumon, de l'estomac, des reins, de la vessie, de la matrice, lors de la grossesse par les vaisseaux variqueux du vagin : celles-ci sont plus salutaires que dangereuses, ainsi que celles qui résultent d'un coup, d'une chûte, dans lesquels cas il est plus imprudent d'arrêter trop tôt le sang que d'en laisser trop perdre ; outre, dis-je, ces hémorragies, il y a encore l'hémorragie de la matrice, qui peut arriver après l'accouchement : elle est plus violente et entraîne plus de caillots que le flux excessif des menstrues ; il y a douleurs au dos, aux lombes ; il y a pâleur du visage, tension des hypocondres ; les phlegmatiques, les cachectiques et les scorbutiques y sont sujètes. Souvent elles deviennent enceintes dans l'hémorragie

qui s'arrête et les sauve. Ces pertes excessives sont quelquefois funestes dans les femmes âgées et libidineuses, qui sont menacées d'ulcère, de cancer aux trompes, à la matrice, aux glandes du vagin ; qui sont menacées d'hydropisie, du marasme. Elles ont alors des fleurs blanches très-abondantes, très-fetides et continuelles : elles sont plus difficiles à guérir à quarante-cinq, à cinquante ans. Elles sont accompagnées de laucinations dans les hypocondres, dans le vagin, dans la matrice ; il y a fièvre lente, des exacerbations irrégulières qui sont suivies d'hémorragies très-allarmantes et même mortelles.

Il y en a qui prennent ces écoulemens pour être la suite d'une gonorrhée ; mais l'écoulement vérolique vient des environs de l'urètre, et les autres viennent du vagin et de la matrice. Comme j'ai indiqué, dans le premier livre, les remedes pour chacune de ces hémorragies, je dirai seulement ici qu'il faut peu de purgatifs, qu'on associe les astringens aux tempérans et dépurans : l'aigremoine, le plantin, la scolopendre, la pimpreneile, la chicorée, la patience, la scabieuse, la *millefeuille*, le millepertuis, la fleur de grenadier, la consoude, la prêle, le cresson, le petit lait, l'*eau de chaux* avec du lait; ensuite les absorbans, les astringens et styptiques, le sang de dragon, l'essence

de Rabel, la poudre d'Helvétius, le *symarouba* et l'émétique en lavage, enfin les eaux minérales. Pour prévenir le retour des pertes on emploie les adoucissans, les tempérans et rafraîchissans : l'eau nitrée, la limonade très-légère, la magnésie, le petit lait, le safran de Mars, de Stal, ou autres martiaux astringens; enfin, l'eau de boule de Nancy, un verre matin et soir. Il faut garder un grand régime, avoir beaucoup de repos du corps et de l'esprit.

De l'OEsophage.

L'œsophage est un canal membraneux qui s'étend depuis le fond de la bouche jusqu'à l'orifice superieur de l'estomac, dans lequel il conduit les alimens : sa partie supérieure, en forme d'entonnoir, s'appelle le *pharinx*. L'œsophage descend le long du corps des vertebres jusqu'au-dessous du diaphragme qui a une ouverture pour le laisser passer, et il s'abouche avec l'orifice gauche du ventricule, entre la onzième et la douzième vertèbre.

De l'Estomac.

L'estomac ou le ventricule est une poche membraneuse, nerveuse et musculeuse qui approche de la figure d'une cornemuse, située

en travers sous le diaphragme entre le foie et la rate, dans la partie supérieure du bas-ventre, un peu plus à gauche qu'à droite; elle contient ordinairement cinq à six bouteilles de fluide. Les grands mangeurs l'ont plus grande que ceux qui mangent peu.

L'estomac a deux orifices, l'orifice gauche ou supérieur, quoiqu'il soit très-peu plus haut que le droit, reçoit l'extrémité de l'œsophage qui y apporte les alimens qui s'y digèrent, broyés, triturés, divisés et atténués par le suc gastrique. Toutes les substances aqueuses et huileuses se combinent ensemble. Ces sucs et la salive forment le chyle qui renouvelle le sang, porte la vie et la nourriture par tout le corps; l'autre, l'orifice droit ou inférieur, s'appelle *pylore*, c'est-à-dire portier : c'est par cet orifice que les excrémens se rendent dans l'intestin. Ces deux orifices sont plus élevés que le corps de l'estomac. Les alimens entrent dans cette poche par le premier orifice, et après y être restés un tems suffisant pour recevoir les changemens qu'ils doivent éprouver, ils en sortent par le second orifice qui leur donne entrée dans le canal intestinal, en ouvrant la valvule ou la membrane circulaire qui est comme le sphincter par la contraction du ventricule et par la pesanteur du chyle. Lorsque ce second ori-

fice est bouché, rien ne peut passer dans le canal intestinal, et on vomit tout ce qu'on prend.

Le ventricule est composé de trois tuniques appliquées les unes sur les autres. La plus antérieure, appellée veloutée, est parsemée de petites glandes qui filtrent une humeur nécessaire à la digestion : elle s'appelle *liqueur gastrique* ou *substomacale ;* la seconde tunique est nerveuse : irritée par un suc propre à dissoudre les alimens, elle excite le sentiment de la faim ; la troisième tunique est charnue, elle sert au mouvement vermiculaire ou péristaltique du ventricule, afin que ce qu'il contient de liquide puisse être poussé vers l'orifice droit nommé pylore.

Il y a des plis dans l'estomac pour qu'une portion du chyle arrêtée d'un repas à un autre puisse, par sa diminution, stimuler l'appétit et dissoudre les alimens. Dans les gourmands et les ivrognes, ces rugosités disparoissent, et alors mangent sans appétit.

L'estomac est susceptible d'être ulcéré, et lorsque l'ulcère ou des vers ont percé ses tuniques, les alimens s'épanchent dans la cavité du bas-ventre ; ce qui arrive pareillement lors d'une plaie à ce viscère. Le blessé a alors une grande tension dans le bas-ventre, éprouve un

hoquet

hoquet importun accompagné de sueurs qui sont froides aux extrémités, et pour lors la mort est très-prochaine.

L'estomac chargé d'alimens, le soir, occasionne un sommeil agité et le cochemar, auquel les plétoriques, les hypocondriaques, les histériques, sont sujets.

Des Intestins.

Les intestins sont composés de cinq tuniques comme l'estomac; la première vient du péritoine, la seconde est la tunique adipeuse ou grasse, la troisième est la fibreuse, la quatrième est la nerveuse, et la cinquième est la veloutée.

Les intestins forment un canal qui a six fois plus de longueur que le corps auquel ils appartiennent; ce canal s'étend depuis l'orifice inférieur de l'estomac jusqu'à l'anus, où il se termine. On conçoit bien qu'etant de cette longueur, il doit faire des circonvolutions dans le bas-ventre. Quoique les intestins ne soient qu'un seul canal, on donne des noms aux différentes portions de ce canal.

On distingue les intestins en deux parties: la première, qui est la supérieure, se nomme les *intestins grêles*, ainsi appelles parce qu'ils ont moins de capacite et de diametre, et moins

d'épaisseur dans les tuniques que l'autre que l'on appelle, à cause de cela, le gros intestin. Les intestins grêles sont au nombre de trois: le duodenum, le jejunum ou le boyau culier, et l'ilæum. Le duodenum, ainsi appellé parce qu'il a environ douze travers de doigt de longueur, est cette portion des intestins qui commence au pylore et se termine où commence le jejunum, ainsi nommé parce qu'il est toujours moins rempli de matières que les autres: il est long d'une aune et demie. Comme il est situé dans la région ombilicale, c'est lui qui s'échappe dans la hernie de l'ombilic, s'y engage ordinairement avec l'épiploom, et y forme cette espèce de tumeur que l'on nomme *entero-epiplomphale;* le troisieme est l'ilæum, qui tire son nom du lieu qu'il occupe, qui est la partie proche des os des isles: il est le plus long des intestins. C'est lui qui, par un exercice trop violent, tombe dans l'aine et jusques dans le scrotum Cet intestin produit aussi entre les muscles droits sur les aponévroses, la hernie ventrale ainsi que le jejunum, selon l'endroit du bas-ventre où elle arrive.

Il y a des chirurgiens qui, prenant cette hernie des aines pour un poulin, l'ouvrent avec la lancette et font périr leur malade. La forme en est cependant bien differente. La

hernie des aines est ronde et n'accroît que par congestions d'humeurs; le bubon vénérien, au contraire, a la forme d'une olive, est douloureux, très-enflammé, s'accroît sensiblement, et toujours dans la même forme.

Lorsque l'hernie est récente, on peut facilement réduire les parties, le malade étant couché sur le dos; mais lorsqu'elle est ancienne, l'épiploom qui a la forme d'une gibecière et qui nage sur les intestins, plus à gauche qu'à droite : ce qui est cause que l'epiplocele est plus ordinairement du côté gauche; cette membrane adipeuse ou graisseuse devient adhérente au sac de la hernie; d'où il arrive que l'on peut bien réduire l'intestin au-dedans, mais que l'epiploom reste toujours dans la tumeur qui diminue, à moins que l'intestin ne soit aussi lui-même adhérent à l'épiploom ou au sac de la hernie. Il faut alors un bandage dans la crainte de l'étranglement de l'intestin, par lequel il ne passe plus rien : alors on meurt en vomissant les excremens. Lorsque l'inflammation ou des vents, ou des matières retenues dans la tumeur empêchent la réduction des parties, on a recours à la saignée, aux onctions résolutives, émollientes et carminatives; aux fomentations, aux cataplasmes de même nature, aux lavemens, aux demi-bains; enfin,

si on ne réussit pas, on en vient à l'opération qui est infructueuse, lorsqu'elle est trop différée.

La colique de *miserere* est causée par les replis des membranes de l'intestin iléum. Ces replis font des nœuds qui empêchent le cours des matières tant chyleuses que stercorales; ce qui fait que dans cet état, les excrémens refluent pareillement dans l'estomac et sortent par la bouche.

Les gros boyaux sont le cæcum, le colum et le rectum. Le *cæcum* est dans le flanc droit: il est très-court, mais le plus vaste : on l'appelle cæcum, c'est-à-dire aveugle, parce qu'il forme comme un double boyau par son appendice vermiculaire en manière de sac, capable de contenir pendant un tems les excremens jusqu'à ce qu'ils entrent dans le colum.

Le colum a beaucoup de cellules pour retenir les excrémens. On le croit être le siège le plus ordinaire des coliques. Il est placé à la circonférence des intestins grêles : il est long de sept pouces ; son diamètre est plus grand que celui des autres. Il commence immédiatement au-dessous de l'os sacrum. Il passe du côté gauche, va s'attacher du foie à la rate et au rein gauche, puis descend vers l'os sacrum où commence le rectum, ainsi appellé à cause

de sa direction : il n'a ni rugosités, ni cellules ; alors les matières en sortent facilement. Les intestins grêles sont placés au milieu des gros.

L'anus qui termine le rectum a des muscles dont quelques-uns servent à le relever après la déjection. Il y a un muscle circulaire qu'on appelle sphincter de l'anus. La foiblesse, le relâchement, la surabondance des sérosités, les hémorroïdes, la pierre, l'échaufaison occasionnent la sortie du rectum.

Il faut observer qu'il y a entre les intestins grêles et les gros, une valvule membraneuse qui empêche que les lavemens puissent passer des gros intestins dans les grêles ; ce qui fait que les plaies des intestins grêles sont presque toujours mortelles. Leur réunion étant très-difficile à cause de leur mouvement péristaltique, de la sortie continuelle du chyle, ainsi que de l'épanchement des excrémens par la plaie ; ce qui met la corruption dans le bas-ventre.

Lorsque l'intestin est blessé, la portion qui sort, est flétrie et affaissée ; lorque la plaie n'a point pénétré son canal, l'intestin est tendu et boursouflé. Si la plaie est petite, elle peut se cicatriser naturellement en observant une diète rigoureuse ; si la plaie est grande, il faut pour empêcher que les matières ne coulent de

l'intestin, passer une aiguille enfilée d'un fil ciré, d'un côté au travers des tégumens, et ensuite par le milieu des deux lèvres de la plaie. Et après avoir réduit l'intestin et avoir fait la gastroraphie, on fait un nœud simple qui s'arrête par un coulant. Je croirois inutile de faire la suture du pelletier, parce que les lèvres de la plaie de l'intestin ne s'unissent jamais ensemble, mais s'attachent en se guérissant au péritoine ou à quelqu'autre partie voisine. Cependant j'ai vu le célebre Petit, chirurgien de Paris, se servir de la suture du pelletier, mais d'une maniere différente; son fil décrivoit une ligne droite, ou très-peu spirale, et par ce moyen pouvoit le tirer plus facilement. On doit laisser passer ce fil aux deux extrémités de la plaie, pour pouvoir l'appliquer dans toute sa longueur à celle du péritoine, afin d'en faciliter la réunion qui ne peut s'opérer qu'en se collant à quelque partie. On range les deux fils aux deux angles de la plaie du ventre pour faire la gastroraphie, s'il est nécessaire, puis on tire les deux fils pour mieux les approcher du péritoine.

Du Péritoine.

Le péritoine est une membrane fibreuse,

inégale, molle, déliée, composée de deux tuniques, l'une extérieure, l'autre intérieure : c'est entre ces deux tuniques que sont contenus tous les viscères et les vaisseaux du bas-ventre. Le péritoine est adhérent pardevant aux muscles du bas-ventre ; par en bas, aux os ischion et pubis ; par les côtés, aux os des isles ; par derrière, à l'os sacrum.

Cette membrane du péritoine à l'extérieur, à l'endroit où elle est adhérente au diaphragme, est percée de plusieurs trous pour donner passage à l'œsophage, à la veine-cave, à la paire de nerfs appellée paire-vague ; par en bas, elle donne passage aux excrémens par l'ouverture de l'anus, au vagin, à l'urètre ; elle est ouverte en devant pour le fœtus et pour les vaisseaux ombilicaux.

Cette membrane à l'extérieur fournit deux allongemens ou productions qui conduisent aux testicules les vaisseaux spermatiques, et dans les femmes les ligamens ronds de la matrice.

L'usage du péritoine est de soutenir les muscles, de concourir ensemble à la respiration et à l'excrétion des matières stercorales, enfin de procurer aux hommes des productions qui enveloppent les vaisseaux spermatiques et les testicules ; aux femmes, les ligamens ronds,

ainsi que celui qui accompagne les vaisseaux ombilicaux au fœtus.

Un effort trop violent produit le relâchement de cette membrane intérieure du péritoine ; ce qui forme le sac de la hernie qui s'élève au moment même, si ce sac force la dilatation des anneaux.

Il peut arriver en levant et étendant les bras inégalement, lorsqu'on bâille, par exemple, que l'on force un des tendons du diaphragme ou quelques fibres ou vaisseaux du péritoine ; alors une douleur aigue saisit et interrompt le bâillement. Pendant une quinzaine on respire difficilement, sur-tout étant couché. On met sur l'endroit dolent un cataplasme de vin, petite sauge et mie de pain ; *ou* vigne blanche, quatre onces cuites dans une demi-bouteille d'eau : s'il y a gonflement, grande consoude, bardane, roses de Provins, dans une demi-bouteille, bouillies pendant une demi-heure ; *ou* ciroëne, page 100 du premier livre : s'il y a tumeur, emplâtre de cigue.

Le péritoine s'étend à proportion des autres tégumens dans la grossesse et dans l'hydropisie.

La varicocèle qui paroît le long des vaisseaux spermatiques, est l'arrêt du sang qui produit des dilatations vers les valvules des veines.

Outre les différentes hernies dont est suscep-

tible le péritoine, il peut encore s'y former des abcès dans sa duplicature. Lorsque ces abcès forment une tumeur sensible au tact, ou à la vue, on les appelle bornés ou circonscrits; il faut promptement les résoudre par des cataplasmes maturatifs, résolutifs; et si la résolution ne pouvoit pas s'opérer, il faudroit ne pas différer d'en faire l'ouverture. Si les abcès sont épanchés, on sent la fluctuation du pus en posant la main d'un côté du ventre, et en poussant de l'autre main au côté opposé Voyez le traitement de l'hydropisie, livre premier, page 101.

Il se forme encore quelquefois une fausse hydropisie dans la duplicature du péritoine par l'obstruction de quelques glandes de cette membrane, qui, s'étant peu-à-peu gonflées, écartent insensiblement les plans des fibres du péritoine entre lesquelles elles sont placées; d'où il arrive que les conduits excréteurs de ces glandes se rompent et la liqueur filtrée par les glandes du péritoine ne tombe plus dans la capacité du ventre, mais dans le vide formé par la séparation des fibres de cette membrane.

Du Mésentère.

Le mésentère est une membrane presque circulaire, assez épaisse, chargée de graisse,

située au milieu des intestins d'où elle tire son nom. On remarque à sa circonférence, séparée des intestins, un grand nombre de plis qui la font ressembler à une manchette.

L'usage du mésentère est d'assujétir les intestins pour empêcher qu'ils ne s'entortillent les uns dans les autres.

Les marques du scorbut, des scrophules et du grain de peste dont nous avons parlé chacun dans leur article, attaquent le mésentère avant de paroître sur la peau. On trouve au mésentère, lors de la dissection, des glandes très-tumefiées, du volume des plus grosses noix : Ambroise Paré dit en avoir vu d'aussi grosses que le poing.

Les veines lactées servent à recevoir des intestins un suc lacté ou le chyle et la lymphe apportée par les vaisseaux lymphatiques, et en passant par le mésentère, elles vont s'en décharger dans le réservoir du chyle, dont la partie supérieure est le canal thorachique. Delà le chyle et la lymphe, montant dans la poitrine le long des vertèbres du dos, se terminent à la veine souclavière où ils se mêlent avec toute la masse du sang; ainsi, tout le chyle et la lymphe passent dans la masse du sang par le canal thorachique. Et si ce canal venoit a être blessé, ulcéré ou comprimé, le cours de ces

deux fluides étant intercepté, ils ne peuvent porter la vie dans les extrémités inférieures, dans les viscères du bas-ventre et dans la poitrine : alors la mort prochaine est inévitable.

Du Pancréas.

Le pancréas est une glande conglomérique, c'est-à-dire composée d'un grand nombre de petites glandes ramassées les unes auprès des autres : il est attaché au mésentère. Il est situé derrière le fond de l'estomac, vers les premières vertèbres des lombes, représentant par sa forme la langue d'un chien, dont la pointe s'étend du côté de la rate, et l'autre extrémité vers le duodenum. Il a neuf à dix doigts de longueur sur deux à trois de largeur, et environ un doigt d'épaisseur.

Le pancréas est d'une couleur jaunâtre tirant sur le rouge ; et recouvert de la membrane commune du péritoine. Sa substance est un assemblage de plusieurs petites glandes dans lesquelles il se sépare une liqueur appelée *suc pancréatique* destiné à perfectionner la digestion. Ce suc se décharge par le canal pancréatique dans le duodenum.

Cette glande est susceptible de devenir squirrheuse comme les autres glandes. Riolland,

et Petit, entre autres, ont trouvé, en disséquant, un pancréas qui étoit du volume et de la pesanteur du foie. Ils en ont trouvé aussi qui étoient desséches de manière à ne reconnoître que la place.

Du Foie.

Le foie est un viscère d'un volume considérable. C'est une glande conglomérée de couleur rougeâtre, située principalement dans l'hypocondre droit, sous les fausses côtes : il est recouvert d'une production du peritoine.

Tout le monde connoit la consistance du foie. On est convenu qu'il sert à rafraîchir le sang, revenu de toutes les parties du corps dans l'intérieur du foie, qui est formé de petites cellules, comme on en voit dans les pains de cire des mouches à miel, et il en sort par cinq ramifications. C'est dans ces petites cellules où se forme la bile, s'y perfectionne, puis est versée dans les intestins et dans la vésicule du fiel. De l'épaississement ou dessèchement de la bile, se forment dans cette petite poche qui est comme une poire, des concrétions pierreuses que l'on rejette par les selles. Cette vésicule se trouve à la partie postérieure et presque inférieure du grand lobe du foie.

La bile sert à subtiliser le chyle. Par sa nature savonneuse, elle mêle les huiles avec le phlegme, dissout les alimens, excite l'appétit, nettoie les intestins. Ce canal n'est que la continuation de son col, allant toujours en diminuant du côté de la rate. Il s'unit après un petit trajet avec le canal hépatique pour former un conduit commun appellé *canal cystique* : ce canal apporte la bile dans le duodenum.

Il y a dans le foie des veines, des artères, des nerfs, des vaisseaux lymphatiques, des canaux excrétoires.

Il faut remarquer qu'une inflammation phlegmoneuse au foie peut venir à suppuration, que le pus alors formé entre le foie et le diaphragme perce ce muscle, ensuite la plevre, puis pénètre les muscles intercostaux entre deux côtes, et forme une tumeur en dehors, comme cela arrive après une pleurésie ou peripneumonie, lorsque l'abcès s'ouvre, et que le pus s'épanche sur le diaphragme. Il arrive encore que la partie inférieure du poumon se trouvant adhérente au diaphragme, le pus, après avoir rongé ces parties, est rejetté par les crachats.

Lorsque le foie est blessé, il sort par la plaie beaucoup de sang, on vomit de la bile ; on se trouve mieux couché sur le ventre que dans toute autre position. Quand la plaie est pro-

fonde, que le sang s'épanche dans la capacité du ventre, il s'y corrompt et cause divers accidens mortels.

Les grandes blessures à la tête peuvent produire au foie des abcès qui sont mortels.

C'est une erreur de croire que ceux qui ont un flux hepatique à cause que leurs matieres sont noires, rendent leur foie par les selles, puisqu'il est enfermée dans le péritoïne comme dans un sac.

Bonh a observé qu'une partie du foie formoit l'hernie ombilicale; mais d'autres, avec plus de raison, disent que cette hernie provient de l'écartement de la ligne blanche, qui prend depuis le cartilage xiphoïde au milieu du ventre, jusqu'à l'os pubis; c'est une réunion d'aponèvroses, de muscles obliques et transverseux. On l'appelle ligne blanche, parce que cette réunion forme une ligne droite et qu'elle est blanche: elle est tendineuse.

Nous avons dit que le foie sert à rafraîchir le sang, mais il sert encore à séparer la bile du sang que lui fournit la veine-porte, au moyen des petites glandes qui forment tous ses lobes, lobules et lobulons. Une portion de cette bile coulant du foie par les vaisseaux biliaires dans la vesicule du fiel, et l'autre portion sortant de ce viscère par le canal hé-

patique qui, recevant dans son progrès la décharge du canal cystique qui vient de la vésicule, ces deux sortes de bile se trouvent rassemblées dans le canal commun qui s'en décharge dans l'intestin duodenum; et pour lors cette humeur bilieuse se mêle avec le suc pancréatique, afin de donner au chyle sa dernière perfection, au moyen de la fermentation excitée par le mélange de ces deux liqueurs.

Comme le foie est fortement attaché au diaphragme, il doit nécessairement suivre son mouvement, et par conséquent s'abbaisser dans l'inspiration, et s'élever vers la poitrine dans l'expiration.

De la Rate.

La rate est un viscère molasse, cotonneux, d'une couleur rougeâtre, composé de petites cellules, d'artères et de veines. Elle a cinq à six doigts de longueur, et à-peu-près trois de largeur; elle est située dans l'hypocondre gauche, entre l'estomac et les fausses côtes.

Son usage n'est point connu. On présume cependant qu'elle est essentielle à la respiration; que le sang en traversant tout ce viscère, y reçoit une altération particulière; que par le retardement mécanique de son cours et par

l'action du grand nombre de nerfs qui s'y distribuent, il s'y développe et devient propre à la sécrétion de la bile, qui va s'opérer dans le foie.

On est pareillement incertain de l'usage de ce que les anciens appelloient les capsules atrabilaires, que les modernes appellent succinturiaux ou glandes succérénales.

Les anciens médecins ont regardé la rate comme le foyer des affections mélancoliques, et ont attribué le gonflement des hémorroïdes au relâchement et à l'échauffaison de ce viscère; les médecins modernes attribuent à la rate les affections spasmodiques ou vapeurs.

On a dit que l'on pouvoit enlever la rate dans l'homme comme on l'enlève dans les chiens. 1°. Cette opération est impossible, parce que la rate est plus attachée dans l'homme que dans les chiens, et que ses fâcheuses dilacérations donneroient lieu à des accidens trop funestes: c'est ce qui fait dire à Cœlius Aurelianus que la rate n'a jamais été extraite du corps de l'homme qu'à coup de langue. 2°. C'est que dans les chiens, les veaux et les porcs, la rate a deux membranes, qu'elle est plus vague, et que dans l'homme elle n'a qu'une membrane. 3°. C'est que cette opération frappant plus

vivement

vivement l'imagination de l'opéré, elle deviendroit bien plus dangereuse.

Lorsque la rate est blessée, il sort par la plaie un sang noirâtre ; il y a grande altération. Le sang épanché dans la capacité du bas-ventre s'y corrompt et cause la mort.

Litre a fait voir dans l'académie de Paris, la rate d'un homme mort à 60 ans, laquelle étoit petrifiée, et une autre rate dont une partie étoit ossifiée : ce qui fait conclure que la rate n'est pas très-nécessaire dans le corps, ou au moins que son usage est très-peu connu.

Des Reins.

Les reins sont au nombre de deux, l'un à droite et l'autre à gauche dans la région lomber, entre la dernière fausse côte et les os des isles, le long des vertebres : ils ont à-peu-près la forme d'une fève de marais. Ils sont hors de la poche du péritoine, recouverts en devant du tissu cellulaire de cette poche, de beaucoup de graisse et d'une membrane composée de deux lames qui servent de gaîne aux vaisseaux. Le sang parvient aux reins par les veines et artères émulgentes.

On distingue dans les reins trois sortes de substances, l'une extérieure que l'on appelle glanduleuse ou corticale, une moyenne qui est

vasculeuse, et une troisième ou intérieure qui est membraneuse. La substance corticale des reins est destinée à filtrer ou séparer l'urine de la masse du sang que les artères y apportent.

L'urine séparée du sang à l'extrémité des artères capillaires entre dans la substance vasculeuse qu'on peut regarder comme des canaux cylindriques qui, allant de l'intérieur à l'extérieur des reins, se réunissent plusieurs ensemble, et se terminent enfin en dix ou douze mamelons, d'où l'urine tombe dans autant d'espèces de pavillons, d'entonnoirs qui les embrassent Ces espèces d'entonnoirs se réunissent eux-mêmes ensemble pour ne former qu'une cavité qu'on nomme le *bassinet des reins*. De ce bassinet l'urine prend la route d'un canal membraneux qui en part : c'est ce qu'on appelle les *uretères*.

Les uretères sont deux canaux, gros chacun comme une plume à écrire, qui sortent de chaque côté des reins, et descendant le long du muscle du psoas en forme d'*S* capitale dans la duplicature du péritoine, vont se terminer à quelque distance l'une de l'autre vers le col de la vessie dans laquelle ils s'insèrent en rampant entre les tuniques, de manière que l'urine peut bien passer dans la vessie, mais n'en peut pas sortir par les mêmes canaux.

L'urètre est un canal courbé du côté du ventre, lequel canal va depuis le col de la vessie jusqu'à l'extrémité du gland entre les corps caverneux : c'est un conduit commun à la sortie de l'urine et de la semence.

Lorsque le gland est percé au-delà du filet au point qu'il faille élever la verge pour uriner, on est inepte à la génération, parce que l'éjaculation ne peut se faire directement.

La vessie est un sac membraneux qui ressemble à une bouteille dont le fond est en haut et le col en bas. Elle est entourée circulairement de fibres charnues qui forment un muscle conscripteur appellé sphincter de la vessie, et qui en fermant son col empêche la sortie de l'urine qu'elle reçoit des ureteres. Elle est placée dans les hommes sur l'intestin droit, et dans les femmes entre la matrice, le vagin et l'os pubis.

On trouve dans les uretères du gravier, des pierres qui les forcent à se dilater. On en trouve dans le bassinet, dans les reins et dans la vessie.

Quand les reins sont blessés, l'urine est sanguinolente et sort avec peine. Les aines, la verge, les testicules sont douloureux. L'âcreté de l'urine empêche la plaie de se cicatriser, et peut dégénérer en ulcère fistuleux.

Les plaies aux uretères occasionnent de grandes douleurs dans les flancs. Les urines sont sanglantes. Si ces conduits sont coupés, il y a suppression de l'urine qui s'épanche dans la cavité du ventre, s'y corrompt et cause la mort.

La trop longue rétention de son urine peut occasionner une suppression, parce que la vessie trop long-tems dilatée, ne peut plus se resserrer et se ramasser pour expulser l'urine. On remarque donc que la vessie qui est composée de trois membranes, de la celluleuse, de la musculeuse et de la nerveuse, est toute ridée pour faciliter la dilatation. Elle a en outre des petites glandes qui séparent une espèce de mucosité qui émousse l'acide du sel de l'urine.

Le pansement de l'opération de la pierre, en ouvrant la vessie par le côté, est beaucoup plus prompt. Il suffit de oindre de tems en tems la plaie avec quelque baume liquide par le moyen de la barbe d'une plume, sans aucun bandage, et d'y appliquer un linge sec que l'on change quand il est mouillé, parce que la plaie se trouvant bouchée par les muscles, la réunion des lèvres de la plaie se fait en très-peu de jours. Cette manière d'opérer est celle des célèbres *Rau*, *Saviard*, *Ruysck*, du *frère Jacques* et d'*Albinus*, qui l'ont pratiquée avec

plus de succès que celle que l'on fait au grand appareil. Les malades, en effet, n'ont point d'incontinence d'urine à craindre, le ressort de l'uretère et le sphincter de la vessie n'étant point violentés par cette manière d'opérer.

Il y a trois manières d'opérer pour la lythotomie : le haut, le grand et le petit appareil. Dans le haut appareil, on tire la pierre par le fond de la vessie ; dans le grand appareil, ainsi appellé parce qu'on emploie beaucoup d'instrumens, on tire la pierre ou par une incision que l'on fait au canal de l'urètre, ou en ouvrant la vessie par le côté : c'est cette dernière manière d'opérer qui est suivie en Hollande, en Allemagne et en Angleterre ; enfin, dans le petit appareil, ainsi appellé parce qu'on emploie peu d'instrumens, on tire la pierre par une incision que l'on fait sur la pierre même, que l'on approche du col de la vessie par le moyen du doigt que l'on introduit dans l'anus.

CHAPITRE V.

De l'Angéologie.

Le cœur, comme nous l'avons dit, en se contractant pousse le sang des ventricules dans

les artères qui portent ce fluide dans toutes les parties du corps, d'où il est rapporté par les veines au cœur, qui le reçoit dans le tems de sa dilatation.

Les deux grandes artères sont l'artère pulmonaire et l'aorte.

Les veines principales sont la veine pulmonaire, la veine-cave et la veine-porte. La première est adhérente à la cavité gauche, et y vide tout le sang qui a parcouru les poumons; la veine-cave se décharge dans la cavité droite du cœur, et y verse le sang qui revient des extrémités du corps; enfin la veine-porte. Voyez l'article du cœur, où la marche de ces veines est expliquée.

L'artère pulmonaire tire son origine du ventricule droit du cœur, par un tronc très-considérable qui se divise bientôt en deux gros canaux qui vont se rendre aux poumons. Chacun de ces canaux se divise et subdivise en une infinité de branches et de ramifications qui s'étendent dans la substance du poumon en rampant sur les vésicules qui le composent. Le sang qui a été distribué aux poumons par les artères, en est rapporté par des veines qui sont la continuation des vaisseaux artériels.

Les artères se divisent en branches; les branches en petites ramifications; les ramifi-

cations des veines contigues à celles des artères se réunissent pour former des branches, et ces branches se réunissent ensuite pour former les troncs. Les veines sortent des poumons par quatre troncs, mais elles se terminent par une seule branche commune, dont le sang se décharge dans le ventricule gauche du cœur.

L'aorte est un canal à-peu-près de la grosseur d'un doigt : elle part du ventricule gauche du cœur. Cette artère jète, dès le commencement, deux branches qui se distribuent au cœur et aux oreillettes. Ces deux petites artères se nomment *coronaires*. L'aorte fait ensuite vers la troisième ou la quatrière vertèbre du dos, une courbure par laquelle elle se porte de droit à gauche. Il naît de la partie supérieure de cette courbure trois artères, dont l'une se divise peu après en deux branches ; c'est ce qui forme les deux carotides et les deux souclavières qui fournissent du sang à un grand nombre de parties.

Les carotides montent vers les parties supérieures entre les souclavières, la trachée-artère et la veine jugulaire. Parvenues à la hauteur du larinx, elles se divisent en carotide interne et carotide externe, d'où elles se répandent dans toute la tête. Les souclavières passent derrière les clavicules, dont elles suivent à-peu-près la direction. Il y en a deux, une de chaque côté.

L'aorte, après avoir jeté de sa courbure les artères carotides et souclavieres qui se répandent dans les parties supérieures; c'est pour cela qu'on nomme cette partie de l'aorte, aorte ascendante, et l'autre aorte descendante, laquelle se porte en bas en descendant le long du corps des vertèbres, un peu à gauche jusqu'à l'os sacrum, où elle perd son nom en formant diffarréation dans ce trajet; c'est-à-dire, depuis la crosse ou courbure, elle jète plusieurs artères entre lesquelles on en remarque une petite qui va aux poumons; ces artères sont: les artères intercostaires, l'artère cœliaque, l'artère mésentérique, les artères émulgentes, les lombes, les iliaques, etc.

Le sang que l'aorte, en se divisant en une infinité de rameaux, porte dans toutes les parties du corps, en est rapporté par des veines qui sont contigues aux ramifications artérielles, et qui se réunissent, à mesure qu'elles approchent du cœur, en deux gros troncs qu'on nomme veine-cave supérieure et veine-cave inférieure; toutes les veines qui rapportent le sang des jambes, des cuisses et du bas-ventre, se terminent à la veine-cave inférieure; et ces deux troncs qui se rencontrent et se réunissent vers la région du cœur, se dégorgent dans l'oreillette et le ventricule droits.

Il n'est pas possible dans un abrégé de suivre les differentes divisions des artères et des veines. Il suffit de remarquer que chaque artère a une veine qui l'accompagne, de manière que la veine rampe sur l'artère à laquelle elle répond, et qu'elle en porte le nom. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle générale. Les veines qui répondent aux artères carotides externes, portent le nom de veines jugulaires : il y a dans la poitrine une veine appellée *veine azigos*. On trouve encore dans le bas-ventre, la veine-porte qui fait l'office d'artère et de veine.

Les veines diffèrent des artères par leur plus grand volume, par la foiblesse de leur texture et par leur situation plus superficielle que celles des artères. Mais les veines et les artères sont également revêtues de quatre tuniques ; la première à l'extérieur est tendineuse, la seconde est glanduleuse, la troisième est musculeuse, et la quatrième est membraneuse.

Le sang en parcourant la plupart des veines, est obligé de remonter contre son propre poids ; il semble donc qu'il devroit retomber naturellement vers le lieu d'où il vient. Mais l'auteur de la nature y a pourvu, en plaçant de distance en distance de petites valvules ou soupapes membraneuses qui sont disposées de façon

qu'elles permettent bien au sang, en entretenant son cours, de parcourir ces vaisseaux, en venant des extrémités vers le cœur, mais qu'elles lui interdisent le retour vers ces mêmes extrémités.

Lorsque le poids du sang provoqué par des fardeaux trop pesans ou par des exercices trop violens, ou une femme par le poids de l'enfant dans ses entrailles, a forcé le ressort de ces valvules, aux veines iliaques et crurales, le sang s'arrête dans ces veines et y forme des tumeurs appellées *varices*.

Dans un mourant, les artères sont presque vides, parce que le mouvement du cœur et des artères est trop foible, pour pousser le sang jusques dans les veines, et que venant à cesser de circuler, il ne peut plus être poussé plus loin.

De la circulation du sang.

La circulation du sang n'est autre chose que son mouvement causé par la force du cœur et des artères qui poussent et conduisent ce liquide dans toutes les parties du corps d'où il est rapporté au cœur par les veines : on attribue communément la découverte de la circulation au docteur Hervay ; mais il est certain que *Sesalpin*, Médecin italien, avoit

décrit avant lui le mouvement du sang : d'autres Médecins plus anciens en avoient aussi parlé.

D'après ce que nous avons dit touchant la disposition des valvules qu'on trouve à la base du cœur et à l'entrée des artères, aortes et pulmonaire ; après avoir observé qu'il y a des espèces de soupapes placées de distance en distance, lesquelles peuvent bien s'ouvrir pour laisser passage au sang, lorsqu'il revient des extrémités, mais qui se ferment lorsqu'il fait effort pour y retourner, il ne nous reste rien à dire pour établir la circulation du sang qui n'est plus d'ailleurs aujourd'hui contestée que par l'ignorance.

Le mouvement du sang dans sa circulation dépend de deux causes ; la première est le cœur, l'autre qui est déterminée par le cœur est l'action des vaisseaux sur le fluide qui les remplit.

Si on examine la force avec laquelle le sang sort des artères voisines du cœur, et la rapidité avec laquelle les gros vaisseaux se vident, on verra que la circulation se fait avec beaucoup de vîtesse : mais si en même tems on considère ce mouvement dans les dernières ramifications artérielles, on sera convaincu que la seule force du cœur n'auroit pu s'exécuter

sans une action exercée sur le sang dans son cours ; or cette action est celle des vaisseaux qui, par la contraction des fibres musculeuses qui entrent dans la composition de leurs tuniques, réagissent avec force sur les liquides qui distendent leurs parois.

Le trombus est un petit amas de sang qui se forme sous la peau ; 1°. lorsque la piqûre de la veine ne répond pas directement à celle de la peau ; 2°. lorsque la veine est percée de part en part, ayant tenu la lancette trop perpendiculairement ; 3°. lorsque l'ouverture de la peau est plus étroite que celle de la veine : ce qui arrive lorsqu'on glisse la lancette obliquement.

Entre toutes les veines, il y en a quatre principales : la céphalique qui est la plus mince, la basilique qui est au-dessous, la splénique et la médiane qui est la plus grosse ; c'est celle que l'on choisit presque toujours pour faire la saignée, comme étant la veine la plus apparente. Si le chirurgien ouvre la basilique, il prend garde en ouvrant cette veine d'intéresser le gros nerf et l'artère qui se trouvent dessous, ainsi que le muscle biceps sous la médiane. On saigne aussi à une des quatre veines jugulaires. On choisit celle qui est extérieure pour les maux de gorge.

On saigne encore à l'artère temporale comme

à une veine, et avec moins de danger, parce qu'elle est sur un os qui permet de la comprimer avec une compresse graduée, mise sur un emplâtre de mastic, de la grandeur d'une pièce de 12 sous.

Quand on a une ligature à faire à une artère ouverte à la cuisse, à la jambe ou au bras, il faut toujours la faire au-dessus de l'ouverture; mais il faut au contraire faire la ligature au-dessous, quand cette artère est ouverte au col. On est même quelquefois obligé de la faire au-dessus et au-dessous de l'ouverture.

Il y a du danger d'ouvrir cette tumeur à laquelle est sujète l'artère : cette tumeur s'appelle *ancurisme*. Elle peut survenir après une saignée, par un effort, après une plaie : l'hémorragie qui en résulte ne peut être arrêtée. Il est vrai que par l'usage du tourniquet, qui donne le tems de découvrir l'artère et d'en faire la ligature, on peut arrêter l'hémorragie dans les circonstances où elle est pratiquable.

Il est rare que l'on soit obligé de faire la ligature aux veines pour arrêter l'hémorragie, à moins que ce ne soit aux grosses veines de la cuisse, ou aux grosses varices des jambes; alors il faut lier au-dessous de l'ouverture; mais au-dessus, au col et à la tête, en faisant le contraire de ce qui est dit ci-dessus pour la ligature des artères.

CHAPITRE VI.

De la Dénologie.

La dénologie traite des glandes et de la sécrétion. On entend par glande, un petit corps rond ou ovale formé par l'entortillement d'une artère, d'une veine, d'un nerf, d'un vaisseau excrétoire et d'un vaisseau lymphatique destinés à séparer de la masse du sang ou de la lymphe quelqu'humeur particulière. Tous ces vaisseaux concourent à la sécrétion qui se fait dans la glande. L'artère porte le sang dont la glande doit séparer un suc particulier. La veine et le vaisseau lymphatique emportent le résidu du sang et de la lymphe. Le filet nerveux y porte l'esprit animal qui, par son activité, contribue à la filtration du suc qui doit être séparé par la glande et empêche que ses pores ne se bouchent; enfin, le conduit excrétoire reçoit le suc qui a été filtré pour le charier dans le lieu de réserve.

L'usage des glandes est donc de servir à la filtration des différens sucs qui doivent être séparés de la masse du sang. On leur donne différens noms, selon les viscères qui servent

à les contenir. Ainsi, le suc qui est séparé par les glandes de la substance corticale du cerveau, est appellé suc ou esprit animal ; celui qui est séparé dans les glandes du foie, est nommé suc bilieux ; celui qui est séparé dans les glandes du pancréas, s'appelle suc pancréatique ; celui qui est dégorgé des glandes du ventricule et des glandes salivaires dans la bouche, s'appelle suc gastrique ; et autres sucs dont nous avons parlé, chacun dans les articles qui les concernent.

Les Anatomistes modernes ont divisé les glandes en conglobées et en conglomères. Par glandes conglobees, ils entendent celles de la peau, quelques glandes des intestins et les glandes lymphatiques, quoique composées de plusieurs cellules destinées à servir d'entrepôt à la lymphe.

Les glandes conglomères sont celles qui sont composees d'un grand nombre de glandes simples ramassées ensemble, tels que le pancréas, les parotides, les maxillaires et les amygdales.

Ce seroit ici le lieu d'examiner la structure des glandes et le mécanisme des sécrétions, mais les sentimens sont si partagés et ces questions sont si difficiles et si longues à discuter, que je me crois dispensé de les entamer ; la connoissance n'en étant d'ailleurs utile qu'aux

seuls gens de l'art, qui dans leurs cours d'étude ont traité cette partie si métaphysique.

De la Nutrition.

Il est évident que nous faisons des pertes continuelles. Ce ne sont pas seulement les liquides qui se dissipent, les parties solides s'usent pareillement; il faut donc qu'il se fasse une réparation proportionnée aux pertes que nous faisons, sans cela le corps dépériroit nécessairement en peu de tems. On comprend facilement comment le nouveau chyle devenu sang, répare la perte de nos liqueurs; mais comment la perte de nos parties solides se répare-t-elle? C'est ce qui est très-difficile à démontrer, on a déja bien inventé des systêmes pour répondre à cette question; voici ce qu'on a dit de mieux sur ce sujet. Il y a dans le sang et dans la lymphe une matière propre à remplir les petits vides que laissent les particules qui se détachent. Cette matière prend la couleur et la consistance de celle qui a été emportée, et s'attache comme elle aux parties voisines: la partie gluante de la lymphe est propre à cet usage. Les vaisseaux lymphatiques répandus dans tout le corps, laissent échapper une humeur qui, par sa fluidité est capable de

de s'insinuer dans les plus petits vides, et par sa qualité visqueuse est propre à s'attacher aux parties auxquelles elle touche.

Le séjour de cette humeur lymphatique joint au mouvement et à la chaleur des parties environnantes, donne lieu à la dissipation de ce qu'il y a de plus séreux, en sorte que ce qui reste acquiert une consistance solide.

Si nous réparons plus que nous ne perdons, le corps reçoit de l'accroissement : c'est ce qui arrive dans l'enfance et dans la jeunesse. Tant que la perte est égale à la réparation, il se fait ce qu'on peut appeller *nutrition ;* nous ne croissons plus : c'est l'état des adultes. Mais si nous perdons plus que nous ne réparons, le corps décroît : c'est ce qui nous conduit à la vieillesse, et enfin au tombeau.

Ce dernier état de décroissance est plus ou moins fâcheux, selon la vie sage ou déréglée que l'on a menée dans l'âge de la nutrition. Une enfance bien soignée produit une virilité robuste ; et cette virilité robuste, bien ménagée, bien économisée, est succédée par une agréable et respectable vieillesse. Les sillons, presque imperceptibles de la peau d'un tel vieillard, laissent encore appercevoir les charmes physiques de la jeunesse. Les avantages moraux de ses organes rendent sa vieillesse agreable

pour lui, précieuse pour le corps social, utile pour le corps politique; enfin, rendent ce vieillard digne de l'hommage et de la vénération de ses contemporains. Optez donc, jeunes gens, ou de vous livrer à des plaisirs effrénés et passagers qui convertissent rapidement votre jeunesse en une décrépitude prématurée, ou de vous renfermer strictement dans l'exécution de cet axiome : *ne quid nimis*, ne fais rien de trop, qui prolongera le printems de vos beaux jours, et vous fera jouir dans l'hiver de vos ans des plaisirs d'une santé parfaite que votre sagesse vous aura acquise et consolidée.

De la Digestion.

On entend par digestion le changement que les alimens éprouvent pour être convertis en chyle, et de là en sang. Ce changement s'opère dans la bouche, dans l'estomac et dans les intestins grêles.

La bouche est garnie intérieurement d'une substance spongieuse et rougeâtre qui forme les gencives, et se termine en une espèce de voile tombant sur la base de la langue lorsqu'il n'est pas retenu par les muscles : on appelle cette partie *cloison du palais*. Cette cloison est plus élevée de trois à quatre lignes que celle de

l'épiglotte, qui a la forme d'une feuille de lierre.

L'épiglotte sert à couvrir la glotte qui est la fente, c'est-à-dire l'ouverture du larinx ou la tête de la trachee-artère qui est composée de cartilages placés à une distance égale, et attachés ensemble par une membrane. On compte seize à vingt cartilages demi-circulaires, qui diminuent à mesure jusqu'à l'aspre-artère, prête d'entrer dans le poumon. Deux tuniques, l'une glanduleuse et l'autre vasculaire, servent à humecter l'aspre-artère, afin que l'air qui y passe continuellement ne la desseche point; et selon qu'elle se resserre ou qu'elle se dilate, elle forme la voix plus foible ou plus forte.

La luette est un petit marteau cylindrique suspendu au milieu de cette cloison. Son usage est de diriger le passage des alimens dans le gosier, de changer leur direction en faisant couler par les côtés la portion qui se porte en droite ligne vers la glotte : elle sert à former les tons de la voix. La luette peut se tuméfier et s'allonger de manière à rendre la voix enrouée, et empêcher les alimens de passer. Lorsque ce gonflement est inflammatoire, il faut avoir recours à la saignée du pied, si le gargarisme de Spécifique, de sirop de vinaigre ou d'oxicrat, qui est du vinaigre et de l'eau, ou de lait dans

lequel aura bouilli deux figues grasses, ou d'infusion de feuilles de ronces et miel rosat ne produit pas un effet prompt. Si une fluxion pituiteuse cause un gonflement et un relâchement de la luette, il faut employer à coup sûr mon Spécifique, meilleur que l'application du poivre, d'alun brûlé ou de l'écorce de grenadier, et autres de ce genre. Ceux auxquels les ulcères vénériens ont rongé la luette, ont la voix rauque et très-basse; ils n'articulent qu'avec peine.

La luette sert encore à diriger la chûte des liqueurs qui descendent du nez dans le gosier par les fentes nasales qui servent à l'inspiration et à l'expiration. Si une mucosité trop grossière les remplit, on est forcé d'ouvrir la bouche pour respirer.

Postérieurement au voile du palais et à la racine de la langue, il y a un grand sac charnu qu'on peut appeller l'arrière-bouche. Il est plus connu sous le nom de pharinx ou gosier. Il forme avec l'œsophage une espèce d'entonnoir destiné à conduire les alimens dans l'estomac. L'arrière-bouche est lubrifiée par une humeur qui sort des glandes amygdales : ces glandes sont sujètes à des abcès qui exigent l'opération avec le laringotome, parce que s'ils perçoient d'eux-mêmes, ils seroient incurables.

La bouche est arrosée par une grande quan-

tité de salive qui vient des glandes maxillaires, sublinguales, palatines et bronchiales.

La faim et la soif sont des sentimens qu'il est plus facile de sentir que de définir : la faim est le mets le plus exquis ; c'est elle qui perfectionne l'assaissonnement, et fait trouver bon tout ce qu'on mange.

Les muscles qui font mouvoir la cloison de la bouche s'appellent *muscles péristaphilins :* ils forment comme une patte d'oie vers la luette. Les papilles qui sont les interprêtes du goût, sont en formes de cornes de limaçons sur la langue.

Les alimens doivent recevoir une préparation dans la bouche avant de descendre dans l'estomac. Cette préparation est l'effet de la mastication par laquelle les alimens sont divisés et comme moulus. Pendant ce tems, les glandes ovalaires et les parotides, une de chaque côté, près de l'oreille, étant légèrement stimulées par les parties salines des alimens, et se trouvant doucement comprimées par la contraction des muscles de la mâchoire inférieure, se resserrent et versent dans la bouche une quantité suffisante de liqueur salivale par le moyen de leurs vaisseaux excrétoires pour délayer, détremper les alimens, et en former une pâte que la langue ramasse et porte vers sa racine en l'éle-

vant et l'appliquant contre le palais. Mais pour que les alimens tant solides que fluides entrent dans l'ouverture du pharinx sans s'échapper d'autre côté, il faut que toutes les ouvertures qui communiquent avec la bouche se trouvent fermées, tandis que le pharinx s'ouvre et se dilate pour recevoir ces alimens; c'est ce qui arrive. Les alimens broyés, imbibés, et préparés dans la bouche, descendent dans l'estomac par le canal de l'œsophage, pour recevoir de nouveaux changemens : c'est ce qu'on appelle déglutition.

Quand les vaisseaux excrétoires des glandes salivaires et des parotides, ou le canal salivaire viennent à être rongés par des humeurs acres ou par un instrument tranchant, il s'ensuit, principalement en mangeant, un écoulement de salive qui peut dégénérer en ulcere fistuleux qu'on tarit avec peine par des dessicatifs ou des consomptifs, mais qu'on detourne assez facilement par une issue pratiquée dans la bouche, par le moyen d'un cautère actuel, semblable à celui qu'on emploie pour percer (1) l'os unguis dans la fistule lacrymale, lorsque le conduit nasal est obstrué.

---

(1) *Anel,* Chirurgien, par le moyen d'une petite sonde, débouche le conduit nasal, et lave ensuite cette route de

Les parotides peuvent se tuméfier. L'extirpation de la tumeur est moins dangereuse à un homme qu'à une femme, dont la suppression des règles peut y établir un cancer, qui lui rongeroit tout le visage.

Les glandes des lèvres sont sujètes à des tumeurs qui peuvent dégénerer en humeur cancereuse, qu'on ne peut guérir que par l'extirpation.

Tant que les matières ne sont pas parvenues à un certain point de dissolution et qu'elles ne sont pas encore bien mêlées avec les sucs de l'estomac, elles conservent une qualité capable de faire quelqu'irritation sur les fibres du ventricule qui occasionnent le resserrement de ses orifices. Là, les alimens se trouvent enfermés, balottés, agités, tant par l'action alternative des muscles du bas-ventre et du diaphragme, que par un léger mouvement de l'estomac même. Cette agitation des alimens, soit que toutes les parties se trouvent successivement exposées à l'action de l'humeur stomacale qui peut-être divise, et atténue chaque

---

la lymphe par une injection détersive seringuée par les points lacrymaux, et évite ainsi une opération douloureuse ; les points lacrymaux sont l'entrée de deux petits conduits situés près le grand angle de l'œil, sur l'extrémité intérieure des bords de chaque paupière.

molécule, soit qu'à mesure que les particules des alimens sont plus imbibées et macérées, elle forme moins d'obstacles au débandement de l'air renfermé dans leurs pores. D'ailleurs cet air échauffé par l'estomac même et par la chaleur des viscères qui l'avoisinent, se raréfie, et par une espece d'explosion, éclate, agite, brise, dissout les parties qu'il rencontre, et cela avec d'autant plus d'action qu'il se trouve enfermé et resserré dans la cavité du ventricule. De là, le gonflement qu'on sent quelquefois à la région de l'estomac, dans le tems de la digestion; de là, on doit comprendre que la chaleur contribue à la digestion, et que c'est une imprudence de s'exposer à un air trop froid après le repas. Il n'est pas moins imprudent de se donner trop d'agitation et même de chanter beaucoup; ce qui gâte la voix et affecte l'estomac.

Les alimens, après deux ou trois heures de séjour dans l'estomac, suivant qu'ils sont plus ou moins faciles de digestion, que l'estomac et les sucs digestifs ont plus ou moins de force, se trouvent convertis en une matière grisâtre appellée *suc*. On commence déjà à appercevoir quelques parties blanches ou chyleuses, mais en petite quantité. Ce qu'il y a de plus liquide et plus travaillé passe dans l'intestin duodenum

par le pylore, dont les fibres se relâchent. Les molécules les plus grossières et les plus compactes, par conséquent les plus pesantes, restent au fond de l'estomac jusqu'à ce qu'elles aient été assez divisées et qu'elles aient acquis un degré de ténuité et de fluidité qui les mette en état de prendre aussi la route de l'orifice inférieur de l'estomac, et de passer dans les intestins : c'est-là où les alimens changent absolument de nature. La bile et le suc pancréatique y abondent par les conduits qui leur sont propres. L'humeur intestinale qui se distille de toute la surface interne des intestins par une infinité de vaisseaux excrétoires destinés à cet usage, se mêlent avec les alimens qui viennent de l'estomac, et achèvent de les délayer et de les dissoudre.

Il en résulte deux matières bien différentes par leur nature et par leur destination ; l'une composée de parties solides et de quelques parties des alimens extrêmement divisés et mêlés avec la salive. Le suc stomacal, l'humeur intestinale, la bile et le suc pancréatique forment une liqueur blanche et douce comme du lait, connue sous le nom de *chyle ;* laquelle liqueur passant du canal thorachique dans la veine souclavière, prend la route des vaisseaux lactés qui la conduisent dans le cours du sang où

elle devient sang elle-même, et sert à nous nourrir et à réparer nos déperditions ; passe enfin dans la veine-cave, qui la verse dans le ventricule droit du cœur.

L'autre matière qui est comme le marc des alimens dont le suc est extrait, c'est-à-dire cette partie crasse qu'on nomme matière fécale, suit le canal des intestins pour être rejeté par l'anus, comme nous l'expliquerons après que nous aurons dit un mot sur le cours du chyle.

Il part des intestins, principalement du jejunum et du l'ilæum, un grand nombre de petits vaisseaux appellés *veines lactées.* Ces vaisseaux qui sont très-petits et presque imperceptibles, rampent entre les deux membranes du mésentère, et vont porter le chyle dans les glandes qui se trouvent dispersées en différens endroits de cette espèce de fraise. Le chyle est repris de ces glandes par d'autres vaisseaux lactés un peu plus gros, mais moins membraneux que les premiers, qu'ils portent dans un réservoir commun situé sous les premières vertèbres des lombes auprès de l'aorte, nommée le *réservoir lomber*, ou le réservoir trouvé par Pecquet.

Plusieurs vaisseaux lymphatiques viennent se rendre aux glandes du mésentere et au réservoir de Pecquet, où ils portent la lymphe

des extrémités inférieures, c'est-à-dire, des viscères du bas-ventre. Le chyle, par le mêlange de cette lymphe, acquiert une température et une qualité qui le rend plus propre à se mêler avec le sang sans y causer de trouble. D'ailleurs, ce mêlange rend le chyle plus liquide et plus propre à monter contre son propre poids dans le canal thorachique. Ce canal, ainsi appellé thorachique parce qu'il monte dans le thorax, prend son origine à la partie supérieure du réservoir de Pecquet, d'où il monte à côté de l'aorte sur le corps des vertèbres du dos, étant recouvert de la plèvre. Il est quelquefois divisé en deux branches, mais elles se réunissent toujours en un tronc qui reçoit la lymphe rapportée des parties supérieures, et va s'ouvrir dans la veine souclavière gauche, après avoir un peu rampé entre les tuniques, et cette veine qui se rend dans la veine-cave qui porte le sang au ventricule droit du cœur.

De la Déjection.

Les intestins ont un mouvement péristaltique ou vermiculaire, qui pousse les matières des intestins grêles vers l'anus : quand ces matières sont liquides, elles ont une âcreté considérable. Les impressions qu'elles font sur le

canal intestinal, y attirent un flux d'esprits animaux plus abondans. Le mouvement péristaltique augmente, et joint à la liquidité des matières, il suffit pour surmonter la résistance du sphincter. Quand les matières sont moins coulantes, qu'elles ont de la consistance et de la dureté, il faut une plus grande ouverture pour passer; nous employons alors le secours du diaphragme et des muscles du bas-ventre; nous faisons une grande inspiration, et ces efforts unis à la pesanteur des excrémens, surmontent la résistance du sphincter, qui alors se dilate pour laisser sortir les matières, et ensuite se resserre. L'anus qui avoit été poussé en bas, se relève par le moyen de deux muscles nommés les releveurs de l'anus.

Des fluides du corps humain.

Nous nous contenterons de dire ce qu'il y a de plus intéressant sur le sang, la lymphe et la bile.

Le sang, tel qu'il sort de la veine dans une saignée, est d'un rouge foncé, et ne présente d'abord à la vue aucune autre couleur, en sorte qu'il paroit homogène. Il est cependant composé de toutes les humeurs du corps, tels que la salive, les larmes, le suc stomacal, la

bile, le suc pancréatique, la sueur, etc. Sans avoir recours à la distillation, on peut facilement séparer le sang en deux parties, l'une caillée, d'un rouge plus ou moins foncé, et en lymphe qui recouvre cette même partie. Chacune de ces deux parties peut encore se séparer en deux autres; car si on met la partie lymphatique sur le feu, dans un vaisseau couvert, après une légère évaporation, on remarquera que la partie la plus grossière et la plus visqueuse de cette lymphe s'épaissit en forme de blanc d'œuf, tandis que l'autre restera claire, limpide, et presque semblable à l'urine par sa limpidité et sa saveur.

La partie caillée peut aussi se séparer en deux substances différentes. Il suffit pour cela de la couper par tranchées, de laver plusieurs fois ces tranches avec de l'eau tiède; l'eau entraînera avec elle les parties rouges et globuleuses de sang, et il restera une substance gélatineuse qu'on peut faire durcir au point de la rendre comme une espèce de terre, en la faisant dessécher par l'action du feu.

La bonne qualité du sang dépend principalement de la juste proportion et du parfait mêlange des différentes parties qui le composent.

La lymphe est une humeur aqueuse, transparente, chargée d'une partie gélatineuse et

gluante, propre à s'attacher aux parties qu'elle arrose. Cette portion gélatineuse s'épaissit en forme de blanc d'œuf, comme on vient de le dire, quand on fait évaporer la lymphe sur le feu : elle est destinée à la nourriture des parties auxquelles elle s'attache. La portion aqueuse sert de véhicule au sang, en le rendant plus fluide et plus coulant. La lymphe fournit la plupart des humeurs.

Tout le sang ou plutôt le liquide que les artères conduisent aux différentes parties auxquelles elles les distribuent, ne passe pas des artères dans les veines sanguines. Une portion de ce liquide se sépare de la masse du sang pour différens usages. Lorsque les artères sanguines ont souffert une infinité de divisions et de subdivisions, et qu'elles sont répandues en une infinité de ramifications sur les parties où elles se rendent, il part des côtés de ces artères capillaires des vaisseaux d'un diamètre encore plus petit, qui donnent entrée à une partie de la lymphe, tandis que le reste du sang prend la route des veines auxquelles les artères sanguines s'abouchent.

Les petits vaisseaux qu'on appelle artères lymphatiques, se ramifient sur toutes les parties pour y porter une lymphe qui sert à la nourriture de tout le corps, et pour fournir différentes

humeurs dont les unes doivent être rejetées hors du corps, et les autres rentrent dans les routes de la circulation.

Ce qui reste de la lymphe après qu'elle a servi aux usages auxquels elle est destinée, est rapportée par les vaisseaux appellés lymphatiques. Ces veines à leur origine se réunissent plusieurs ensemble. En avançant, elles forment des vaisseaux un peu plus gros, et portent la lymphe dans les glandes placées de distance en distance.

La lymphe qui revient des extrémités inférieures, traverse les glandes situées aux environs des articulations, à la racine des orteils, autour des chevilles, aux genoux et aux aines. Cette lymphe qui revient des jambes et des cuisses, aussi bien que celle qui revient de tous les viscères du bas-ventre, se rend dans les glandes du mésentère, de là avec le chyle monte dans le réservoir de Pecquet (1), d'où elle passe dans le canal thorachique qui la conduit dans la veine souclavière gauche, et se mêle de nouveau avec le sang.

La lymphe des extrémités supérieures a de pareils entrepôts aux articulations des doigts,

(1) Le réservoir Pecquet et le canal thorachique se tiennent. Le chyle et la lymphe passent du premier dans le second, pour se rendre dans la veine souclavière.

aux poignets, aux coudes, aux aisselles, et elle va, ainsi que celle qui revient de la tête et de la poitrine, se rendre dans la souclavière gauche.

Les vaisseaux lymphatiques sont formés de membranes très-minces qui par conséquent ont peu de ressort et de force pour chasser le liquide qui les parcourt. Il se rencontre dans les veines lymphatiques de petites valvules fort fréquentes qui permettent bien à la lymphe de s'avancer vers le cœur, mais qui l'empêchent de retourner dans un sens contraire.

Le mouvement de la lymphe est entretenu par celui du sang qui la pousse, et par le battement des artères sanguines qui sont répandues par tout le corps.

Les artères ne peuvent battre sans comprimer les petits vaisseaux qui les environnent: la compression force la lymphe à couler. Comme les valvules et une nouvelle lymphe qui afflue continuellement s'opposent à son retour, elle doit nécessairement avancer pour se rendre au cœur.

La bile est une liqueur grasse, jaunâtre, amère, savonneuse, capable de fondre la résine.

On tire, par le moyen du feu, un sel alkali (1) des parties huileuses, sulphureuses,

(1) On tire des simples et des fleurs cinq substances : et

et une certaine quantité d'eau. C'est une espèce de savon liquide propre à amortir les aigreurs, à atténuer, diviser et fondre les parties grasses et visqueuses des alimens, sur lesquels les sucs de l'estomac et des intestins, n'ont point une action suffisante. Elle sert aussi à exciter le mouvement vermiculaire des intestins.

Il y a deux sortes de biles, l'une qui vient du foie par le canal hépatique, l'autre qui vient de la vésicule par le conduit cystique : elle n'en diffère pas sensiblement. La bile qui vient du foie est plus liquide, plus douce que celle que fournit la vésicule, qui est d'un jaune plus foncé.

La source de la bile hépatique est reconnue : elle se sépare du sang dans la substance du foie ; mais on n'est pas si d'accord sur l'origine de la bile cystique, les opinions sont au contraire bien partagées. Sans entrer ici dans les

---

le sel, l'huile, le phlegme, l'essence ou l'esprit, et les parties terreuses. Pour connoître les simples d'après nature, voyez le Porte-feuille du botaniste ou connoissance des plantes, des fleurs et arbustes peints en couleurs naturelles. Cet ouvrage fait suite à l'Herbier de Bulliard, à Paris, chez Royer, Libraire, quai des Augustins ; au Manuel du Naturaliste, en 4 vol. ; aux plantes usuelles, par Chaumel, et à l'Histoire des Plantes d'Europe, par Gilibert, en 2 volumes.

raisons sur lesquelles ces différentes opinions sont fondées, il est certain que de quelque source d'où vienne la bile cystique, la vésicule du fiel est comme un réservoir où la bile séjourne et s'épaissit par sa stagnation.

Quand l'estomac est rempli, il comprime cette vésicule, et par ce moyen en exprime une certaine liqueur qui coule dans le canal intestinal, où les alimens vont se rendre et recevoir le dernier degré d'élaboration pour faire circuler le chyle.

Dans les efforts qu'on fait pour vomir, la vésicule se trouve comprimée et se décharge alors d'une grande partie de la bile qu'elle contient. Quelquefois la bile s'épaissit et se durcit dans la vésicule, au point de former des espèces de petites pierres. Si ces pierres viennent à entrer dans le canal cystique, elles y causent de très-grandes douleurs : c'est ce qu'on appelle *colique hépatique* ou *cystique*.

Quand le foie est obstrué, c'est-à-dire quand les vaisseaux qui devroient filtrer la bile se trouvent ou comprimés ou bouchés par une humeur trop épaisse, la bile s'arrête, est chariée dans la masse du sang, et communique à toute l'habitude du corps sa couleur jaune : c'est cet état qu'on nomme *jaunisse ictère*.

Quand on est obligé de dilater une plaie

pénétrante au bas-ventre, il faut prendre garde de couper la veine ombilicale, quoi qu'en dise Rioland; car j'ai vu deux personnes périr dans l'opération par l'abondance du sang qui est sorti de cette veine.

CONCLUSION DE L'ANATOMIE.

Tel est le tableau de l'économie animale du corps de l'homme, dont ce n'est ici qu'une esquisse; mais toutefois qui suffit pour donner une idée des parties essentielles de sa formation, de l'ordonnance de ses muscles, du progrès de ses artères, de ses veines et de ses nerfs. Cette analyse suffit pour nous porter nécessairement à admirer la puissance et la sagesse de l'ouvrier qui nous a formés, à aimer et à respecter son ouvrage, à secourir, autant qu'il est en nous, nos semblables.

Notre corps auquel les plus grands Philosophes, Aristote, Pythagore, Platon, Pline et autres, ont donné les noms les plus sublimes, que tous ont appellé *microscome*, c'est-à-dire petit monde, est en effet, et à leur avis, l'auguste temple et l'image de la divinité. Nous voyons l'effigie; le modèle nous est inconnu. L'un et l'autre ont une liaison intime. Il est impossible à l'homme de ne pas sentir les liens qui l'attachent à cet être invisible. Notre ame

par son intelligence, sa mémoire, sa volonté prouve son essence, son émanation, son immortalité, qui n'est révoquée en doute que par le matérialiste, dont la vanité a intérêt d'affecter de bouche, de ne pas croire qu'il survit après le trépas : mais s'il ressuscite, ce sera pour lors que les remords éternels succéderont à une conscience agitée dans le tems par la crainte de l'avenir, car il n'ignore pas intérieurement que l'éternel n'est pas le Dieu des morts ni des scélérats.

Les hommes jugent de Dieu selon l'intérêt particulier qui les attache. Le souverain convient qu'il est grand en magnificence ; le riche pense qu'il est aveugle dans ses bienfaits ; le pauvre veut qu'il soit injuste dans sa providence ; le jeune libertin croit qu'il est barbare dans ses lois ; le vieux scélérat s'imagine qu'il est borné dans sa miséricorde ; l'avare n'en dit rien, il n'y pense pas : son trésor est son dieu.

Je laisse aux Théologiens à raisonner sur ces points métaphysiques qui ont été, sont et seront toujours l'écueil de l'orgueil des prétendus philosophes qui, à force de vouloir raisonner, déraisonnent et tombent dans le délire. Ils se font un mérite de l'obscénité de leurs propos, de la hardiesse de leurs paradoxes et des subtilités de leurs déraisonnemens.

Ils admettent, de bouche, foiblement et comme par grace, un Dieu, et leur cœur l'outrage, le déshonore. Son souvenir est pour eux un reproche secret de leurs infidélités. La fortune donne de l'orgueil; l'orgueil conduit au mépris; le mépris entraîne insensiblement l'oubli de Dieu. L'orgueilleuse prospérité de la créature est une disposition à la révolte contre le créateur. Les Géants libres purent bien renverser l'ordre établi; mais ce renversement n'étant ni la loi, ni la nature, ni la liberté, ils furent terrassés. La perversité de nos penchans ne venant point de Dieu, n'est qu'éphemère; c'est un édifice bâti sur le sable; c'est un nuage qui disparoît aux premiers rayons de la raison, parce que l'homme est fait pour la vertu et qu'il est formé pour Dieu.

Le matérialiste a beau vouloir nier l'existence de Dieu, s'efforcer de l'annihiler : son incrédulité n'est pas une preuve contre les vérités de la foi. Les lois de son cœur seront toujours, malgré lui, subordonnées aux lois de son esprit; et s'il dispute à Dieu le droit de lui commander, il ne lui ôtera point le pouvoir de l'abandonner, de le rejeter, de le punir, dès sur la terre. Ainsi qu'il dise qu'il n'y a point de Dieu..... pour lui, il a raison.

La stupidité du vice rend sourd l'homme

animal ; la brutalité de son penchant lui fait ridiculiser la sagesse de Joseph, la vertu de Lucrèce, le courage de Socrate ; mais l'homme raisonnable admire ces modèles de vertus et les imite. Après la gloire de détester et de combattre la vérité, le plus noble effort est de se laisser vaincre par la vérité. L'esprit sublime cède à l'esprit divin : l'orgueil seul est un animal indomtable. On dit dans Esdras que le vin, la femme et la vérité sont ce qu'il y a de plus fort dans la nature, et moi je dis que ce qu'il y a de plus dur, de plus pesant, de plus inflexible, c'est la tête d'un esprit fort, ou si vous voulez, d'un bel esprit.

Il a été prédit que la foi seroit combattue. Renégat du bon sens, voudrois-tu infirmer la vérité de cet oracle ? non : ainsi tu es donc toi-même l'accomplissement de cette prophétie. Tu combats la foi qui t'offusque, tu déploies l'étendard de l'incrédulité qui te flatte ; ton orgueil met de la gloire à afficher la sottise et l'extravagance, effets de la dépravation de ton cœur. Les plus grands génies ne pouvant comprendre, même ce qu'ils voyoient, telle que l'union intime de l'esprit avec la matière, ne pouvant concevoir comment l'ame peut s'étendre de la tête aux pieds, et comment à la mort elle se sépare des membres qu'elle ne veut plus animer pour se renfermer dans le cœur expi-

rant ; fais comme eux, mets bas ton orgueil, renverse le tribunal de ta vanité ; ils ont cessé de vouloir comprendre l'immensité de Dieu dans laquelle ils se perdoient, et pour leur repos, se sont contentés d'admirer et de se taire en disant, *ó altitudo sapientiæ!* ô profondeur ! ô abîme de la sagesse éternelle ! On peut parler de Dieu sans le connoître, mais on ne peut le connoître sans l'aimer et sans craindre de lui déplaire : cette connoissance conduit à la science, et cette crainte conduit à la sagesse. Dieu existe, nous le sentons, cela doit nous suffire ; notre intérêt exige la soumission de notre esprit ; et on verra moins de Jonas, d'Abiron et de Jonathas.

Une religion est l'ame d'un État, le lien qui unit les parties du corps social. La religion console l'infortuné, soutient le malheureux, fait luire devant lui le flambeau de l'espérance ; elle fournit au riche le moyen de mériter le bonheur éternel, dont il jouit des avant-goûts par le plaisir de la bienfaisance qui l'élève au-dessus de lui-même. L'infortuné qui reçoit un léger soulagement, bénit avec reconnoissance la religion qui le lui procure. Aucun des deux n'est donc dupe ! le premier, sa patience n'est point trompée ; le second, sa générosité ennivre son ame d'une joie secrète. Ces préliminaires du bonheur éternel suffisent bien pour déter-

miner l'homme sensé à embrasser la vertu, c'est-à-dire la religion qui la prescrit; car, dites-moi, qui des deux sera plus attrapé, ou de l'homme vertueux, s'il n'y a point de paradis, ou du vicieux, s'il y a un enfer. Le premier, consolé par la miséricorde de Dieu qui pardonne jusqu'à soixante-dix fois sept fois, meurt rempli d'espérance; le second, terrorifié par la vue du tableau de ses crimes dont l'orgueil, l'amour-propre, l'empêchent de se repentir, craint d'entrer dans l'avenir qui le saisit, l'agite, l'effraie, le tourmente: les maux du premier passent, ceux que craignoit le second, sont éternels.

Convenons donc que la vertu est la mère de la tranquillité, comme la prudence est la mère de la sûreté. En effet, la prudence est une espèce de prescience et de providence. Elle juge de ses besoins présens par ses nécessités passées, et de ses nécessités à venir par ses besoins présens; elle prépare avec adresse son bonheur pour le présent et pour l'avenir. L'homme doit-il être moins prévoyant pour le moral que pour le physique? Croit-il se sauver en abandonnant Dieu, ou qu'il périra en le cherchant? Quelle erreur! l'illusion, la puérilité, l'entêtement, le fanatisme, le septicisme ne peuvent l'engendrer que dans l'enthousiasme; car le vicieux voit tomber sur sa

tête les maux qui sont l'appanage de l'immoralité. C'est ce que j'ai démontré dans la religion de ce siècle en 1768, et dans le Traité Politico-Moral en 1793. Dans le premier, j'ai dit, page 316 : « L'iniquité de la terre fait frémir les cieux ; l'homme est une créature trop » criminelle : la justice divine n'attendra pas » peut-être la fin du dix-huitième siècle, sans » transplanter la religion dans un autre monde ». Déjà elle a suivi le torrent des modes, et c'est moins l'ouvrage de la nouveauté que la suite du crime d'apostasie. Le bronze n'est pas plus insensible que l'ame des apostats ; Joseph Lebon en a fourni la preuve la plus authentique. J'étois dans l'erreur lorsque j'ai dit en 1768 : « Que » l'on étoit parvenu au plus haut degré d'irré» ligion et de licence où l'on puisse jamais » monter ». Mais la mode du crime va se passer ; on pensera et on vivra vertueux, instruit par une trop longue expérience. L'olivier de la paix va paroître : le règne de la vertu fera oublier les fureurs du crime. Le loup, las de carnage, cessera de mettre le désordre dans le bercail. Le berger rassemblera ses brebis égarées. Elles reconnoîtront sa voix, et la crainte de nouveaux dangers les forcera à ne plus l'abandonner.

Ses bienfaits, ingrats que nous sommes, nous ont éloignés de lui, sa vengeance nous y ramène. Rougissons de nos erreurs ; faisons

autant de bien que nous avons fait de mal; reconnoissons, que l'homme sans vertu est un feu sans aliment, un vaisseau sans pilote, une armée sans général. Mais gardons-nous des deux extrêmes, de l'impiété et du fanatisme : ils sont l'un et l'autre très-dangereux. L'impiété de ce siècle et le fanatisme de la Saint-Barthélemi, ont fait de la France un vaste tombeau. Le fanatisme est une piété outrée. L'esprit de parti théologiquement séditieux, est l'artisan des plus grands malheurs, est une hydre qui dévore tout ce qui lui résiste. Le fanatisme croit rendre gloire à Dieu en sacrifiant ceux qui ne pensent pas tout-à-fait comme lui : il attaque comme un Léopard et dévore comme un Onocentaure. Quel service rendroit à la terre, le bras qui étoufferoit un tel monstre! L'impie peut abattre des temples, mais il n'effacera jamais de son ame les impressions d'amour et de respect qu'y laisse l'idée de la divinité : l'exemple du déiste n'infirme point cette vérité. L'impie peut abjurer toute religion, mais il sentira toujours qu'il doit en avoir une. Donnez-moi un homme impie, bon mari, bon père, bon citoyen, je dirai que son impiété n'est que dans sa bouche, et que la religion est dans son cœur; car la vraie religion consiste dans des actes de vertus et non dans des paroles oiseuses. La

doctrine de l'impiété tend-elle à faire un époux chaste, à rendre une femme vertueuse, des enfans dociles, à former un parfait citoyen? J'en appelle à l'experience de ce siècle.

On a toujours remarqué que, de l'impiété à la scélératesse, il n'y a qu'un pas : c'est le genre et l'espèce. Lorsque l'impie peut oser blasphémer contre la divinité, il ose bientôt offenser les hommes, déclarer la guerre au ciel, et renverseroit s'il le pouvoit, le trône de la divinité même. Et si ce Dieu ainsi outragé ne vengeoit point, et le sacrilège profanateur, et le sang des justes opprimés, il seroit un Dieu, oui un Dieu plus chimère que le Dieu d'Epicure.

Quand à notre corps, enveloppe de l'ame, c'est un assemblage si profondément et si artistement combiné, que le contemplateur le moins intelligent pourroit faire des *in-folio* sur la plus petite des parties qui composent un si beau tout : Est-il surprenant que St.-Mathieu ait dit, d'après Tobie, *Faites à vos semblables tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent : c'est en quoi consistent la loi et les prophéties :* c'est les accomplir parfaitement que d'*aimer Dieu et son prochain comme soi-même.* Aussi l'auteur de la nature prend il pour lui les services rendus ou les injures faites à l'ouvrage de ses mains, pour lequel il a tout fait, et dont les vertus physiques et morales sont le principal

tribut qui lui soit agréable, la seule gratitude qui puisse le flatter, et que l'incrédulité seule, fille de l'ignorance ou de la corruption du cœur, ne peut lui refuser sans être la première victime de son criminel aveuglement.

Je me suis permis, et il a été de mon devoir, en terminant cet ouvrage, de donner cette esquisse de morale, parce qu'en retraçant l'utilité des vertus qui concourent à corroborer le physique du corps, à consolider ses organes, à étendre la carrière de jours purs et sereins, j'indique le préservatif des maladies qui sont les tristes suites de l'immoralité : et ce préservatif auroit dû faire la première partie de la nomenclature des remèdes que j'ai indiqués. Car en l'exécutant, ce moyen, c'est-à-dire étant vertueux et prudent, on se ménagera la nécessité d'avoir recours à ces remèdes.

Les vrais hérault de la morale cherchent moins à intéresser par leur éloquence qu'à corriger les défauts de leurs auditeurs ; de même peu m'importe que mon style plaise, pourvu que mon lecteur puisse, par le secours de mon ouvrage, se garantir des maladies ou les traiter avec succès : j'aurai rempli le but que je me suis proposé.

Fin du deuxième Livre.

TABLE

Des Articles contenus dans ce deuxième Livre.

Composition des pilules antiplétoriques. page 4.
Propriétés des drogues dont elles sont composées. 5.
Manière de les prendre : leurs propriétés. 12.
Composition des pilules stomachiques. 15.
Manière de les prendre : leurs propriétés. 16.
Observations sur l'usage et les différentes espèces de lait. 17.
Tisanes à prendre avec les pilules antiplétoriques. 19.
Choix et préparation de l'écorce d'orme pyramidal. 21.
Tisanes purgatives selon les circonstances, de 24 *à* 30.
Apozême propre à rendre au sang et à la lymphe leur fluidité. 31.
Apozême lactifuge contre la constipation opiniâtre. 32.
Potion sudorifique, fortifiante, et autres. 33.
Observations sur la saignée et ses accidens. 34, 191.
Topique contre la goutte, l'hydropisie, la paralysie. 35.
Autres topiques. 36.
Elixir de longue vie : son administration. 37.
Manière de purger quelqu'un sans qu'il le sache. 40.
Vin anti-scorbutique. 42.

Vin lyptontriptique. 43.
Vinaigre des quatre voleurs. 44.
Pour guérir les dartres par espèce d'enchantement. 45.
Moyen pour ne pas respirer la contagion d'une maladie. 46.
Observations sur l'insomnie : ses remèdes. 49.
Moyen pour nétoyer les bouteilles grasses. 50.
Moyen curieux pour voir s'il y a de l'eau dans le vin ou s'il est frelaté. idem.
Lavemens de differentes espèces. 52.
Cataplasmes et onguens de diverses espèces, de 56 *à* 60.
Recueil d'onguens, de 62 *à* 64.
Pour renouveller et laver les ulcères. 61.
Avis aux grands marcheurs. 66.
Propriétés des simples, de 67 *à* 85.
Onctions fortifiantes, luxatives, adoucissantes, 78.
Purgatifs violens. 84.
Purgatifs doux. 85.
Sternutatoires. idem.
Maximes pour vivre sain et vieux. 86.
Maximes de l'École de Salerne. 88.
Qualités des vivres selon le tempéramment 91.
Quatre semences froides et chaudes. 97.

ABRÉGÉ DE L'ANATOMIE. 100.

CHAPITRE I.

De l'Ostéologie. 102.
Formation progressive du fœtus. 104.
Naissance de l'enfant. 171.

Moyen pour savoir si l'enfant est né mort ou vivant. 105.
Des cartilages, fibres et membranes. 108.
Du périoste, de la moëlle et des glandes. 110.
Des ligamens, tégumens et de la peau. 111.
Du squelette 112.
Des os de la téte, de 113 à 117.
Des dents, des oreilles de 117 à 119.
Du tronc, du sternum et du bassin, de 120 à 122.
Des extrémités supérieures. 123.
Des extrémités inférieures. 125.

CHAPITRE II.

De la Nervologie. 126.
Des noms et fonctions de chaque paire de nerfs. 127.

CHAPITRE III.

De la Myologie. 132.
Du nom et de la fonction des muscles. 133
Du Diaphragme. 140.

CHAPITRE IV.

De la Spancknologie. 142.
Du nom, de l'usage, de la structure et de la situation des viscères. 143.
De l'œil : ses parties. 147.
Du nez, de la bouche, de l'oreille, de 150 à 154.
De la poitrine, des poumons, de 155 à 157.
De la respiration. 158.
Du cœur : ses mouvemens. 161.
Du bas-ventre, de l'épiploom. 165.
De la matrice, de ses hémorragies. 167.

De l'œsophage, de l'estomac. 174.
Du cochemar. 177.
Des intestins, de leurs plaies et hernies. 177.
Du peritoine : ses usages, ses maladies, son hydropisie. 182.
Du mésentère : son usage, ses plaies. 185.
Du pancréas : ses maladies. 187.
Du foie : ses maladies. 188.
De la bile hépatique et cystique. 190 et 224.
De la rate. 191.
Des reins, de l'urine, des uretères, de l'urètre, de la vessie et de leurs maladies. 193.

CHAPITRE V.

De l'angiologie, du cœur. 197.
Des artères, des veines : leurs plaies. 198.
De la circulation du sang. 202.

CHAPITRE VI.

De la dénologie. 206.
Les espèces et l'usage des glandes. 207.
De la nutrition. 208.
De la digestion. 209.
De la déjection. 219
Des fluides du corps humain. 220.
Du sang, de la lymphe et de la bile, de 220 *à* 224.
Conclusion morale de l'Anatomie. 227.

Fin de la Table des Articles du second Livre.